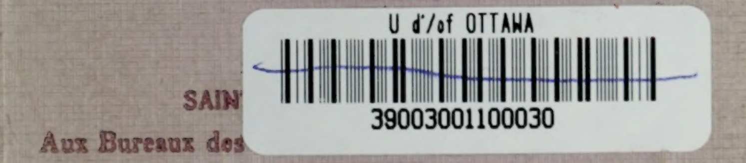
V. MARCHAL, C.SS.R.

LE BON PÈRE ALFRED

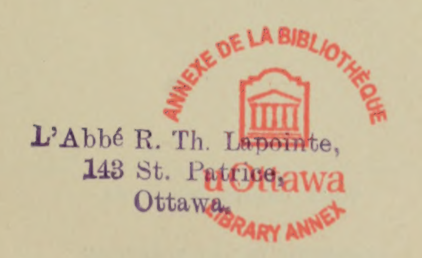
Biographie du Serviteur de Dieu
ALFRED PAMPALON
Rédemptoriste





SAIN
Aux Bureaux des

LE
BON PÈRE ALFRED



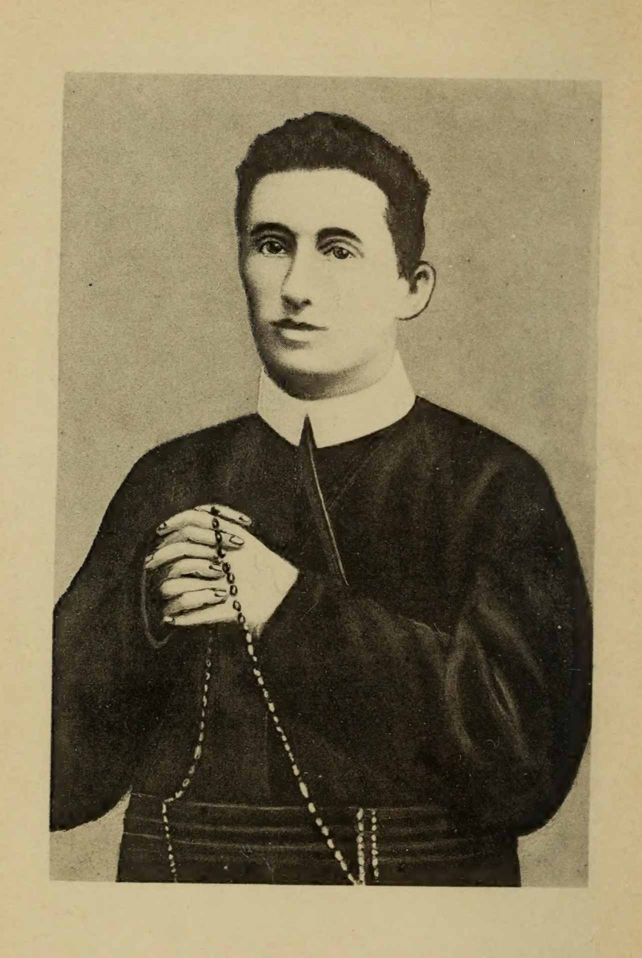
Approuvé :

A. W. Sup. prov. Lugd.

IMPRIMATUR :

† JOSEPHUS, Abbas S^{ti} Mauritii
Ep. tit. Bethl.

Agauni, die 19 martii 1915.



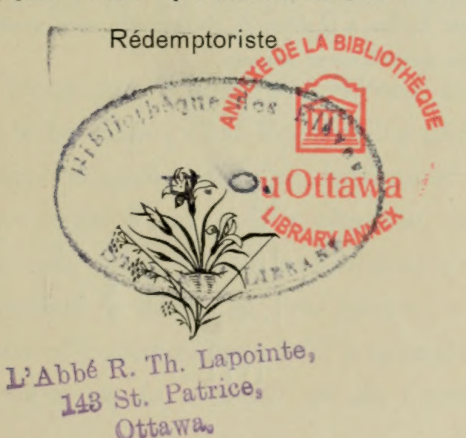
V. MARCHAL, C.SS.R.

LE BON PÈRE ALFRED

Biographie du Serviteur de Dieu

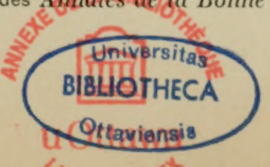
ALFRED PAMPALON

Rédemptoriste



SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

Aux Bureaux des *Annales de la Bonne Sainte Anne*



Pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII sur la béatification et la canonisation des saints, nous déclarons que nous ne prétendons donner à aucun des termes élogieux employés, à aucun des faits extraordinaires rapportés, plus d'autorité que ne lui en donne ou ne lui en donnera la Sainte Eglise, à la décision de laquelle nous serons heureux d'être humblement soumis.

A l'Immaculée Vierge Marie

Mère de Dieu et notre Mère !

C'est à Vous, Bonne Mère, que nous dédions cette biographie : elle Vous est dûe. Ce n'est, en effet, qu'une relation, trop sommaire, de vos bienfaits, un pâle récit de cette lutte d'amour entre une mère immensément bonne et un enfant passionément dévoué.

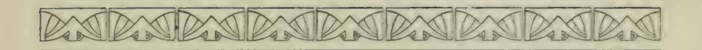
C'est Vous que le bon Père Alfred a aimée dès le berceau ; c'est Vous qu'il a chérie éperdûment jusqu'au dernier battement de son cœur ; c'est Vous qu'il a chantée, célébrée avec zèle ; c'est pour Vous et avec Vous qu'il a cultivé la vertu en vrai héros ; c'est pour Vous et comme Vous qu'il a accepté la coupe amère de la douleur et de l'immolation.

Et Vous l'avez prévenu de votre grâce : Vous lui avez au centuple rendu amour pour amour.

Et votre amour l'a transformé. Par Vous, cette intelligence d'envergure très modeste s'est ouverte toute grande à la science des saints, à la Sagesse du ciel ; par Vous, cette langue peu expansive est devenue diserte et éloquente ; par Vous, ce cœur, qui semblait indifférent, tout replié sur lui-même, a donné au monde des preuves admirables de dévouement et d'abnégation ; par Vous, cette existence tout ordinaire que le monde jugerait presque nulle, a pris devant Dieu des proportions suprenantes.

O sublime Marie ! Combien votre amour a donné de grandeur à cette âme cachée, à cette humble vie !

Agréez donc ce simple récit biographique : ce ne sera qu'un ex-voto *de plus dans le sanctuaire de vos maternelles tendresses.*



I

AU FOYER PATERNEL

1867-1876

Que pensez-vous que sera cet enfant ?
(Luc, I, 66).

En face de l'antique cité de Québec, et campée comme elle sur une haute falaise qui domine à pic les flots profonds du Saint-Laurent, la petite ville de Lévis semble solliciter du voyageur un regard de légitime admiration.

Elle serait en droit de lui vanter sa situation charmante, ses souvenirs historiques, son importante position stratégique et commerciale ; mais, où elle paraît témoigner sa noble fierté, c'est dans son dévouement à la cause catholique.

Du milieu de ce pittoresque pêle-mêle d'habitations simples, proprettes, confortables, surgissent de superbes établissements d'éducation, de piété et

de bienfaisance : collèges, monastères, hospices se multiplient et prospèrent sur cette terre privilégiée; plus de deux cents personnes consacrées au Seigneur consument leur vie au service de plus de deux milliers de fidèles de toute condition.

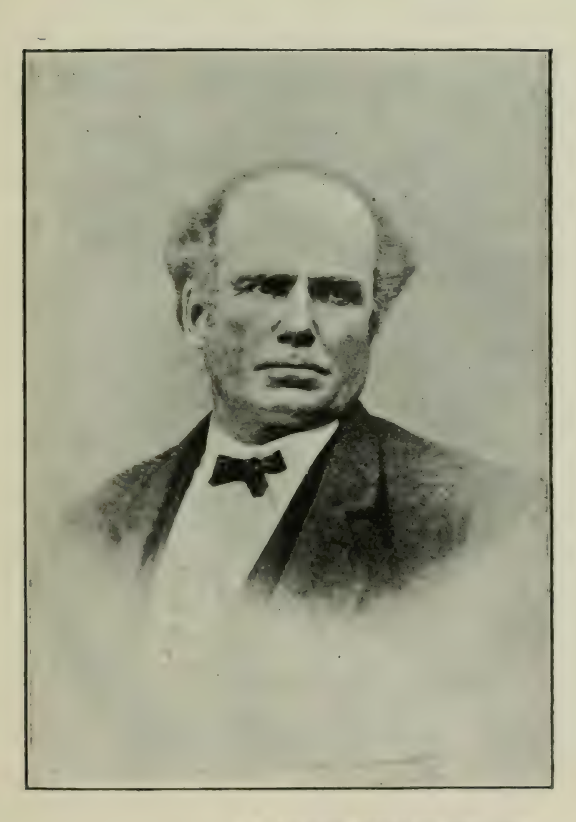
C'est dans cette belle paroisse de Notre-Dame, au N° 26 de la rue Wolfe, que vivait, dans la seconde moitié du XIXe siècle, la famille Pampalon.

Jacques-Antoine-Barthélemy Pampalon, né en 1823 à la Pointe-aux-Trembles (Comté de Portneuf), fut élevé à une rude école. Orphelin à l'âge de huit ans, il dut, trois ans plus tard, s'engager chez un tailleur de pierres qui ne l'éleva pas délicatement.

Par son labeur opiniâtre, son esprit d'ordre, son honnêteté impeccable, sa sobriété exemplaire, Antoine devint plus tard un entrepreneur estimé (1).

Dévouement pour l'Eglise et les prêtres, amour des pauvres, piété envers la Reine des Cieux : telle était la note caractéristique de sa vie. Dans ses dernières années, on le voyait continuellement le

(1) Il construisit un grand nombre d'églises, et fut notamment chargé de l'achèvement de la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré.



M. Antoine Pampalon (1821-1891)
père du Serviteur de Dieu

chapelet en main, ne se lassant pas de multiplier les *Ave Maria.*

A ce vaillant, la Providence avait destiné une épouse digne de lui.

Joséphine Dorion, née en 1827, a laissé la réputation d'une excellente chrétienne, douce, laborieuse, serviable, et notamment très dévote envers la Très Sainte Vierge.

Antoine et Joséphine s'étaient unis au pied des autels en 1856. De cette union douze enfants naquirent.

Cinq d'entre eux prirent leur essor vers le ciel dès leurs premières années.

Des sept autres, quatre furent offerts et consacrés au Seigneur : Antoine, l'aîné, devint prêtre et curé dans le diocèse de Québec ; Pierre, le quatrième, se fit Rédemptoriste ; Emma, la sixième, entra chez les Religieuses de Jésus-Marie, sous le nom de Sœur Marie-Antoinette, et mourut à la fleur de l'âge au couvent de Saint-Joseph de Lévis ; enfin, Alfred, le neuvième, dont nous avons à retracer l'existence.

Il naquit le dimanche 24 novembre 1867, et fut baptisé le jour même par le Révérend Laurent



Madame Pampalon (1827-1873)
mère du Serviteur de Dieu

Chabot, vicaire de la paroisse, en présence de Wilbrod Pampalon et de Delphine Mailloux, parrain et marraine du nouveau-né.

En cette famille si chrétienne, la naissance d'un enfant était célébrée avec joie et gratitude. Bien qu'arrivant le neuvième, Alfred fut fêté comme un présent du Ciel.

Bien plus, à mesure qu'il grandissait, on remarquait qu'il devenait pour sa mère l'enfant de prédilection.

Extérieurement, il paraissait frêle et délicat : « Comme il est faible, votre petit ! » disait un jour à la mère une de ses amies, Zoé Rousseau. « — Je ne pense pas qu'il vive bien longtemps, répondit la mère, mais s'il est petit devant les hommes, il sera grand devant Dieu ! »

La piété du petit Alfred autorisait bien la tendresse maternelle à formuler cette conjecture. Certes, dans cette bonne famille, tous étaient pieux, parents et enfants. Mais à voir Alfred prier avec sa mère, et prier sans se lasser, aimer à parler de Dieu et de sa bonne Mère du ciel, témoigner sa joie d'être conduit à l'église, on comprend cette parole de la pieuse Joséphine :

« Celui-ci, c'est mon petit saint ! »

Mais le temps des épreuves allait commencer pour cette famille si agréable à Dieu.

Pour la douzième fois, Joséphine devint mère, le 28 juin 1873. Hélas ! la fièvre la saisit aussitôt. Le cas était mortel. Sans tarder, elle réclame les secours de la religion, puis, réunissant toute sa jeune famille :

« Chers enfants, leur dit-elle de sa voix mourante, le bon Dieu m'appelle à Lui. Bientôt vous n'aurez plus de mère sur la terre ; mais levez les yeux au ciel : là, vous avez une mère, la plus puissante, la meilleure des mères. C'est à cette Mère que je vous consacre et que je vous confie. Aimez-la beaucoup, elle vous aimera, et saura vous protéger toujours. Au ciel, je prierai le bon Dieu de vous conserver bons chrétiens. ***Je lui demanderai de se choisir des prêtres dans ma famille.*** » (1)

Et le regard mourant de cette mère courageuse

---

(1) Paroles dignes de remarque. Bien des parents foncièrement chrétiens se figurent que la dignité sacerdotale ou la vie religieuse, étant un don gratuit de la bonté de Dieu, ne peuvent être l'objet de leurs prières. Solliciter pour leurs enfants la vocation leur semble une ingérence, une audace répréhensible. C'est une regrettable erreur. Ces parents oublient trop cette recommandation de Notre-Seigneur : « *La moisson est grande, et les ouvriers sont peu nombreux* priez donc le Maître d'envoyer des ouvriers.

Matt. IX. 38 et Luc X. 2.

se dirige et s'arrête sur son « cher petit saint » :

« — O Marie, dit-elle avec ferveur, je vous consacre cet enfant qui vous aime. Je vous le donne. Prenez-en bien soin pour qu'il vous aime toujours. »

La Reine des Cieux entendit la prière de la mourante ; et comme si elle eût voulu lui donner un gage de son amour, elle lui accorda la faveur de quitter cette terre le jour même où l'Eglise fête le mystère de sa Visitation (mercredi 2 juillet 1873). La pieuse mère n'avait pas quarante-six ans.

Alfred était orphelin à l'âge de cinq ans et demi.

Comprit-il alors la grandeur de la perte qu'il subissait ? Toujours est-il qu'après la recommandation de l'âme et les premiers suffrages pour la défunte, il alla tout en pleurs se jeter à genoux devant une grande image de Notre-Dame, vénérée dans la maison, et là il s'écria :

« Bonne Sainte Vierge Marie, je n'ai plus de mère sur la terre, vous devez donc être ma Mère maintenant. »

Ah ! que la maison était triste, quand, le 5 juillet, au retour de l'enterrement, M. Pampalon se trouva seul avec huit enfants, dont l'aîné n'avait pas quinze ans ! La dernière, Marie-Anne, il est vrai, ne tarda

pas à rejoindre sa mère (12 août) ; mais comment suffire à l'éducation des autres ?

Alors, de tout son cœur, ce chrétien s'adressa à la Très Sainte Vierge, et lui demanda une mère pour sa nombreuse famille.

Et le 30 juin 1874, après une année de veuvage, il s'unissait à Marguerite Phelan, de laquelle il eut encore plusieurs enfants. Comprenant fort bien ce que sa situation avait de difficile et de délicat, cette seconde mère prit à cœur de ne pas témoigner à ses propres enfants plus de tendresse qu'à ceux du premier mariage. Elle aima Alfred comme s'il eût été sien, et Alfred affectionna Marguerite comme sa vraie mère.

« Son plaisir, dit-elle, était de se tenir près de moi, de m'aider dans le ménage, de faire mes petites commissions en ville.

« Qu'il était donc gentil ! Ce n'était pas un enfant comme les autres... Il était doux comme un agneau, très dévot à la Sainte Vierge ; et puis, il obéissait si bien ! »

« Jamais on ne l'a vu fâché ! » témoigne à son tour une cousine, Catherine Proteau.

« Jamais, dit une parente, on n'a surpris chez

cet enfant un mot de critique contre sa seconde mère. »

Sa conduite à l'égard de ses frères et sœurs est également digne d'éloge. Il avait en horreur les dissensions et les chicanes : s'il arrivait qu'on s'y livrât en sa présence, tout de suite il s'interposait, chose bien remarquable chez un enfant de cet âge.

Alfred, alors, fréquentait l'école des Demoiselles Blais, qui avaient remarqué bien vite son application à l'étude, et plus encore sa piété.

« Oh ! comme il se tient bien à l'église ! On ne le voit jamais tourner la tête, disaient-elles, ce n'est pas un enfant ordinaire. » On le voyait parfois recommencer son *Pater* : « Ah ! j'ai peur de l'avoir mal dit, » avouait-il simplement.

Cette piété, il faut le dire, était de toutes parts l'objet de soins attentifs. A la maison, grâce à l'exemple de M. Pampalon et au règlement qu'il avait tracé, on était contraint de bien servir le Seigneur.

Deux Pères Rédemptoristes nous ont narré qu'au retour d'une mission, et dans l'obligation de passer la nuit à Lévis, ils avaient reçu l'hospitalité chez la famille Pampalon. Alfred pouvait avoir huit ans.

Dans sa joie de posséder chez lui « les Pères de Sainte-Anne », le brave entrepreneur prolongea l'entretien plus longtemps que de coutume. Mais, à dix heures du soir, les enfants témoignèrent d'un irrésistible besoin de sommeil. Après leur avoir fait demander à genoux la bénédiction des missionnaires, les parents les congédièrent. « Mais à propos, s'écria M. Pampalon, ont-ils dit leur chapelet ? — Non, répondit la mère, mais il est si tard ! — N'importe ! qu'ils descendent, nous allons dire notre chapelet ! » Et comme les Pères s'étonnaient de cette sévérité : « — Ecoutez ! leur dit-il, il faut la fidélité à ses pratiques de dévotion, sinon on finit par les lâcher l'une après l'autre pour des motifs sans valeur. »

De telles leçons portaient leur fruit. Alfred surtout en était vivement impressionné. Aussi, comme il aimait son chapelet ! Jamais il ne s'en séparait. Dès sa huitième année, ainsi qu'on l'a remarqué, il se plaisait à donner à la Très Sainte Vierge le doux nom de Mère, et surtout de « Bonne Mère », et désormais il ne la nommera guère autrement.

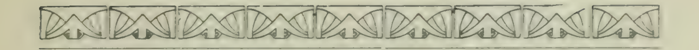
Ce que voyant, les institutrices et les voisines disaient aux parents : « Voilà un enfant dont l'avenir est tout tracé: vous en ferez un prêtre ! »

Chose assez curieuse cependant, malgré ce goût des choses divines, cet attrait pour la prière, cette poursuite de la vertu, le petit Alfred ne témoignait alors aucun désir du sacerdoce ni du cloître. Si on lui en parlait, il répondait d'une manière évasive.

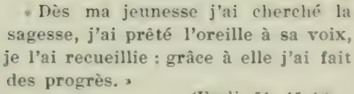
Et M. Pampalon, très scrupuleux en cette matière, n'insistait pas. « Voyez-vous, dit-il, la vocation doit venir du Ciel. Si Dieu veut mon Alfred, je le lui donnerai avec joie. En tout cas, il a encore le temps d'y réfléchir. »

En attendant, il voulut lui faire donner une solide instruction. Le retirant de l'école, il le fit admettre au Collège de Lévis.

« — Quel bon enfant vous nous enlevez, dirent les Institutrices, nous perdons notre meilleur élève ! »



II



AU COLLÈGE

1876-1881

> « Dès ma jeunesse j'ai cherché la sagesse, j'ai prêté l'oreille à sa voix, je l'ai recueillie : grâce à elle j'ai fait des progrès. »
>
> (Eccli. 51. 15-16)

En septembre 1876, Alfred se dirigeait, tout ému, vers les imposantes constructions du collège de sa ville natale. Souvent il les avait admirées, quelquefois il y avait pénétré, cette fois il y entrait à titre d'élève.

Et c'était pour dix belles années. Mais comme le collège était à quelques arpents de la maison paternelle, Alfred y fut seulement externe. Chaque jour les labeurs de l'étude alternèrent avec les joies de la vie de famille.

Les labeurs de l'étude: c'est bien le mot, car le

pieux enfant n'était pas prodigieusement doué de talents. « C'était, disent ses professeurs, un élève d'intelligence tout ordinaire, mais d'une ardeur, ou plutôt d'un acharnement exceptionnel au travail. »

L'année 1877 fut mémorable pour notre jeune héros : Deux grands événements l'illustrèrent. Ce fut d'abord la Première Communion, qu'il fit dans la chapelle du collège, le jour de la Fête-Dieu, jeudi 31 mai, puis la Confirmation, qui lui fut conférée dans l'église paroissiale, par Mgr Taschereau, (depuis lors cardinal), le dimanche 7 octobre.

En ces jours où il recevait tant, il voulut beaucoup donner. La consécration qu'il fit alors de tout lui-même à sa Bonne Mère du ciel ne fut pas, comme il arrive parfois, une cérémonie d'apparat, un « feu d'artifice de la piété ». Non, ce fut une donation, un contrat solennel, dont on ne tarda pas à constater les effets. Si la Première Communion le rendit plus pieux, la confirmation en fit un vaillant, comme nous le verrons bientôt (1).

A voir de telles dispositions, « Pour sûr, se disait-on dans la famille, Alfred veut devenir prêtre.»

(1) C'est à sa Confirmation qu Alfred voulut joindre à son nom de Baptême celui de Joseph.

Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, Alfred n'était rien moins qu'expansif. Eut-il, en cette année 1877, des velléités de vie sacerdotale? Il paraîtrait que oui. Pourtant, l'année suivante, dans une réunion de famille, comme on parlait pour lui de prêtrise :

« — Non, répliqua le jeune collégien, ce n'est pas mon idée.

« — Alors, tu veux être entrepreneur, comme ton papa ?

« — Non plus, je ne suis pas assez fort.

« — Et alors, que seras-tu ?

« — Je ferai ma carrière dans le commerce. »

Affaire de goût et d'attrait pour un étudiant de onze ou douze ans, à la veille d'arriver au premier tournant de son existence. Cette transition de l'enfance à la jeunesse, cette entrée dans la grande vie, cette initiation aux idées, aux sentiments et, il faut le dire, aux misères du monde, ne se fait pas sans danger : que d'enfants dévots et vertueux ont roulé par terre en ce malencontreux virage !

Alfred n'eut pas ce malheur. Sa fidélité à Marie lui assura la persévérance ; grâce à elle, il put conserver l'inestimable trésor de l'innocence baptis-

male. Toutefois, n'y eut-il pas en lui quelque fléchissement ?

A supposer même une dépression notable, il n'y aurait certes pas lieu de s'en émouvoir. Sainte Thérèse, Saint Alphonse, et combien d'autres, sans avoir jamais perdu la grâce divine, n'ont-ils pas subi quelque relâchement dans certaines de leurs jeunes années ?

S'il peut être question de relâchement dans la conduite d'Alfred, ce fut bien léger et bien momentané. Le bulletin des notes du Collège en fait foi. De 1876 à 1879, nous ne voyons que des qualificatifs élogieux : Conduite très bonne, — Conduite excellente, — Conduite très satisfaisante.

Mais pour l'année 1879-1880, (Alfred était alors en deuxième classe), l'on mentionne quelque légèreté de caractère. Le pieux, le studieux, le taciturne Alfred, avoir ainsi une « conduite légère », qu'est-ce que cela voulait dire ?

Le fait est qu'il aimait à rire. Il était devenu jovial, et mettait de l'entrain au jeu. En cela, il n'y a rien de répréhensible, loin de là, pourvu que cette joyeuse humeur ne se manifeste que bien à propos. Et Dieu sait si la jeunesse de nos collèges, lycées et académies se plaît à sortir parfois de cet

« à propos ». Alfred se laissa-t-il un peu entraîner par le courant ? Admettons-le sincèrement. Mais



Alfred Pampalon
à l'âge de 12 ans

ses moindres « légèretés » furent, comme on le devine, bien vite remarquées et censurées. Quelques condisciples profitèrent même de cette situation

pour lui imputer quelques incartades dont il était innocent.

Alfred était alors fort sensible au point d'honneur, et ne pouvait se résigner à être réprimandé et puni injustement.

Un jour qu'on l'accusait de je ne sais quel mauvais tour, il quitte brusquement l'étude et s'enfuit à la maison paternelle.

Une autre fois, à tort ou à raison, le surveillant l'interpelle : « — Alfred, vous ferez telle punition ! — J'en ferai le double ! » riposte vivement l'enfant. Et toute la classe de se montrer stupéfiée, car d'ordinaire il demeurait silencieux quand le surveillant adressait quelque reproche.

Il ne tarda pas à déplorer ces peccadilles, et les évita à tout jamais. Et franchement, quand on ne trouve en dix ans de vie de collège aucun autre sujet sérieux de réprimande, n'y a-t-il pas lieu d'être édifié ?

A partir de l'automne 1880, Alfred n'a pas encore 13 ans, et nous le voyons s'élever au-dessus de lui-même. Il devient un homme par la pondération de ses jugements, le sérieux de ses actes, la maturité de ses pensées.



Eglise de N.-D. de Lévis
où le serviteur de Dieu fut baptisé et confirmé

Alors que d'autres se signalent par une diminution progressive de piété, Alfred croît de jour en jour en dévotion et en vertu.

Sa tenue à l'église est remarquée de tous ; son recueillement à la Sainte Table est extraordinaire : « Ne dirait-on pas un ange qui communie ? » se disent les professeurs. Rien que son recueillement durant la prière en classe dénote une âme pénétrée de la présence de Dieu.

Deux fois le jour, le travail fini, il quitte le collège et prend le chemin de la maison paternelle. Mais jamais il ne manque d'entrer dans l'église paroissiale située sur sa route. Là, il va saluer le Très-Saint-Sacrement, et s'agenouiller à l'autel de sa Bonne Mère du Ciel.

A la maison, notre studieux collégien travaille encore ; il étudie à fond son catéchisme, ou bien, retiré dans sa chambre, il égrène de nouveau son chapelet.

Par amour pour Marie, il avait pour la belle vertu un attrait et un zèle remarquables.

« A la moindre parole peu convenable, on le voyait rougir, » avouait M. Art. Larue. « Ah ! les

langues trop libres n'avaient pas beau jeu avec lui... Comme il les faisait rentrer dans le silence ! »

Et l'on vit alors la puissante influence de la vertu : cet enfant de treize ans en imposait à des anciens de seize et dix-sept. Quatre ou cinq de ceux-ci se trouvaient un jour à débiter quelques propos à double sens. Tout à coup l'un d'eux s'écrie : « Voici Alfred Pampalon, taisons-nous bien vite ! »

Au collège de Lévis, comme dans toutes les institutions similaires, est érigée la Congrégation de la Sainte Vierge.

Cette pieuse association n'admet que les sujets exemplaires, auxquels elle impose diverses pratiques de piété, notamment la récitation en commun du Petit Office tous les dimanches et jours de fête, charge assez onéreuse pour des collégiens qui passent toute la semaine sur leurs livres.

Le pieux Alfred, si dévot à Marie, ne tarda pas à prendre place parmi les Congréganistes. Tous les dimanches, il sacrifia quelques bons moments de son sommeil pour se rendre de bonne heure à la chapelle du collège, et prendre part aux célestes louanges que l'Eglise, dans son office, adresse à sa Souveraine.

Il se fit une loi, dès lors, de monter toujours plus haut dans cette dévotion, de rivaliser d'ardeur avec les plus fervents, et de ne se laisser dépasser par aucun (1).

---

(1) Chose étrange, le nom d'Alfred Pampalon ne paraît pas dans le registre de la congrégation. Quelle est la cause de cette omission ? Car plusieurs témoins affirment qu'Alfred fut congréganiste, entre autres le Rév. Charles Roy, du diocèse de Sherbrooke, qui atteste que lui-même fut congréganiste au Collège de Lévis, entraîné par l'exemple d'Alfred. « J'hésitais, écrit-il au P. Pierre Pampalon, à donner mon nom ; et cela, à cause de la surcharge des obligations nouvelles imposées aux congréganistes ; mais en voyant votre frère Alfred assumer ces obligations nonobstant sa faiblesse de constitution, je résolus d'en faire autant ».



III

PREMIER APPEL DE DIEU

1881-1885

> « Bienheureux celui que tu as choisi et admis parmi les tiens ! Il habitera dans tes parvis !
>
> (Ps. 64 5.)

Dans la vie de tout homme, il y a un moment décisif : celui où il doit se prononcer sur le choix d'un état.

Jusque là, mêlé à ses compagnons, il suit la route commune des travaux, études et divertissements de ceux qui débutent dans la vie.

Soudain, par la poussée irrésistible du temps, on arrive à une grande bifurcation. Stationner est impossible : il faut choisir sa voie, ou rester dans le monde, ou se consacrer au service de Dieu.

Le Collège de Lévis est fier, à bon droit, d'avoir doté l'Eglise et le cloître de vocations nombreu-

ses et excellentes. Le cours du jeune Alfred comptait plusieurs élèves qui se destinaient au sacerdoce, et n'en faisaient pas mystère.

Notre pieux jeune homme pensait toujours au commerce ; au lieu de suivre le cours classique, il s'était engagé dans le cours commercial.

Cette décision avait étonné professeurs et condisciples : « C'est incroyable, disait-on, qu'une âme aussi pieuse et aussi pure veuille rester dans le monde ! »

Mais voici qu'en 1881, il fait brusquement volte-face. Abandonnant le cours commercial, il s'inscrit dans le cours classique.

D'où venait ce revirement ? Lui-même va nous le dire :

« Pendant le cours de mes études commerciales, je ne me rappelle aucunement avoir remarqué en moi quelque indice de vocation religieuse ou sacerdotale, par conséquent, j'étais résolu de choisir un état dans le siècle.

» Mais voilà que tout-à-coup, Dieu me fit comprendre, par la maladie, que ce n'était pas la voie que je devais suivre, et qu'il me voulait tout à lui.

C'était aussi le sentiment de mon confesseur venu pour m'assister.

» Pour obéir à l'appel de Dieu, je résolus donc,



Maison natale d'Alfred Pampalon
à Lévis

revenu à la santé, de suivre le cours classique. A mesure que le temps de mes études avançait, mon dessein de me consacrer à Dieu s'affermissait de plus en plus.

» Mais, ce qui acheva de l'affermir, ce fut une seconde maladie : c'était là que Dieu m'attendait. Je me donnai tout à Dieu. A ma promesse antérieure, je joignis le vœu.

» Mon état s'améliora et mon mal disparut.

» Depuis lors, aucun obstacle n'est venu me détourner de la décision que j'avais prise. Au contraire, ma résolution de l'exécuter devenait de plus en plus forte.

» Je suivis donc l'exemple de mon frère pour m'enrôler avec lui sous la bannière de Saint Alphonse (1) ».

Ce témoignage, avouons-le, est « court et bon ». Le Serviteur de Dieu ne pèche certes pas par excès de loquacité, et le lecteur réclame, à coup sûr, un supplément d'informations : Qu'étaient ces maladies ? leur nature ? leur durée ? leur gravité ? Quels furent les sentiments du malade ? Quel était l'état d'esprit des membres de la famille ? Quelle fut l'influence du confesseur ?

---

(1) *Curriculum vitæ* du Serviteur de Dieu. Le *Curriculum* est une courte relation que chaque novice doit faire de sa vocation, des motifs qui l'ont déterminé ainsi que des obstacles qu'il a dû surmonter.

C'était au printemps de 1881. Le jeune Pampalon était lancé dans les études avec une ardeur que d'aucuns jugeaient excessive, que tous trouvaient édifiante, quand on sembla remarquer en lui un certain dépérissement. Lui n'y prit aucune garde.

Mais il ne pouvait aller loin. Un jour, il ne peut se rendre au collège : une fièvre maligne l'a saisi avec de vives douleurs d'entrailles.

Une semaine se passe, et malgré des soins multipliés, le mal s'aggrave. Le Révérend M. Lindsay, confesseur d'Alfred, accourt pour lui administrer les derniers sacrements.

Ah ! quand, à peine entré dans la vie, il faut se voir sur le seuil de l'éternité ; quand les rêves d'avenir croulent comme un château de cartes sous le souffle avant-coureur de la mort ; quand, en pleine fleur de jeunesse, il faut déjà se voir couché dans un cercueil ; oh ! alors, quelle révolution dans les idées et les sentiments ! et avec quelle énergie on se cramponne coûte que coûte à la vie !

Notre pieux collégien, le chapelet en mains, prie sa bonne Mère; au sein des douleurs il fait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie.

« — Quelle tranquillité d'âme en face de la mort ! » s'écrie son confesseur.

Dans une de ses visites, le médecin s'aperçoit que les yeux du malade restent longtemps fixés sur un point de la muraille. Il veut en savoir la raison :

« Mais ne voyez-vous pas, répond le patient, que c'est le crucifix que je regarde ? »

Il parle du ciel avec la conviction d'une âme éprise de la beauté de Dieu. Il lui tarde même de s'y rendre.

Mais sa famille ne l'entend pas ainsi, ni les supérieurs et professeurs du collège :

« Ce seront donc toujours les meilleurs qui s'en iront ! » disent-ils.

Prières, vœux, promesses, offrandes se multiplient pour obtenir à tout prix la guérison. Dieu se laisse toucher. Il fait plus encore : en rendant la santé, il donne la grâce de la vocation.

« Je vis clairement, écrit le convalescent, que je devais me consacrer à Dieu et entrer dans les Saints Ordres. »

Et c'est non seulement la vocation sacerdotale, mais encore la vocation religieuse.

« — Si je guéris, ajoute-t-il, je prends la résolution d'entrer en religion. »

Et voici que le danger diminue complètement. L'amélioration s'accentue, la guérison s'opère, la vigueur reparaît. Notre sympathique ami retourne au Collège, mais cette fois ce n'est plus dans les rangs du cours commercial. Il suit dès lors le cours classique à la grande joie de ses maîtres.

La même année (1881) au mois de septembre, son frère Pierre, de six ans plus âgé, s'embarquait pour la Belgique, se rendant au noviciat des Pères Rédemptoristes.

Au point de vue des études, la maladie d'Alfred avait été un point d'arrêt, un retard qu'on pouvait sans doute regretter; mais pour la formation de cette âme c'était une grâce de premier choix.

« Elle l'a fait mûrir de dix ans ! » disait le Supérieur.

De 1881 à 1886 sa conduite fut irréprochable. Les bulletins de notes ne mentionnent, en effet, que les qualificatifs les plus désirables :

De 1881 à 1883 : Conduite *bonne*.

De 1883 à 1884 : Conduite *très bonne*.

De 1884 à 1886 : Conduite *excellente*.

Ce que prouvent et confirment de multiples témoignages :

« Je ne me rappelle pas qu'il m'ait donné l'occasion de lui adresser un reproche... c'est un nouveau Saint Jean Berkmans », affirme le Rév. L. Lindsay.

« Je trouve fort édifiante la vie d'un jeune homme de douze à dix-huit ans, ajoute le Rév. P. Fortier, qui a fait la plus grande partie de son cours d'études sans mériter aucun reproche. »

Pour qui connaît la vie intime d'un collégien, où les illusions de l'âge, les caprices des passions, les ardeurs juvéniles, les rêves d'ambition, l'exubérance du mouvement sont sans cesse en regard des multiples détails d'un règlement qui impose labeur, silence, docilité, douceur, modestie à toutes les heures du jour, on se demandera comment un jeune homme ne peut s'attirer, en cinq longues années, aucun reproche sérieux. Y aurait-il eu absence de surveillance ou un peu de partialité ?

Nullement, et nombre de témoins se lèvent pour attester la conduite parfaite de notre jeune ami.

C'est qu'il avait une volonté de fer pour observer le règlement. Entendait-il le signal pour l'étude et la classe ? Instantanément il quittait tout.

« Jamais, disent ses condisciples, on ne l'a vu parler à ses voisins, ni en étude, ni en classe. »

Et quel respect pour ses maîtres ! Jamais il ne souffrait de critique sur leur personne ou sur leur enseignement.

Sa modestie et son humilité étaient exemplaires, et plus d'une fois il se laissa accuser et punir injustement sans opposer la moindre justification.

Ce n'était pas, avouons-le, une intelligence brillante, et bien des branches d'étude lui furent pénibles. Mais que le travail lui sourît ou le rebutât, il s'y donnait tout entier avec une audace de conquérant.

Il est pourtant une branche dans laquelle il primait : le catéchisme.

Il faut dire qu'il l'étudiait en union avec Jésus et Marie. Etudier Dieu, les âmes privilégiées de Dieu, les ordres de Dieu, les grâces de Dieu, était un besoin pour cette intelligence simple, comme savourer Dieu était un besoin pour ce cœur pur. « Que de fois, témoigne le Rév. A. Dulac, n'ai-je pas été édifié, lorsque, simple écolier, je le voyais en prière à la chapelle !

« Il fallait le voir servir la messe ! Il fallait

le voir surtout le dimanche, au retour de la Sainte Table ! Il avait alors un aspect plus qu'humain !

» Rien que sa manière d'entrer à la chapelle faisait impression. Alors que d'autres y pénètrent avec précipitation ou étourderie, faisant leur signe de croix comme s'ils chassaient des mouches, Alfred Pampalon se recueillait dès le vestibule, les yeux baissés, le signe de croix fait posément, la démarche grave et digne, la génuflexion lente et religieuse. Quel bel exemple pour tous ! »

Fidèle inviolablement aux offices de la Congrégation de la Sainte Vierge, ainsi que chaque samedi à la confession, pour laquelle il savait sacrifier la récréation de quatre heures ; de plus en plus assidu à visiter l'église paroissiale à ses deux sorties quotidiennes du collège, (visites qu'il prolongeait à mesure qu'il avançait en âge), notre pieux jeune homme devenait le « grand prieur », le « petit saint » du collège.

« Mais ne priez donc pas tant ! lui dit un jour un professeur, prenez donc un peu plus de récréation !

« — Un peu plus de récréation ? répondit le jeune apôtre de Marie, mais quel plus doux délassement puis-je trouver que de causer avec ma bonne Mère du ciel ? »

Sa Bonne Mère ! Ce mot en dit long. Voilà bien le pivot, le centre de sa piété. Avant sa maladie il aimait déjà Marie, et beaucoup ; mais après, il se mit à la chérir éperdûment.

« Exceptionnellement dévot à la Sainte Vierge, disent tous ses condisciples, il en était comme fou... A tout propos, il nous parlait d'Elle ; approchions-nous d'une de ses fêtes liturgiques ? Vite, il organisait des neuvaines ; lisait-il quelque chose de ses vertus ou de ses bienfaits ? il le notait, l'apprenait même par cœur, pour nous le rappeler ; rendait-il un service ? Ce qu'il désirait comme reconnaissance, c'était qu'on aimât un peu mieux la Reine du Ciel. »

Pour quelques-uns pareille piété semblait outrée, et par quelques saillies de ridicule, ils invitaient l'enfant de Marie à rentrer dans les « justes limites d'une dévotion prudente et raisonnable ».

Lui restait imperturbable. Etre humilié par amour pour sa bonne Mère : quelle riche aubaine ! Aussi, ne répliquait-il aux antagonistes que par un gracieux sourire.

« Vive la piété contredite et raillée, disait-il, peu m'importent les jugements des hommes, ma bonne Mère voit mon cœur... »

Oui, il pouvait se flatter d'être invulnérable aux jugements des hommes, car parmi les vices de l'humanité déchue, le plus malmené par le serviteur de Dieu, ce fut bien le respect humain.

Dès lors que le Règlement du Collège ou le Confesseur, ou le Supérieur, ou ses parents lui avaient signifié son devoir, c'était pour lui la volonté de Dieu, et nulle considération ne pouvait l'entraver.

Jeune encore, à treize ans, il rappelait à la convenances et à la modestie des camarades de quatre ou cinq ans plus âgés. La moindre parole frisant l'obscénité le faisait rougir. « Ah ! s'écria-t-il plus d'une fois, pour l'amour de Dieu, taisez-vous ! »

Cet ascendant grandit avec les années, non seulement au collège, mais au dehors. On vint rapporter un jour à M. Pampalon que son Alfred avait rappelé à l'ordre deux ou trois grandes personnes qui tenaient des propos trop libres. Le jeune apôtre agit de même à l'égard de deux militaires qui, dans la rue, proféraient des blasphèmes. Le zèle de la gloire de Dieu le consumait déjà.

On serait peut-être tenté de croire que pareille piété est plus admirable qu'aimable, et qu'un apôtre aussi précoce dût être à charge à ses voisins.

Ce serait une erreur. Alfred n'avait, au collège, ni adversaires, ni ennemis, et très nombreux sont ceux qui lui ont voué une sincère et vivace affection.

C'est que sa bonté était à la hauteur de sa piété. Respectueux des droits du prochain, jamais on ne l'entendit se permettre une médisance ; bien plus il se faisait l'avocat des absents. Il s'était interdit toute ingérence dans les affaires d'autrui : « c'était le moins curieux et le plus discret des mortels. » Quant à causer de la peine à n'importe qui par des paroles désobligeantes, jamais il n'eut à le regretter.

En revanche, comme il aimait à rendre service ! Visiter les condisciples malades, faire des commissions, et cela de fort bonne grâce : il aimait à se faire tout à tous.

Où il excellait, surtout durant ses dernières années d'humanités, c'était à pacifier les esprits. Il arrive parfois que les discussions classiques, les conflits d'amour-propre, les entraînements du jeu échauffent un peu les têtes et provoquent des collisions. Mais si le bon Alfred était là, vite il intervenait, et avec un art tout évangélique, il amortissait le choc et apaisait la tempête.

Le Révérend Supérieur du Collège avait raison de dire : « C'est le modèle des étudiants ; c'est un ange. »



IV

DÉCISION FINALE

« Ce n'est pas peu de chose que de vivre dans un monastère, de n'y être jamais une occasion de plainte et d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort. »
(Im. Chr. I. 17, § 1).

Le terme des études classiques approchait. Quel parti allait prendre notre pieux collégien ? Il est bien entendu qu'il doit être prêtre : il l'a promis, il s'est préparé à le devenir. Il a même promis d'entrer en religion. Mais, à quelle porte va-t-il frapper? Suivra-t-il son frère Pierre chez les Rédemptoristes ?

Il y avait quatre ans déjà que celui-ci était en Belgique. Les deux frères s'écrivaient, mais Pierre, s'en rapportant à la grâce divine, se garda bien d'exercer sur son cher Alfred la moindre pression : Alfred, de son côté, fort difficile à influencer, ne voulut attendre que de Dieu seul la détermination

de son avenir. Il se faisait de la vocation religieuse et sacerdotale une idée si sublime qu'il lui fallait, pour le décider, la voix même du Souverain Maître.

Et, comme en 1881, le Souverain Maître vient parler par la voix de la douleur.

Vers la fin de son année de Belles-Lettres, (Juillet 1885), Alfred est saisi par une violente pneumonie qui le met à deux doigts de la mort. Crucifix et chapelet en mains, il fait derechef le sacrifice de sa vie et reçoit avec calme le Viatique et l'Extrême-Onction.

Pourtant, il a le pressentiment que cette maladie, loin de le conduire à la mort, est bien plutôt un appel de son Dieu. Dans l'épreuve précédente, il avait pris la ***résolution*** de se consacrer à Dieu ; maintenant, il s'y engage par *vœu.* Auparavant, il voulait entrer en religion, sans préciser ; aujourd'hui, il spécifie, dans son vœu, qu'il veut être Rédemptoriste.

En même temps, la famille en pleurs s'adresse à la Bonne Sainte Anne, promettant de lui consacrer à tout jamais le cher malade, si elle en obtient la guérison.



Chapelle du Collège de Lévis

La générosité de l'enfant et la confiance des parents reçoivent au ciel un parfait accueil. Une fois de plus la mort laisse échapper sa proie.

L'heureux protégé de Sainte Anne reste encore une année à Lévis. Mais on remarque chez lui une diminution considérable d'ardeur pour le jeu. Ce délassement si légitime, et si utile à la jeunesse studieuse, lui est devenu une charge. Et pourtant sa physionomie reste souriante, et son humeur joyeuse.

L'année de rhétorique s'achève, (Juin 1886), nous voici au seuil de grands événements. Alfred va faire à la Bonne Sainte Anne de Beaupré un pèlerinage privé, d'abord en action de grâces pour sa guérison, ensuite en vue de solliciter et d'obtenir son admission chez les « Pères de Sainte Anne ».

Ce pèlerinage, il veut le faire à pied :

« — Mais vous n'y songez pas ! lui disent ses amis, faible comme vous êtes !

« — Laissez-moi faire ce sacrifice à la Bonne Sainte Anne, repond-il, je lui dois trop, je ne puis faire les choses à demi ! »

Nous n'avons pas besoin de nous demander s'il pria beaucoup en cours de route, ainsi qu'au sanctuaire vénéré !

Enfin, le voilà au parloir, en tête à tête avec le Recteur des Rédemptoristes de Sainte-Anne, le sympathique Père Tielen. Il expose modestement sa requête, et présente d'excellentes attestations. Aussi, tout examen ultérieur semble-t-il superflu :

« Cher ami, lui dit le R. P. Recteur, dans trois semaines, six autres candidats vont s'embarquer pour le noviciat, qui est en Belgique (1). Vous vous joindrez à eux. »

Quel *Magnificat* d'action de grâces jaillit alors de ce cœur reconnaissant ! Sa « Bonne Mère Marie » et sa bonne « Grand'Mère Sainte Anne », vraiment, l'avaient privilégié.

Au retour de ce pèlerinage, il va passer la nuit à Québec, chez sa marraine, dame Wilbrod Pampalon.

« Il nous a bien édifiés durant le souper, déclare cette dame ; il nous parlait de la Sainte Vierge et

(1) A cette époque, les Couvents de Rédemptoristes du Canada dépendaient de la Province Belge. C'était donc en Belgique qu'il fallait se rendre pour l'admission, la probation et la formation des missionnaires.

de la Bonne Sainte Anne avec la piété d'un ange du ciel.

« Après souper, il exprime le désir de se retirer dans sa chambre : il devait être, en effet, bien fatigué du voyage. Mais une demi-heure après, passant devant la chambre, je vois la porte entr'ouverte, et je jette un regard de curiosité : mon filleul était à genoux devant une image de la Sainte Vierge, immobile comme une statue, le visage radieux.

« Je ne pus m'empêcher d'aller chercher mon mari : Viens donc voir, lui dis-je, comme c'est beau de voir un jeune homme prier comme cela !

« Et nous nous retirons en silence, fort édifiés, et tout fiers de posséder un pareil trésor dans la famille. »

Ce n'est pas sans émotion qu'on doit à dix-neuf ans se disposer à traverser l'Atlantique. D'une part, il y a un curieux intérêt à visiter ces « Vieux pays » débordants de souvenirs historiques, remplis de monuments vénérables et de chefs-d'œuvre artistiques, intéressants par la diversité multiple des races, des langues, des mœurs et des coutumes ; d'autre part, il faut s'éloigner de sa famille, quitter un pays aimé, changer de climat, et s'adapter pour

l'alimentation, le logement, le vêtement, le chauffage, en un mot pour toute la vie pratique, à un



Alfred Pampalon, à l'âge de 18 ans

genre tout différent de celui auquel on est habitué. Et cela en qualité de religieux bien soumis, et pour plusieurs années.

Notre pieux postulant a-t-il ressenti de ces émotions ? Le fait est qu'il en a fort peu parlé. Sa constante préoccupation était pour Dieu.

« Je pars pour l'amour de Dieu, » dit-il à ses parents.

Conformément aux instructions du T. R. P. Provincial, le Recteur de Sainte-Anne de Beaupré avait organisé le voyage. Sept places furent retenues sur le vapeur *Vancouver,* de la Ligne *Dominion,* qui devait quitter Québec le 22 juillet, à destination de Liverpool.

En ce jour mémorable, toute la famille conduisit le cher voyageur au bateau... était-ce pour la dernière fois ? Cette pensée serra le cœur du père. « Je n'ai pu, avouait-il plus tard, m'empêcher de pleurer ; mais mon fils a été plus vaillant que moi. »



V

A L'ÉCOLE DES VERTUS

1886-1887

> « Sois plein de vigilance et de ferveur au service de Dieu et demande-toi souvent : « Pourquoi es-tu venu ici ? et pourquoi as-tu quitté le monde ? N'était-ce pas pour vivre tout à Dieu ? » (Im. Chr. I. 15, § 21).

Après une bonne semaine de traversée, le *Vancouver* arrivait en vue des côtes d'Europe. Bientôt Liverpool, avec ses quais interminables, se dessine à l'horizon ; on approche, on accoste, et voilà nos sept jeunes Canadiens sur la terre ferme.

Mais ce n'est pas encore Saint-Trond. Plus de deux cents lieues restent encore à franchir. Ah ! pour plus d'un, venu du Nouveau Continent, l'instinct de la curiosité inspirerait quelque détour : tant de choses intéressantes à visiter : les vieilles cathédrales d'Angleterre, l'immense cité de Lon-

dres, les pittoresques bords du Rhin, les cîmes sublimes des Alpes, et Rome, et Paris, et Lourdes !

Pour notre jeune voyageur, tout cela c'est la « vanité des vanités ». A Londres et à Bruxelles, il se fait remarquer par son dédain des choses de ce monde. « Il ne pensait qu'à son affaire, et ne parlait que de cela. »

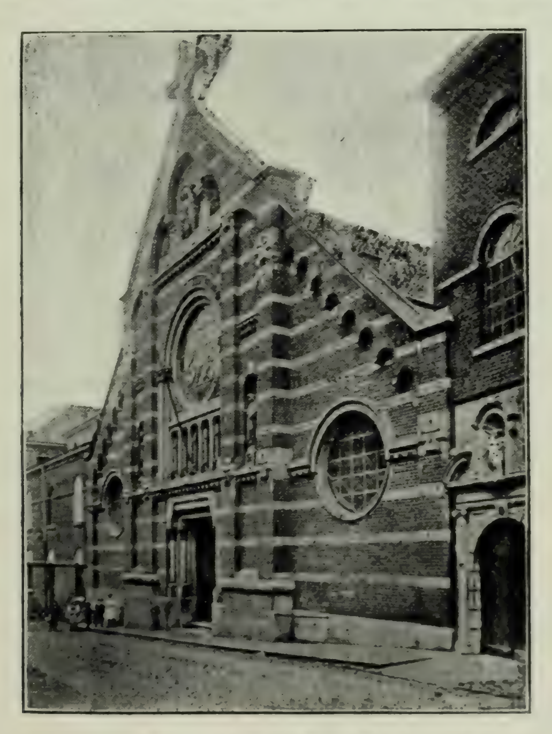
Lui et ses six compagnons s'en vont donc au plus court et au plus vite, et le soir du 6 août, ils sont reçus à la gare de Saint-Trond, par le R. P. Tournay, maître des novices.

Un quart d'heure plus tard, le groupe pénétrait dans le vénérable couvent. Dès le lendemain, nos sept Canadiens s'initiaient à la vie religieuse.

Et quelle initiation ! D'emblée, sans transition, on n'exige d'eux que la bravoure, sinon l'héroïsme.

Songez donc ! De quatre heures et demie du matin à neuf heures et demie du soir, ce sera une vie de recueillement et de silence continuels, à part les deux récréations qui suivent le dîner et le souper. Vie de dépouillement total, puisqu'ils ne détiendront pas un sou, ne toucheront pas à un seul fruit du jardin, ne disposeront pas d'une épingle ; vie d'austérité où le corps sera maté par la discipline, le

cilice, le sommeil sur la paille, les jours d'abstinence assez nombreux : vie de séparation



Couvent de Saint-Trond (Limbourg belge) où le Serviteur de Dieu fit son noviciat

d'avec le monde, sans relations avec les gens du dehors; vie d'humilité, car les corrections, admonitions, et humiliations ne leur seront pas

épargnées ; vie de piété, où les longues journées sont entièrement consacrées à la récitation de l'office divin et de nombreuses prières vocales, à trois oraisons mentales, et deux lectures spirituelles, et d'autres pratiques. Là on ne cesse de parler à Dieu que pour parler de Dieu.

Voilà une vie bien remplie, dans un cloître où tout vous rappelle Dieu, la famille céleste, l'éternité. Que la première impression soit un peu sombre, que les premiers jours soient empreints de fatigue, soit ! Mais bientôt l'esprit se familiarise et s'intéresse, le cœur se dilate et s'affectionne à cette vie si dédaignée des mondains. L'âme se sent si près du bon Dieu !

C'est l'abondance des bons exemples et l'absence de scandales. C'est le renversement du respect humain. Dans le monde, vous voudriez professer la piété et le zèle : le *qu'en-dira-t-on* vous arrête ; ici l'émulation vous entraîne, et pour la vertu vous aspirez au premier rang.

A cette émulation, joignez la surveillance incessante et active, les multiples examens de conscience, la pleine autorité du Père-Maître que rien n'entrave, l'élan juvénile qui se passionne pour les nobles causes, la ferveur première dans sa suave

fraîcheur qui n'a pas encore été desséchée par les résistances aux grâces de Dieu, et joignez aussi parfois un peu de crainte relative à l'admission définitive dans l'Institut; et vous vous écrierez: dans de telles conditions on est forcé d'être, sinon saint, du moins fervent.

Mais aussi faut-il, au Père-Maître, un œil exercé pour démêler la vertu solide d'avec la fugitive, le caractère trempé d'avec le mouton de Panurge.

Tel qui brillait par sa dévotion au collège ou au séminaire passe ici inaperçu ; tel autre, qui semblait au noviciat un modèle de toutes les vertus, voit pâlir son étoile après sa profession et se laisse dépasser de loin par ses confrères.

La vie monastique connaît de ces surprises.

C'est ce qui arriva pour notre humble novice.

« Frère Alfred Pampalon, disait son Père-Maître, est le plus tranquille des mortels, si tranquille même qu'il passe inaperçu. C'est un novice complètement effacé, et qui ne provoque aucune attention. On eût désiré de lui plus d'expansion, plus de communication ; non pas qu'il fût morose ou rêveur, oh ! non, car sa présence n'était à charge à personne.

» D'ordinaire, il était fort silencieux, parlant peu ou point. Regards, gestes, démarche, ne trahissaient aucun sentiment vif de l'âme. Aucune affectation du reste : le silence lui semblait tout naturel. On comprenait, rien qu'à le voir, qu'il n'avait rien à dire.

» Son attitude était celle d'un homme préoccupé d'une affaire, et d'une seule. Tout le reste le laissait complètement indifférent, il lui en eût coûté de juger les hommes et les choses qui l'environnaient. »

Semblable au puissant fanal fixé à l'avant d'une locomotive, ne projetant sa vive lumière que sur la voie à parcourir, laissant dans l'ombre tout le reste, ainsi, Frère Alfred avançait-il dans la vie ne se passionnant pour rien, ne s'intéressant à rien, se donnant tout entier *à son affaire.*

Au son de la cloche, il était le premier debout, à la voix du Père-Maître, il accourait aussitôt. Un jour, en guise d'épreuve, celui-ci, proposa, sans l'ordonner pourtant, une besogne répugnante. Bon nombre de novices hésitaient, quelques-uns même s'y refusaient. Frère Alfred, pour qui les désirs des Supérieurs étaient des ordres, se leva, et répondit modestement : « — Je le ferai, mon Révérend Père. »

Mais le Père Maître se contenta de ce bon mouvement et le dispensa d'accomplir son désir.

Au noviciat, on aime la Sainte Vierge, on l'étudie, on la prie, on la chante, on la glorifie. C'est vous dire que notre enfant de Marie se trouvait dans son élément. Il put se permettre des chapelets en quantité, de longues oraisons aux pieds de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, des lectures et études sur sa « Bonne Mère ». Bref, en cette dévotion, il tint toujours le premier rang.

« On dirait que les conversations vous fatiguent, lui dit un jour le R. P. *Socius*. »

« — Oui, un peu, répondit-il, excepté quand on parle de la Sainte Vierge. »

Après un mois de postulat, Frère Alfred avait été admis sans conteste à recevoir le saint habit. (8 septembre 1886).

Mais son admission aux vœux allait souffrir quelques difficultés.

Le pieux novice n'avait pas une constitution robuste. Jeune enfant, il semblait n'avoir qu'un souffle de vie ; les deux maladies graves de sa vie de

collège avaient laissé des traces; le climat du Limbourg ne lui était pas favorable, et la vie du noviciat finit à la longue par causer une fatigue même aux plus pieux. Cette santé chétive sembla faiblir avec les semaines.

Gros point d'interrogation pour les supérieurs. Allaient-ils admettre un sujet de talents fort ordinaires, de peu de santé, qui serait bientôt incapable d'observer la Règle ? Ne valait-il pas mieux le renvoyer dans sa famille ?

Mais la piété et la vertu du cher Frère compensaient ces *desiderata.* Un novice qu'on n'a jamais vu transgresser sa règle, exact et prompt à obéir aux supérieurs, à rendre service aux confrères, fidèle à éviter dans ses paroles tout ce qui blesse la charité, et spécialement très dévot à Marie, ce novice doit être admis à la profession : tel est l'avis du conseil.

Le jeudi 8 Septembre 1887, en la belle fête de la Nativité de la T. S. Vierge, dans la grande église du couvent, le pieux novice, à genoux au pied de l'autel, la main sur l'Evangile, prononce ses vœux de religion. Le voilà enfant de Marie à double titre, enfant de Saint Alphonse, agrégé à sa phalange

d'apôtres, et consacré au Dieu-Rédempteur pour jamais !

C'en est trop ! cette âme si calme est entraînée par l'émotion, le sanglot étreint sa voix, les larmes coulent sur son visage. Heureuses larmes !

« Maintenant, se dit-il, je puis mourir, je suis Rédemptoriste ! »

VI

SCIENCE ET SAGESSE
1887-1893

> « Plus un homme est recueilli en lui-même et dégagé des choses extérieures, plus son esprit s'élève et s'étent sans aucun labeur, parce qu'il reçoit d'en-haut la lumière de l'intelligence. »
> (Im. Chr. I, 3, § 3).

Après avoir subi avec succès l'épreuve du Noviciat, il semblerait tout naturel qu'au lendemain de la Profession on s'écriât : « Maintenant, tout est fini ! »

Non, tout n'est pas fini ; bien au contraire, tout commence. Au Noviciat on s'est initié à la vertu, après on va s'y exercer.

Le Révérend Frère Pampalon quitte Saint-Trond pour aller s'installer dans la maison d'études théologiques de Beauplateau.



Couvent de Beauplateau (Luxembourg belge), vue prise du sud

Beauplateau est un couvent de fondation récente (1882), parfaitement aménagé au milieu d'une propriété de vingt hectares (50 acres) et situé à 480 mètres d'altitude (1600 pieds) au sommet des pittoresques Ardennes. Les ondulations du sol, les grandes forêts de sapins, la température plus âpre, l'air plus vif, laisseraient croire au nouveau venu qu'il est cinq cents lieues plus près du Canada. De plus, il retrouve là son frère Pierre qui achève le cours de ses études sacrées.

Tout d'abord, quelques consolations lui sont réservées : le 9 octobre 1887, il reçoit la tonsure et les Ordres mineurs, des mains de Mgr Belin, évêque de Namur ; trois jours après, dans la jolie église du couvent, son frère Pierre monte à l'autel pour la première fois, et le cher Alfred est là pour le servir. Sans doute, la famille est absente, mais n'est-ce pas déjà une consolation de voir les deux frères réunis en cette mémorable solennité ?

Cependant, les fêtes passent vite, et dès le lendemain, il faut s'attaquer aux études.

Et quelles études ! D'abord, deux ans de philosophie scolastique, matière sèche, ardue et, pour comble de difficulté, enseignée exclusivement en latin.

Pauvre Frère Alfred ! il lui faudra donc étudier l'impénétrable, et lutter sur un terrain mystérieux avec des armes immaniables. Il le faut, sinon sans une sérieuse philosophie, on ne fait qu'une théologie superficielle et sans valeur.

En pareille impasse, on doit pousser un soupir de regret vers le Noviciat. Là, du moins, on n'avait à s'occuper que du bon Dieu et de la Bonne Mère... Pas d'études, pas de récitations, pas de thèses, pas d'examens. *O fortunatos nimium sua si bona norint !* O trop heureux novices, s'ils connaissaient leur bonheur !

Les tentations alors ne font pas défaut. « Allons donc, pour prêcher au peuple et pour sauver des âmes, qu'a-t-on besoin de toutes ces subtilités ? Ne trouve-t-on pas de bons habitants pleins de bon sens et de logique, qui n'ont jamais connu l'existence des catégories d'Aristote ? »

Si notre pieux étudiant éprouva de ces « tentations », il sut les reléguer au fond de son cœur. Son peu d'expansion, du reste, lui servait en cette occasion. Mais il est certain que pour lui, la première année surtout, le champ fut bien dur à défricher.

C'est en face de la difficulté que se prouve une

grande âme. « Dieu veut, dit-il, que je marche : je marcherai. »

Et voici la ligne de conduite qu'il adopta :

1° Fermer l'oreille à toute tentation de découragement, à toute critique de la matière ou du système d'enseignement, et s'interdire toute parole déplaisante sur ce sujet.

2° Suivre ponctuellement les ordres, les directions, les avis du professeur et se punir sévèrement s'il s'en écarte. »

3° Se faire un scrupule de perdre une minute, et donner à chaque branche d'étude le temps rigoureusement prescrit.

4° Enfin, étudier en union avec Marie, la priant avant, pendant et après, lui demandant intelligence et secours dans les fatigues et difficultés.

Nous savons déjà que, pour Frère Alfred Pampalon, prendre une résolution, c'était la tenir.

Son Préfet, le R. P. Dubois, lui rend ce beau témoignage : « Cette première année a été très dure, et j'avais pitié de lui. Mais par le courage avec lequel il a surmonté des difficultés si grandes, il

a mérité des grâces extraordinaires de sanctification. »

Et tous les confrères avec lesquels il a vécu alors côte à côte sont unanimes à attester et à louer son labeur opiniâtre. « Je l'ai suivi de très près, disait le R. P. Bouckaert, et je ne l'ai pas vu perdre une minute. »

Il travailla si bien qu'au bout de quatre mois il pouvait tant bien que mal suivre le cours, et au bout de l'année les examinateurs furent unanimes à déclarer que, vu les capacités du pieux étudiant, le résultat était bien consolant.

La seconde année, Dieu merci, fut un peu moins rude. Sans prétendre au doctorat en philosophie, le Révérend Frère faisait davantage honneur aux leçons du maître, et obtint aux grands examens de meilleures notes.

Vint le moment de passer en théologie. On a dit, non sans quelque raison : « Telle philosophie, telle théologie ». N'allons pas en conclure que notre scolastique va demeurer perpétuellement à l'arrière-garde de sa classe.

Il prit bientôt les devants et dépassa ceux qui naguère eussent été tentés de le prendre en pitié. « Il a conquis, dit le R. P. Fortier, une des premières places dans sa classe, et nous attribuons ses succès bien plus aux lumières du Saint-Esprit qu'à ses propres talents. »

« Il semblait éclairé du Saint-Esprit, témoigne à son tour, le R. P. Guillot ; il est vrai qu'il était peu au clair avec les subtilités, mais par contre, il avait des intuitions qui étonnaient. »

C'est vrai, car il faisait son dogme plutôt par intuition que par raisonnement. Il volait d'emblée au faîte de la montagne, peu lui importait de savoir comment il y était parvenu. Les jalons, les poteaux indicateurs, les points de repère, tout cela l'embarrassait. Les syllogismes et déductions étaient pour lui une perte de temps, et pourtant, quand il était interrogé, il répondait vite et bien.

Et les supérieurs de se dire : « — Vraiment, ce bon Frère Pampalon a l'esprit de Dieu. »



VII

RÈGLEMENT DE VIE

> **« Celui-là fait beaucoup qui aime beaucoup ; celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait.**
> **(Im. Chr. I, 15, §2).**

Notre laborieux scolastique voulait donc la science, la science divine, la science salutaire, mais s'il la voulait ce n'était pas pour elle-même, c'était pour sa sanctification et le salut des âmes. « Plus je connaîtrai Dieu, disait-il, plus je serai saint ; et plus je serai saint, plus je sauverai d'âmes ! »

Mais la sainteté exige le vouloir, le vouloir tenace et héroïque, vouloir qui doit se formuler dans une résolution détaillée, précise, pratique, et dûment contrôlée.

Aussi cette âme éprise de perfection rédigea-t-elle un règlement de vie qu'elle prit à cœur de relire à la retraite de chaque dimanche.

Et voici en quels termes :

« Le matin, au premier son de la cloche, je me lèverai aussitôt sans accorder un instant à la sensualité.

« Une fois levé, considérant mon extrême faiblesse dans le bien, j'élèverai aussitôt mon cœur vers Dieu, et, faisant le signe de la croix, je dirai avec le psalmiste : *Deus in adjutorium meum intende,* etc... *Gloria Patri...* implorant ainsi le secours de Dieu pour la journée, le remerciant de m'avoir préservé pendant la nuit, et de me donner encore ce jour pour le servir. Je dois considérer ce premier acte comme devant décider de toute ma journée. Si je le fais bien, ma journée sera bonne, car ce sont les prémices que Dieu demande de moi...

« Cela fait, je renouvellerai les promesses de mon baptême,... ainsi que mes vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de persévérance.

« Je me consacrerai aux Cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph, leur offrant mes actions et mes intentions. Je ferai une invocation à Saint Alphonse ainsi qu'à mon Ange gardien.

« Je me vêtirai de la manière la plus modeste, considérant que Dieu me voit, ainsi que toute la

cour céleste. En mettant ma croix, je baiserai les cinq plaies de Notre-Seigneur, et je dirai cette oraison jaculatoire : Que je meure pour l'amour de vous, Seigneur, qui avez daigné mourir par amour pour moi. — En mettant mon rosaire, je dirai le *Sub tuum*.

« Je ferai, avec la plus grande ferveur possible, la prière de notre manuel : *Domine, Deus meus*, la considérant comme un acte d'une grande influence sur mes actions de la journée ; à chacun des trois *Ave Maria* j'ajouterai cette invocation : « O Marie, ma bonne Mère, par votre très pure et Immaculée Conception, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme. »

« Au sortir de ma chambre, je prendrai de l'eau bénite et je ferai le signe de croix ; en outre, je demanderai la bénédiction à Jésus, à Marie et à Joseph, et je les prierai de garder mon esprit, mon cœur et ma langue... »

. . . .

Et nous ne sommes encore qu'au premier quart d'heure de la journée ! Rédigé de la sorte, ce code de vie spirituelle devait remplir un volume. Mais tout le reste a été égaré ou détruit. Les témoigna-

ges que nous allons citer nous diront assez ce qu'il devait être.

Remarquons d'abord que la vie du scolastique rédemptoriste est une vie de labeur et de sujétion continuels. De quatre heures et demie du matin à neuf heures et demie du soir, tout, quart d'heure par quart d'heure, est réglé et contrôlé : deux oraisons d'un demi-heure, Messe et communion, lecture spirituelle, visite au Saint-Sacrement, chapelet, deux examens de conscience, pratiques de surérogation, voilà pour la spiritualité ; — huit heures d'étude ou de classe ; — deux récréations d'une heure, et deux relâches d'une demi-heure : voilà le programme des jours ordinaires. Le dimanche est consacré à la piété (toute la matinée en retraite), et le jeudi à un congé réparateur.

Il y a, dans une pareille ordonnance, de quoi sanctifier les âmes de bonne volonté. Frère Alfred ne fit que continuer l'élan qu'il s'était imprimé au Noviciat.

Avant tout, il voulut devenir un homme de Règle, une Règle vivante.

La Règle ! Rien que ce mot était pour lui une consolation, une force, une lumière. Comme il ai-



Couvent de Beauplateau (Luxembourg belge), vue prise de l'est

mait, les dimanches, à la lire, la relire, la méditer. « L'Eucharistie, ma Bonne Mère, et ma Sainte Règle, voilà mes trois amours ! »

Il chérit les moindres prescriptions comme les plus grandes, il observe les constitutions et le coutumier jusque dans les plus minimes détails, il se fait un scrupule de les violer. Ni supérieurs, ni zélateurs n'ont jamais pu le prendre en défaut.

Vient-on lui adresser la parole inutilement, en temps de silence ? Il sourit et s'éloigne. Entend-il la cloche annonçant un exercice ? Instantanément il quitte tout et accourt. Lui permet-on une interprétation plus ou moins large de la Règle ? Il rectifie sans hésiter. Ce n'est pas lui qui se contentait d'un à-peu-près, ou de permissions supposées. Sa conscience était d'une extrême délicatesse.

Quant à sa piété, elle se maintient et s'accroît encore. A le voir faire ses génuflexions lentement, le regard fixé sur le tabernacle, on sent une âme qui a soif de Dieu. Aussi, les exercices prescrits par la Règle ne lui suffisent plus. Les jours d'études, tout son temps est pris par le programme, il ne peut guère disposer que des allées et venues entre deux exercices, et il s'empresse d'en profiter, yeux baissés, chapelet en main.

Mais les jours de retraite et de congé, quelle fête !

Il prend le chemin de l'Oratoire, et là, à genoux, les yeux dirigés vers l'autel, il se perd en Dieu. Les heures passent sans qu'on le voie s'asseoir ni tourner la tête. Passer ainsi une demi-matinée avec le Saint-Sacrement, servir plusieurs messes consécutives, employer une heure, une heure et demie même, à l'exercice du Chemin de la Croix, multiplier les chapelets : voilà son régime spirituel.

Quelle était la nature de son oraison ? Etant donné sa trempe d'esprit, son peu d'expansion, et son rôle tout effacé dans la communauté, le Révérend Frère Alfred n'en a parlé à personne. Dans ses notes, il n'a rien laissé qui nous le témoigne d'une manière ou d'une autre.

Mais un des directeurs spirituels affirme que l'oraison du pieux confrère sortait de l'ordinaire. A voir celui-ci des heures entières au pied de l'autel, les lèvres immobiles, le regard fixe, les mains jointes, on devinait un cœur-à-cœur intime avec le céleste Ami. Un livre de prières, pour lui, c'eût été comme une paire de béquilles pour un aigle des Alpes.

« Le bon Frère Alfred ! Ah ! quel bel exemple pour nous, écrivait un scolastique. Soit en étude, soit en classe, il est plus modeste et plus recueilli que d'autres ne le sont à la chapelle. On dirait que son étude est une méditation, tant on le voit uni à Dieu. Dans les corridors, toujours le chapelet en mains et les yeux baissés, et chaque soir, il reste à l'oratoire jusqu'à la dernière minute, faisant de pieuses visites aux images de ses bienheureux patrons... »

Après de telle journées, si bien remplies, il pouvait, certes, s'endormir du sommeil du juste sous le regard de sa bonne Mère.



VIII

DOUX ET HUMBLE DE CŒUR

> « Bienheureux les cœurs doux, parce qu'ils posséderont la terre ; bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. »
>
> (Matth. V, 4 et 9).

La piété envers Dieu, si belle qu'elle soit, n'est qu'une partie du travail de la perfection. Chose curieuse ! Alors que les hommes placent la perfection dans le service de Dieu, Dieu, nous affirme qu'elle est dans le dévouement pour le prochain. « Le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est la dilection que vous aurez les uns pour les autres » (Joan, XIII, 35). Aussi, la charité fraternelle est-elle la note caractéristique de tous les Saints.

Elle fut celle de notre héros. Un défi fut un jour lancé dans un groupe de scolastiques : « Aurait-on

à formuler contre Frère Alfred la moindre plainte : mauvais procédé, impatience, accès de mauvaise humeur, détraction, parole désobligeante, acte d'égoïsme, partialité ? »

On chercha en vain : même les moins sympathiques durent convenir qu'ils ne trouvaient aucun sujet de reproche. Sa conduite était inoffensive, mieux que cela, elle était comme un rayon de soleil bienfaisant et réjouissant.

Son grand principe : « Je dois me regarder comme le serviteur de tous, » fut surtout appliqué en faveur des malades. Que de fois, il a renoncé à une agréable et salutaire promenade pour les servir, pour les consoler et les encourager !

Prêter ses manuscrits est encore facile quand on sait à qui l'on prête. Mais que le détenteur détériore ou perde quelque cahier, qu'il tarde seulement de le restituer, c'est un coup fatal pour l'obligeance. Notre bon Frère, lui, ne fut pas rebuté par quelques manques d'exactitude, il devint même d'année en année de plus en plus complaisant.

Avait-on besoin d'une âme de bonne volonté pour ranger une bibliothèque, approprier une

chambre, orner une salle ? toujours on pouvait compter sur lui.

Et les absents ! Il ne fallait pas songer à attaquer leur réputation en sa présence : vite il prenait leur défense.

« Cette charité, témoigne le R. P. Donego, avait surtout trois qualités : — Une obligeance extrême : il s'était fait le serviteur de tous, — Une impartialité parfaite : bien adroit eût été celui qui eût pu deviner les préférences de son cœur, — Enfin, une douceur inaltérable : c'était la petite brebis du bon Dieu. »

Un jour, dans une gageure, quelques confrères assurent qu'il serait impossible de le faire sortir de son calme. Deux ou trois acceptent le défi et se mettent à taquiner la « petite brebis ». Peine perdue. Ils reviennent à la charge : pas davantage. Alors, un des taquins conçoit une idée géniale : il se prend à gloser sur la dévotion à la « Bonne Mère ». Cette fois, il a frappé net : le visage du pauvre taquiné rougit, ses yeux s'animent, ses lèvres tremblent, et subitement...... il s'apaise, tout comme les flots de la mer de Tibériade à la voix de Notre-Seigneur.

Ce n'est pas, du reste, la seule fois où il dût s'exercer à la patience, les taquins le prenaient volontiers pour leur point de mire. « Ils me rendent service, disait-il, ils me procurent un bon exercice qui ne me coûte rien. »

Il entrait assez dans son caractère et tempérament de passer inaperçu. « C'est une âme parfaite, très simple, et sans retour d'amour-propre, l'homme le moins porté à la pose, » avait déclaré son Père Maître. Ce n'était pas un vantard, loin de là ! Il n'ambitionnait que les charges les plus humbles : soigner les lampes, balayer les salles, scier le bois, graisser gonds et serrures. Avec la plus grande simplicité, il allait consulter de jeunes élèves de philosophie, lui qui était bien plus ancien, tout comme il l'eût fait auprès de son professeur.

On peut dire qu'il a malmené son amour-propre comme un conquérant traite un vaincu récalcitrant.

Et son corps, son pauvre corps débile et chétif, il voulut lui faire subir le régime des Pères du Désert. Les Supérieurs durent modérer sa ferveur et lui permirent le cilice cinq demi-journées par semaine, la discipline quatre ou cinq fois et les herbes amères tous les samedis.

Il cherchait à se mortifier continuellement. S'il était assis, il ne s'appuyait pas contre le dossier du siège ; s'il était à genoux, il ne s'accoudait pas sur l'appui ; à table, il commençait par manger ce qui lui plaisait le moins, et faisait à Marie le sacrifice du morceau le plus appétissant.

« Mais, dit son Préfet, s'il pratiquait fort bien les mortifications de son choix, il pratiquait de même celles qui lui étaient imposées par l'obéissance, la charité... C'était une âme d'une haute abnégation. »

Marcher quand les autres marchent, alors qu'on voudrait s'asseoir; subir les fenêtres fermées, alors qu'on aimerait de les ouvrir ; aller en promenade dans un lieu peu aimé, et mille détails semblables de la vie de communauté : voilà qui exerce le renoncement.

C'est plus laborieux encore quand on se trouve dans une contrée où la vie matérielle est toute différente de celle qu'on a suivie et qu'on préférerait suivre. Au point de vue du chauffage en hiver, plus d'un Canadien a gémi du système européen. Les compagnons d'Alfred le disaient sans ambages, lui se taisait. Et pourtant, sa faible constitution lui eût donné encore plus qu'aux autres le droit de le faire.

« Frère Alfred se trouve bien partout, disait l'un de ses compatriotes. On lui donnerait trois feuilles de salade pour nourriture, et un tronc d'arbre pour couchette qu'il en remercierait encore la Providence. »

Et quand cette santé, comme nous le verrons bientôt, nécessitera des dispenses et des exceptions, alors il s'écriera : « La vie commune, certes, est une bonne mortification, mais les exceptions à cette vie commune sont une mortification plus grande encore. »

Sainte Jeanne de Chantal disait que la marque et la perfection de la vraie humilité comme de la vraie mortification, c'est l'*amour de la correction.*

Enfants d'Adam, il y aura, tant que nous vivrons ici-bas, dans nos facultés, dans nos relations sociales, dans notre manière d'être, d'agir de parler et juger, quelque défectuosité, les uns plus, les autres moins. Et lors même qu'on évite avec soin les fautes délibérées, que d'herbes encore à sarcler !

Le pieux Alfred n'échappait pas à cette loi. Son vigilant Préfet qui affirme n'avoir pas surpris en lui ni le moindre péché, ni la moindre inobservance

de la règle, de propos délibéré, durant les quatre ans qu'il l'a dirigé, ce vigilant Père Préfet savait l'avertir, l'exercer et le corriger.

« Mon Revérend Frère, lui dit-il, si vous voulez faire plaisir à Notre-Seigneur et à la Très Sainte Vierge que vous aimez tant, il faut vous efforcer d'arriver à trois choses : — D'abord, vous tenir droit : vous vous penchez trop en avant ; — ensuite, bien articuler quand vous parlez, et notamment quand vous lisez, sinon, plus tard, bien des auditeurs ne vous comprendront pas dans vos prédications ; — Enfin, sans vous dissiper le moins du monde, soyez un peu plus loquace en récréation. Le mutisme alors n'est pas une vertu. Comme dit S. François de Sales : quand il faut parler, il vaut mieux dire des riens que de ne rien dire. »

Parole du Supérieur, parole de Dieu ! Tel était le grand principe du fervent religieux qui avait pour ses chefs non seulement du respect et de l'estime, mais une véritable vénération. Contester leurs ordres, les interpréter dans le sens large, cela ne lui arriva jamais ; que dis-je ? leurs moindres conseils, leurs moindres désirs étaient une loi pour lui.

Il écrivit donc les recommandations du R. P. Pré-

fet et en fit l'objet de ses résolutions. Tout de suite il se mit à l'œuvre, et s'appliqua longtemps, longtemps. Mais les deux premiers défauts étaient presque indéracinables, et le R. P. Préfet n'insista plus outre mesure dans la suite avec une âme d'une souplesse si parfaite entre ses mains.

Cette âme sans volonté propre était bien disposée au sacrifice. Elle en eut l'occasion lorsque le R. P. Préfet tomba gravement malade. Elle s'offrit spontanément et sincèrement pour obtenir sa guérison. La même offrande fut renouvelée pour le T. R. Père Provincial. Le don était complet et sans condition : notre pieux scolastique se prépara à la suprême visite du bon Dieu. Mais Dieu l'exauça d'une autre manière, et ajourna l'immolation à laquelle vinrent préluder de vifs chagrins de famille.

En 1884, M. Antoine Pampalon avait entrepris la construction du vaste hospice de Saint-Joseph de la Délivrance, à Lévis même. Durant les travaux, une brique lui tomba sur la tête de la hauteur de plusieurs pieds. Le coup semblait mortel : il ne le fut pas cependant, mais l'entrepreneur fut infirme pour le reste de sa vie.

Un malheur ne vient jamais seul. D'autres accidents survinrent qui compromirent les affaires. La famille Pampalon qui était très à l'aise tomba dans la gêne, la maison même dut être vendue pour satisfaire les créanciers.

Il faut lire les lettres que le Serviteur de Dieu écrivit aux siens en ces pénibles circonstances. C'est le *Dominus dedit, Dominus abstulit* (1) du saint homme Job, avec un accent d'amour divin, et un épanouissement de désirs célestes qui apportaient un vif rayon de consolation au foyer éprouvé. Quand même, l'enfant toujours dévoué avait un cœur des plus sensibles, et il souffrit profondément et longtemps de ces peines qui affligeaient les siens.

Si au moins il avait été près d'eux ! Mais son retour au Canada n'apparaissait que dans un avenir lointain. Le pauvre père infirme, tout en se conformant pleinement à la volonté divine, désirait revoir son aimable Alfred avant de rendre le dernier soupir. La Providence en disposa différemment, et après des douleurs patiemment endurées

(1) Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé. (Job I, 21).

et surnaturalisées par une prière incessante, le vaillant chrétien rendit son âme à Dieu le 28 novembre 1891, à l'âge de soixante-huit ans.

Son cher fils reçut la nouvelle avec calme. « Me voici orphelin de père et de mère, dit-il, c'est une grâce de plus qui me détache de cette terre de larmes, pour m'attirer au ciel ! O mon Dieu, purifiez-moi de plus en plus ! O Marie, ou bien mourir, ou bien vivre sans offenser Dieu ! »

IX

TOUT A JÉSUS PAR MARIE

« J'ai résolu de la prendre pour compagne de ma vie, sachant qu'elle serait pour moi une conseillère de tout bien, une consolation dans mes soucis et mes peines. A cause d'elle j'obtiendrai l'immortalité et je laisserai à la postérité un souvenir éternel.

(Sap. VIII, 9 et 13)

Maintenant, ami lecteur, il est temps de parler du ressort intime de cette belle vie, de la cause merveilleuse d'une telle efflorescence de vertus.

« Quand Marie a jeté ses racines dans une âme, dit le Bienheureux Grignon de Montfort (1), elle y produit des merveilles de grâce qu'elle seule peut produire parce qu'elle est seule la Vierge féconde qui n'a jamais eu et qui n'aura jamais de semblable en pureté et en fécondité.

---

(1) *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge. I. I.*

« Marie a produit, avec le Saint-Esprit, la plus grande merveille qui ait été et qui sera jamais, et qui est un Dieu-Homme, et elle produira conséquemment les plus grandes choses qui seront dans les derniers temps.

« La formation et l'éducation des grands Saints qui seront sur la fin du monde, lui seront réservées, car il n'y a que cette Vierge excellente et miraculeuse qui puisse produire, en union avec le Saint-Esprit, des choses grandes et extraordinaires.

« Quand le Saint-Esprit l'a trouvée dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment, et dans la mesure qu'elle donne place à son Epouse. Et l'une des grandes raisons pour lesquelles le Saint-Esprit ne fait pas maintenant de merveilles éclatantes dans nos âmes, c'est qu'il n'y trouve pas une assez grande union avec sa fidèle et indissoluble Epouse.

« Dieu veut que sa Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais, ce qui arrivera si les prédestinés entrent, avec la grâce et la lumière du Saint-Esprit, dans la pratique parfaite de la vie d'union avec Marie.

« Pour lors, ils connaîtront les grandeurs de cet-

te Souveraine, et se consacreront entièrement à son service comme ses sujets et ses esclaves d'amour.

« Ils éprouveront ses douceurs et ses bontés maternelles, et l'aimeront tendrement comme ses enfants bien-aimés.

« Ils verront clairement, autant que la foi le permet, cette belle Etoile de la mer, qui les mènera à bon port malgré les écueils, les tempêtes et les pirates.

« Ils connaîtront les miséricordes dont Elle est remplie, et auront recours à Elle en toutes choses, comme à leur chère avocate et médiatrice auprès de Jésus-Christ.

« Ils sauront qu'Elle est le moyen le plus assuré, le plus aisé, le plus court, le plus parfait pour aller à Jésus-Christ, et ils se livreront à Elle corps et âme, sans partage, pour être par Elle à Jésus-Christ. »

Que le lecteur nous pardonne cette longue citation : elle jette une éblouissante lumière sur toute la vie du Serviteur de Dieu.

Cette ravissante doctrine, Frère Alfred l'avait saisie et retenue, il en fit l'âme de sa conduite. Qu'on en juge par ses propres paroles :

« *J'ai promis à ma Bonne Mère de devenir un saint,* et ma confiance en Elle me le fait espérer. C'est pourquoi je prends la résolution de *tendre au plus parfait,* et j'espère la garder non par mes propres forces, mais par la grâce de mon Sauveur, le secours de mon aimable Mère Marie, et de S. Joseph. » (1)

Et le R. P. Strybol, son préfet, déclare nettement que Marie lui a accordé des grâces extraordinaires.

Mais comment va se manifester et se développer cette vie d'union avec la Mère de Dieu ?

Vivre uni à Marie, c'est :

1° Etudier sa vie, ses vertus, son héroïsme, ses douleurs, ses gloires, ses bienfaits, son Cœur brûlant d'amour ;

2° Affectionner et rechercher sa compagnie, dans la prière, l'oraison ;

3° La célébrer, la fêter, la chanter dans l'élan simple et fort d'une âme pure ;

(1) Tiré de ses résolutions.

4° L'imiter, chercher à lui ressembler de plus en plus, surtout dans son humilité, sa pureté, son dévouement;

5° La faire aimer par toutes les industries d'un zèle prudent et ardent;

6° Se donner à Elle, se dévouer, se sacrifier à son service.

Voilà un programme bien détaillé. Réaliser ce programme : — non en partie, mais tout entier, — non en ses grandes lignes, mais en ses menus détails, — non d'une manière telle quelle, mais avec bravoure et générosité, — non pas quelques semaines, mais toujours de mieux en mieux : telle est la vie de notre jeune héros.

« Je ne veux, dit-il, *me laisser surpasser par personne* en amour pour Marie ! »

« Non, ô ma bonne Mère, je ne veux pas que d'autres vous aiment plus que moi. Je veux vous aimer sans trève, sans réserve, jusqu'à l'effusion de mon sang ! »

« Plaire à Marie, et puis mourir ! »

L'amour est fort comme la mort, et l'émulation est inflexible comme l'enfer (1).

L'âme saisie par l'émulation ne doute de rien. Frère Alfred n'hésita pas à entrer en lice avec les Saint Bernard, les Saint Bernardin de Sienne, les Saint Stanislas Kostka, ni même avec Saint Alphonse, son glorieux Père.

O noble et sainte émulation, que de merveilles n'opères-tu pas dans les cœurs que tu animes de ton souffle !

« Je pense, lui dit un jour le R. P. Préfet pour le taquiner, je pense que vous aimez la Sainte Vierge plus que le bon Dieu !

« — Oh ! non ! répond en souriant l'aimable scolastique, mais après Dieu, il n'y a personne que j'aime autant que Marie ! »

Et il ajoutait, avec S. Alphonse :

« Aux autres les talents, la vigueur, l'éloquence, la santé, le génie théologique, le goût poétique; ma gloire et ma richesse à moi, c'est Jésus et Marie ! »

(1) *Cant. VIII. 6.*

Voyons-le à l'œuvre.

Frère Alfred brûlait du désir de connaître Marie: « Plus je la connais, plus je l'aime ; et plus je l'aime, plus j'ai besoin de la connaître davantage ! »

Et il se met à étudier, scruter, méditer les meilleurs ouvrages de marialogie. Parmi eux, deux surtout retiennent sa prédilection : Les *Gloires de Marie*, par saint Alphonse, et la *Vraie dévotion à la Sainte Vierge,* par le Bienheureux Grignon de Montfort.

« Les *Gloires de Marie*, disait-il, mais c'est un livre qu'on dirait venu du ciel ; plus je le lis, plus j'y découvre de beautés. J'y trouve toujours du nouveau, comme dans l'Evangile. Les autres livres sur la Sainte Vierge sont beaux, très beaux, mais ils ne valent pas les *Gloires de Marie.*

Au R. P. Liétaert qui lui demandait son secret pour appartenir à Marie, et par elle à Jésus : « Lisez, disait-il, relisez les *Gloires de Marie,* méditez la dédicace de saint Alphonse à Jésus et à Marie. Cette dédicace est une prière, et cette prière est éxaucée. Il y demande que ceux qui s'appliqueront à lire cet ouvrage deviennent des âmes éprises de Notre-Seigneur et de sa Sainte Mère.

Vous, qui êtes un enfant de saint Alphonse, si vous suivez cet avis et si vous faites cette prière, soyez sûr que Marie sera l'objet de votre prédilection. »

Aussi, tous les jours, à onze heures et demie du matin, notre pieux confrère prélevait cinq minutes sur le quart d'heure de répit concédé par la Règle, et les consacrait à lire une page ou deux des *Gloires de Marie.* Les jeudis et autres jours de récréation, il y consacrait un temps bien plus long, et s'en allait les méditer à genoux devant le tableau de Notre-Dame du Perpétuel-Secours.

Il les savait, à vrai dire, par cœur. Il en citait de mémoire des passages entiers. Et si, par impossible, ce livre eût été perdu, il eût été capable de le reconstituer.

Et les autres panégyristes de Marie, comme il les étudiait ! « A mon lit de mort, disait-il un jour au R. P. Theyskens, je voudrais qu'on me lût les belles leçons de saint Ildefonse sur la Sainte Vierge. »

Parlant, une autre fois, des suaves homélies de saint Bernard sur le premier chapitre de l'Evangile de saint Luc : « Elles me ravissent ! on les dirait inspirées par le Saint-Esprit. »

Demandait-il à lire la biographie de quelque saint ? Immanquablement, il choisissait celle des plus ardents serviteurs de Marie.

« Plus je connais Marie, plus je l'aime ! »

Et plus il l'aimait, plus il s'attachait à Elle. Il vivait en sa compagnie.

« Je suis comme un jeune enfant qui ne peut se séparer de sa mère. »

Sa vie s'écoulait sous la pensée habituelle de la présence de Marie. C'était un colloque presque ininterrompu avec *sa Bonne Mère.*

Son premier cri au réveil : « Bonne Mère, me voici ! bénissez-moi. » Le soir, son dernier mot, sa dernière pensée était encore pour Marie. Et du réveil au coucher, Dieu sait combien d'*Ave Maria,* d'oraisons jaculatoires, de cris du cœur, il lançait vers le ciel.

D'abord, durant sa rapide toilette, un premier colloque avec Marie. Puis le voilà, un quart d'heure avant la méditation, à genoux devant son image à la chapelle. Quant à ses oraisons, la moitié du temps, c'est avec sa Bonne Mère qu'il converse cœur à cœur ; c'est avec Elle qu'il va recevoir la Sainte Eucharistie, c'est avec Elle qu'il assiste à la

Sainte Messe. « L'autel, c'est le Calvaire, disait-il, et j'aime à me représenter, comme saint Jean, tout près de la Sainte Vierge au pied de la Croix, et je prie cette bonne Mère de me prêter son cœur pour recevoir Jésus. »

Dans le courant de la journée, c'est le Rosaire, c'est le chapelet des Sept-Douleurs (1), c'est le chapelet de l'Immaculée-Conception (2), dans les allées et venues, ce sont des *Ave Maria* multipliés à plaisir.

S'il écoute le Professeur en classe, s'il étudie, c'est sous le regard de Marie, dont l'image est sans cesse devant ses yeux. C'est à Elle qu'avant la classe, il récite sa leçon, pour être sûr de la mieux retenir.

Qu'il rentre dans sa cellule ou qu'il en sorte, il demande, en fléchissant le genou, la bénédiction de la Reine du Ciel, et baise son image fixée sur la porte.

---

(1) Le chapelet des Sept-Douleurs doit son origine à l'Ordre des Servites, vers 1250. Il se compose de sept *Pater* et quarante-neuf *Ave* répartis en sept septaines que doivent accompagner la méditation des sept grandes douleurs de Marie. Ce chapelet est enrichi de précieuses indulgences et de faveurs spéciales.

(2) Petite couronne de trois *Pater* et douze *Ave*, en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, disposés en trois quatrains où l'on intercale l'invocation : « Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de la B^{se} Vierge Marie. »

Durant les repas et les récréations, même préoccupation de continuer cette vie d'union.

Et ce n'est là que le programme des jours ordinaires. Que dire alors des jours de fête et notamment des fêtes de la Sainte Vierge ? Le calendrier en comptait alors plus de quarante, dont huit enrichies d'une octave. Les sept principales étaient précédées d'une neuvaine de prières et de mortifications. Neuvaines, fêtes et octaves : tout était délices pour l'enfant dévoué de Marie. C'est alors que son cœur débordait :

« O ma bonne Mère, quand donc quitterai-je la terre où je suis sans cesse en danger de perdre Dieu, pour aller vous voir, vous bénir ? Dieu veuille que ce soit bientôt ! »

Et ses confrères lui disaient par manière de taquinerie : « Mais, Frère Alfred, est-ce que la Sainte Vierge vous aurait charmé ? — Bien mieux que cela : Elle a ravi mon cœur ! »

Parvenue à ce degré, la dévotion doit être fort expansive. Les grands serviteurs de Marie sont des chantres, des poètes, des panégyristes enthousiastes. Frère Alfred, sur ce sujet, se montre intarissa-

ble en conversation, fécond dans sa composition. A chacune des fêtes de Marie il rédige une prière ; puis il travaille ses *Considérations sur le Rosaire, — sur le titre de « Vase spirituel », — sur les « trois désirs de Marie dans l'Ave Maria.* »

Bien plus, il devient poète. Le *Nom de Marie ;* le *Mois de Marie ;* l'*Assomption de Marie,* exaltent son âme, et font courir sa plume. Il chante son *Désir d'aller voir Marie,* son *Bonheur d'être guidé par Marie,* et surtout la *Lutte d'amour* entre la Mère immensément bonne et ses enfants passionnément dévoués. « *Cum amantibus amantior.* »

Pour le critique littéraire, ces productions ne peuvent sans doute être classées parmi les grands chefs-d'œuvre. On aimerait plus de précision et de concision, la versification s'écarte parfois des règles classiques. Mais pour celui qui a connu les dispositions et l'attrait du collégien de Lévis pour la poésie, il y a lieu d'être étonné de ses progrès littéraires. *Pectus est quod disertos facit (1).*

Si l'amour de sa « Bonne Mère » le rendait poète, Elle le rendait aussi éloquent. Taciturne et tran-

(1) C'est le cœur qui rend éloquent. (Cicéron)

quille de sa nature, le R. F. Alfred Pampalon était loquace et animé quand il parlait de sa Souveraine céleste.

« Je puis affirmer, nous dit un témoin, que, durant trois mois que j'ai examiné le fait, les paroles du Frère Alfred en récréation, sur des sujets profanes, peuvent tenir sur les quatre pages d'une feuille de papier ; mais ses conversations sur la Très Sainte Vierge exigeraient des volumes. »

« Oh ! ajoute un autre, qu'il aimait donc les confrères qui lui parlaient et le faisaient parler d'Elle ! »

Aux récréations du soir, une vénérable coutume voulait que trois scolastiques, à tour de rôle, citassent quelque trait édifiant, ordinairement puisé dans leur lecture spirituelle. Après ces trois apôtres d'édification mutuelle, le champ était ouvert à tous. Notre Alfred, alors, prenait la parole, et immanquablement c'était pour glorifier la « Bonne Mère ».

Quel bel exemple pour les autres ! Ah ! la Sainte Vierge possédait à Beauplateau un puissant entraîneur.

Quand arrivait quelqu'une de ses fêtes, Frère Alfred savait le rappeler, et suggérer les meilleures pratiques de piété pour s'y disposer.

Sa dévotion était, en effet, pratique.

Aimer Marie, c'est chercher à lui ressembler. L'amour pousse à l'imitation. « Je veux, disait en conséquence le pieux scolastique, je veux que mon cœur soit pur comme le Cœur de Marie, je veux qu'elle me reconnaisse pour un des siens. » Par amour pour Elle, il s'humiliait, s'avouait coupable, se faisait le plus petit possible à ses propres yeux.

Dans l'ardeur de son amour, il eût voulu être martyr pour la gloire de la Mère de Dieu.

A cela, on peut objecter que le désir du martyre formulé par la parole ou par la plume est moins agréable à Dieu que l'acte le plus léger de générosité.

C'est vrai, et Frère Alfred ne l'ignorait pas. Il savait se sacrifier pour sa Reine. Les samedis, les neuvaines étaient pour lui des jours de rudes mortifications : jeûne, cilice, discipline, rien n'était omis en ces jours de grâces pour mériter les bénédictions de Notre-Dame.

Avait-il un effort sérieux à s'imposer ? vite il lançait un regard vers Marie et s'écriait joyeux : « Ah ! cela te coûte ? Allons ! un bouquet pour Jésus et Marie ! »

Lui demandait-on un service au nom de Marie ? En dépit des surcharges (car il s'était fait le serviteur de tous), il ne refusait pas. Un jour qu'il avait déjà plus de corvées qu'il n'en pouvait raisonnablement faire, deux confrères se concertent pour lui demander je ne sais quel service, et cela « au nom de la bonne Mère. » Leur but était de savoir s'il oserait ne pas agréer une demande faite au nom de Marie. Il l'agréa, et fort joyeusement, à leur grande édification.

« A Jésus par Marie ». C'était son mot d'ordre, c'était sa vie. De temps en temps, il aimait d'aller à Jésus et à Marie par Joseph. Ces trois noms étaient souvent unis sur ses lèvres et dans ses écrits.

Le jour de sa confirmation, il avait joint à son nom celui du saint Patriarche qui fut pour lui un avocat, un guide, un protecteur. Plus tard, devenu prêtre, il propagera avec zèle le scapulaire de saint Joseph.

Chaque jour, il renouvelait sa consécration à l'auguste Famille de Nazareth :

« O bon Jésus, — ô ma bonne Mère Marie, — ô

saint Joseph, — doux objets de mon amour, mon bien, ma vie, en union avec vous je veux vivre, souffrir et mourir, et puis aller vous voir dans le beau paradis. Ainsi j'espère, ainsi soit-il. »



X

INTROIBO AD ALTARE DEI

1892

> « O mystère ineffable ! O sublime dignité des prêtres auxquels est donné ce qui n a point été accordé aux anges ! »
>
> (Im. Chr. IV. ch. 5 § 1)

Quand, durant les graves maladies de sa vie de collège, notre saint jeune homme avait contemplé le néant du monde et discerné l'appel de Dieu, il s'était écrié : « Oui, je serai prêtre, je serai religieux, je serai apôtre ! » Religieux, il l'était déjà ; apôtre, il l'était aussi par sa vie de prières et de sacrifices, en attendant le travail des missions ; prêtre, il allait le devenir.

Pas à pas, lentement et sûrement, il gravissait les degrés du sanctuaire et s'approchait de l'autel.

Qui nous dépeindra l'état de cette âme en cette mémorable année 1892 ?

Dans tout jeune clerc sérieux, il y a, au moment de la promotion aux Ordres sacrés, une sorte de conflit entre les sentiments les plus divers.

D'une part, c'est un attrait puissant vers l'autel, un aimant mystérieux d'une force irrésistible ; d'autre part, c'est une crainte mêlée de quelque stupeur en face de la dignité et de la puissance du sacerdoce, en face des redoutables responsabilités qui vont être assumées. Incarner et immoler son Dieu, remettre les péchés, fermer l'enfer et ouvrir le ciel, remplir sur terre les fonctions mêmes du Rédempteur. Ah ! c'en est trop pour un simple mortel. On reste muet d'admiration en contemplant le beau mystère du sacerdoce catholique.

Le R. F. Alfred, de plus en plus pieux et sérieux, expérimenta en son âme cette alternative de sentiments. Dans une belle supplique adressée à l'Enfant-Jésus, le 25 septembre 1891, nous lisons les lignes suivantes :

« ...Vous le savez, ô adorable Jésus, je commence l'année préparatoire au sacerdoce. Accordez-moi, je vous prie, la grâce de devenir un saint prêtre, un prêtre selon votre Cœur. O bon Sauveur, j'aimerais mieux mourir que devenir un prêtre tant

soit peu négligent, et c'est la grâce que je vous conjure de m'accorder, si vous prévoyez qu'un tel malheur doive m'arriver...... »

Dès lors, il se distingua par un redoublement de dévotion envers le Très Saint-Sacrement. « Il était feu et flamme pour Jésus-Hostie », déclarent ses confrères.

En même temps, il travaillait à la purification de son âme avec une énergie infatigable. « Admirable fut sa préparation au sacerdoce, écrit son Directeur spirituel, le R. P. Strybol ; que de prières ! que de mortifications ! que de saintes absolutions reçues, le plus souvent possible, dans le but de disposer son cœur déjà si pur à la grande et divine dignité du prêtre ! »

« Je veux être pur, disait-il, parce que je veux être saint. Plus je serai saint, plus je sauverai d'âmes ! »

Le mois de septembre 1892 touchait à sa fin. La retraite préparatoire aux ordinations allait commencer. Nouvelles supplications, nouvelles instances du pieux ordinand qui sembla ne mettre aucune borne à sa piété et à sa mortification. Comme on lui demanda la raison de ces pieux excès :

« J'ai peur ! dit-il.

« — Peur du bon Dieu ?

« — Non, j'ai peur de moi-même. Il est si facile, une fois prêtre, de tomber dans la routine et la négligence. J'ai peur de la négligence. »

Par son ardente piété, le saint Rédemptoriste voulait obtenir à tout prix de sa bonne Mère un préservatif contre ce qu'il considérait comme un redoutable fléau. La prière qu'il adressa à la Sainte Famille (29 septembre) nous le montre assez :

« ......Je le déclare, ô Jésus, ô Marie, ô Joseph, je le déclare en face du ciel et de la terre, j'aimerais mieux mourir à l'instant même que de devenir un prêtre tant soit peu négligent...... »

De toutes les belles cérémonies du culte catholique, l'une des plus nobles et des plus touchantes est, sans conteste, une ordination sacerdotale. L'interrogatoire du Pontife consécrateur, les longues supplications à l'Esprit-Saint, la prostration des Ordinants, l'imposition des mains, les onctions sacrées, l'investiture des ornements canoniques, enfin, les prières du divin sacrifice proférées en chœur d'une voix unanime par le Pontife et les prêtres qu'il vient d'ordonner, toute cette liturgie élève l'esprit et embrase le cœur. Si, à ce specta-



Eglise du Couvent de Beauplateau, où le R. P. Alfred reçut les Saints Ordres

cle, des chrétiens vulgaires sont émus jusqu'aux larmes, quels ne doivent pas être les sentiments des heureux lévites que Dieu appelle à l'incomparable dignité du sacerdoce ?

Ne demandons pas à notre héros ce qu'il éprouva en cette matinée du mardi 4 octobre 1892, en la jolie chapelle du couvent de Beauplateau, surtout au moment où le Prélat consécrateur, Mgr de Crolière, évêque de Namur, prononça les paroles mystérieuses : « Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le Saint Sacrifice, » non, ne le lui demandons pas. Il est de ces émotions et de ces joies qui ne se traduisent que par le silence. La langue et la plume ne sauraient les exprimer.

« Je suis prêtre, et, comme tel, médiateur entre Dieu et les hommes. Oh ! quelle terrible responsabilité ! C'est, entre mes mains, ou le salut ou la perte d'un grand nombre d'âmes. Mille fois heureux serai-je si ma conduite est irréprochable ! Par là, je contribuerai à la sanctification de bien des hommes ; malheur à moi si ma conduite est défectueuse ! je me perdrai et j'en perdrai d'autres avec moi. O mon Dieu, préservez-moi d'un tel malheur !

« Je suis prêtre. Un si grand bienfait ne peut venir que du Cœur de Jésus crucifié. O précieuse lance, tout empourprée du sang de mon Sauveur, venez et transpercez aussi mon cœur. Blessez-le d'amour pour mon Rédempteur. »

Et dans une longue formule de consécration et d'action de grâces adressée à sa « Bonne Mère », le nouveau prêtre s'exprime ainsi :

« O Vierge tout aimable, que je sois privé de toute consolation, que je souffre toutes les peines, toutes les angoisses, tous les délaissements, que ma vie soit une agonie continuelle, j'y consens, pourvu que j'aime mon Seigneur Jésus, et que je sois aimé de Lui. Cet amour allègera mes croix, il me les fera même désirer et rechercher ; il sera ma victoire sur l'enfer, sur le monde, et sur moi-même. »

Dans la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, la prêtrise est d'ordinaire conférée aux scolastiques au commencement de leur dernière année d'études théologiques. Le Révérend Père Alfred va donc

rester une année encore en ce cher Beauplateau, et employer toutes les énergies de son âme à croître en science et en vertu.



XI

TOUT A TOUS

1893-1894

> « C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples si vous avez de l'affection les uns pour les autres. »
>
> (Joan. 13. 35).

Le temps des études touchait à sa fin, mais notre pieux confrère ne semblait pas trop pressé de prendre son vol. Plus d'un motif pourtant eût pu rendre légitime le désir d'arriver au bout : d'abord, les études lui étaient toujours pénibles ; ensuite, sa santé délicate s'accommodait peu à un régime aussi sévère que laborieux ; enfin, le zèle qui l'animait le pressait de se livrer plus activement à l'apostolat des missions.

Autour de lui, ses confrères échangeaient leurs désirs et rêves d'avenir. Lui, calme et froid, se contentait de dire : « Je ne suis pas plus pressé

que le bon Dieu. Quand il me dira de partir, je partirai. »

Ce fut le 31 août 1893 qu'il quitta Beauplateau. Il était incorporé à la communauté de Mons en qualité de missionnaire.

Pareille transition ne s'opère pas sans quelque émotion, on le comprend. A la vie d'études où les occupations de chaque demi-heure sont rigoureusement déterminées, va succéder une vie réglée, mais où la disposition de la moitié du temps est laissée à l'initiative de chacun ; à une vie de réclusion va succéder le contact avec le monde ; après l'entraînement et le mouvement d'une communauté jeune et nombreuse, c'est le posé, le calme d'un groupe plus restreint de Pères âgés.

Mais, là encore, la sagesse des Règles et des Constitutions sait écarter les inconvénients que pourrait faire naître cette transition trop brusque. Ce n'est que peu à peu que le nouveau missionnaire va s'initier à sa noble profession, et qu'il se mettra en relation avec le monde extérieur. En suivant ponctuellement sa Règle, il va compléter et perfectionner sa formation : il sera homme de régu-

larité, homme de travail, homme de prière, homme de Dieu.

C'est le programme du Père Alfred.

Beauplateau perdait un sujet exemplaire. Mons allait en bénéficier.

L'ami de Jésus-Hostie et de la Bonne Mère ne connaissait guère que l'oratoire et sa cellule. On remarqua qu'il ne se passait pas une heure sans qu'il allât visiter le Saint-Sacrement.

Le voyant passablement fatigué, le R. P. Cracco plus d'une fois lui avait vivement conseillé de sortir au jardin pour réciter ses chapelets, et faire sa lecture spirituelle. Par condescendance, le P. Alfred sortait une fois ou l'autre, mais l'attrait du Tabernacle lui faisait bientôt prendre le chemin de l'oratoire. Là, s'il était seul, ou s'il se croyait seul, il se livrait à tous les transports de sa piété, demeurant longtemps à genoux sans appui sur les degrés mêmes de l'autel, priant les bras en croix et baisant religieusement le pavé du sanctuaire.

S'il aimait peu à passer son temps au jardin, il aimait encore moins à sortir du couvent. « A Beauplateau, disait-il, j'aimais encore les promenades.

C'était la grande forêt, la solitude ; tout vous portait vers Dieu. Mais ici, c'est la ville, c'est la dissipation, et l'on est exposé à voir des choses qu'on devrait ignorer. »

« On est exposé à voir », dira en souriant plus d'un témoin, c'était une crainte poussée à l'extrême, car l'angélique imitateur de Louis de Gonzague eût pu traverser tout Paris sans savoir quelle était la couleur des édifices. Il tenait les yeux si obstinément baissés que plusieurs personnes ont cru qu'une infirmité incurable l'empêchait de soulever les paupières. C'était la modestie personnifiée.

Il avait déclaré la guerre à la curiosité. On le vit passer plusieurs jours consécutifs sans qu'il jetât un coup d'œil sur les journaux. Les articles ou nouvelles intéressant le bien de l'Eglise ou le salut des âmes attiraient seuls son attention.

N'allons pas croire cependant que pareille austérité le rendît sec ou bourru ; bien au contraire :

« Il est doux comme un mouton ! » disaient tous les membres de la communauté.

« Je vous assure, écrit le C. Frère Joseph Nolte, que si la piété est aimable... c'est surtout dans le

bon Père Alfred Pampalon qu'elle s'est manifestée plus belle et plus riante. »

« Aussi, ajoute le R. P. Thyskens, ne peut-on citer de lui aucun entêtement dans les discussions ; personne mieux que lui n'a pratiqué l'adage : *In dubiis libertas, in omnibus charitas* (1). Entendait-il une opinion qui lui semblait moins sûre et moins bonne ? il donnait son avis humblement et franchement, puis gardait le silence. »

L'une de ses résolutions fut même d'être gai en récréation.

Son caractère, nous le savons, était plutôt taciturne. Il s'imposa de réels efforts, surtout depuis sa prêtrise, pour entretenir la sainte jovialité, et égayer la compagnie. Et sa bonne humeur était agréable à tous.

« Je dois me considérer, avait-il écrit dans ses résolutions, comme le plus indigne de tous. Je veux me faire le serviteur de tous. »

Un tel principe, bien mis en pratique avec per-

(1) Dans les questions controversées, respecter la liberté d'opinion d'autrui ; en toutes choses, pratiquer la charité.

sévérance, dénote une vertu peu ordinaire. Ce fut pourtant la vie du serviteur de Dieu.

Il avait un vrai culte pour les malades. Leur rendre les services les plus humbles, approprier leur chambre, se charger de leurs menues commissions, c'était sa joie. « Ah ! voici notre bon Samaritain ! » s'écriaient ses heureux protégés dès qu'ils le voyaient paraître.

Et les pauvres ! Il les voyait assez souvent dans le vestibule. Il aimait à les écouter, et leur répondait gentiment par quelques bonnes paroles d'encouragement et de consolation.

Au couvent, on était en train de mettre en ordre la bibliothèque et d'en composer le catalogue. On sait combien cette besogne est longue et fastidieuse : celui qui en est chargé gagne bien des mérites. Spontanément, notre Père Alfred alla offrir ses services au Père bibliothécaire, et les lui continua aussi longtemps que celui-ci voulut bien les accepter.

Le service de l'église et du parloir est une cause de dérangements perpétuels et de perte de temps. Pour l'ordinaire, on répartit cette besogne le plus équitablement possible: à chacun sa semaine. Mais

notre Frère Alfred était corvéable à merci, et le portier comme le sacristain le savaient bien. Quand ceux-ci étaient embarrassés pour trouver quelqu'un des Pères, ils n'avaient qu'à s'adresser au Serviteur de Dieu. « Ah ! quelle bonne fortune, s'écriaient-ils, que de posséder ici un homme aussi complaisant ! »

Cette complaisance eut encore des occasions plus remarquables de s'exercer. Le R. P. Auguste Lelouchier, pieux octogénaire, usé par les années et les labeurs, n'était plus en état de réciter seul son bréviaire. Il lui fallait l'aide d'un confrère, qui était obligé d'y consacrer un temps indéfini, d'après un mode absolument personnel et indéfinissable.

Comme notre pauvre humanité déchue n'a pas précisément reçu une provision inépuisable de patience, il arrivait que les confrères, même les plus endurants, se trouvaient vite à bout de ressources. Jour par jour, à tour de rôle, les plus dévoués se mettaient à la disposition du vénérable vieillard, qui ne soupçonna jamais quelle croix il plaçait sur leurs épaules.

Le jeune et bon Père Alfred rechercha cette croix peu disputée. Il se fit l'ange gardien, l'ami et compagnon du Père Auguste. « Tout nouveau, tout beau, s'écria-t-on dans la communauté, pourvu que cela dure ! Il a beau être vertueux, après quelques jours d'expérience, il sera bien vite harassé. »

Les jours passent, et notre charitable Samaritain continue ses visites fraternelles chez le Père Auguste. Faut-il sacrifier ses sorties, ses moments de loisir ? faut-il s'arracher à une lecture intéressante, ou à la composition de ses sermons ? Pas d'hésitation : il vole vers son vieil ami. On lui eût promis et donné cent écus pour chaque quart d'heure de patience qu'il n'eût, certes, pas mieux agi.

« Rien que cette conduite, affirme un témoin, suffirait à le canoniser : ce n'est pas le commun des fidèles, ni même des religieux, qui peut pousser à ce point la générosité et la douceur. Tout cela n'est ni plus ni moins que de l'héroïsme. »

Il avait été nommé suppléant du Préfet spirituel de nos Frères servants. Comme celui-ci s'absentait souvent pour les missions, c'était au suppléant

qu'incombait la charge de leur faire la conférence du mercredi et le catéchisme du dimanche.

Il s'y préparait fort soigneusement. Ses causeries étaient remplies de sentences frappantes sur les fins dernières, sur l'amour de Dieu et de la Bonne Mère. Que de fois il revint sur cette exhortation : « Sanctifions-nous bien vite, la vie est trop courte, et à la mort il ne nous restera que nos mérites. »

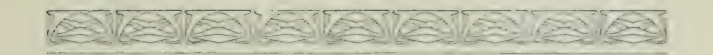
Cette onction, cette piété, le jeune apôtre la manifestait aussi à l'église quand il lui était donné de prêcher.

« Quel est donc ce nouveau Père ? demandaient quelques auditeurs. Il n'a pas l'air bien fort, mais il est si pieux... Il ne vise pas du tout à l'effet, mais peu de sermons font autant de bien à l'âme. Vraiment, il nous rend meilleurs. »

Sa prédication, d'ordinaire était fort calme, très simple, très unie, mais quand il prenait pour thème les gloires de sa Bonne Mère, alors, sa piété devenait de l'enthousiasme, son onction, du feu, sa

simplicité, du sublime. Et ses confrères eux-mêmes en était édifiés.

Mais voici venir le jour où le grand désir de son zèle va pouvoir s'accomplir.



XII

PREMIÈRES ARMES

1894-1895

> « Celui qui ramène un pécheur de l'égarement sauvera son âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. »
>
> (Jac. 5. 20.)

Sur le programme des travaux apostoliques de février 1894, notre jeune missionnaire voit figurer son nom comme auxiliaire pour la mission de Froidchapelle.

La première mission dans la mémoire et le cœur de l'apôtre prend une place comparable à celle de la première communion. Cette première action sur les âmes, cette première communication vivante avec tout un peuple ne s'accomplit jamais sans un tressaillement du cœur.

Et quand ce cœur est tout à Dieu, alors c'est une joie surnaturelle indescriptible.

C'était le cas de notre bon Père Alfred, qui réalisait ce qu'il a toujours appelé le « grand rêve de sa vie. »

Là, il se montra ce qu'il était à la maison : doux et humble, pieux et actif, austère et soumis.

« — C'est un sujet qui promet, s'écria le curé. C'est vraiment un homme de Dieu. C'est bien dommage qu'il n'ait qu'une si pauvre santé ! »

Mais le pieux apôtre ne calculait pas. Il voulait travailler comme s'il eût été un hercule. Se ménager, se soigner, c'était travailler en amateur, chose indigne d'un Sauveur d'âmes.

Force lui fut pourtant de se « ménager ». Il ressentit quelques points de côté. Comme il eût voulu les passer sous silence ! Mais sa Règle l'obligeait d'en parler au Supérieur, ce qu'il fit avec simplicité quelques jours après. Le Recteur, justement alarmé, en référa au médecin. Celui-ci examina, ausculta, interrogea : « Rien de grave », déclara-t-il en terminant.

Disait-il toute sa pensée ? Pour le moment, il se borna à prescrire quelques remèdes, beaucoup de précautions, et repos presque total.

Du repos ! Le Père Alfred détestait ce mot ; juste au moment où sa première participation aux labeurs apostoliques n'avait fait qu'activer la flamme de son zèle, on venait lui enjoindre de se reposer.

C'était pourtant la sainte volonté de Dieu, et le bon Père, sans plainte ni murmure, passa le carême au couvent, alors que ses confrères évangélisaient les paroisses. « Ah ! mon Dieu, vous ne voulez pas que j'aille en mission, je ne le veux pas non plus. »

Après le Carême, les Supérieurs lui accordèrent de suivre, à Beauplateau, les exercices de préparation apostolique qu'on appelle le « Second Noviciat ».

Pour peu que l'on réfléchisse aux vertus et aux qualités que réclame l'apostolat, on comprendra pourquoi les apôtres sérieux s'y sont préparés avec un soin et une ardeur qui nous étonnent.

C'est que, pour sauver des âmes, il faut être un homme de *travail :* dur labeur, que celui du confessional ; — il faut être un homme de *science* : non de cette science qui enfle l'esprit, mais de cette

connaissance de Dieu et des choses de Dieu qui édifie et sanctifie ; — il faut être un homme d'*abnégation* : obéir aux chefs, sacrifier ses goûts et préférences, expier pour autrui, renoncer à son repos, être à la merci des circonstances ; — il faut être un homme de *patience* et de *bonté :* surtout pour les pauvres, les gens du peuple, les pécheurs; — il faut être un homme de *prière,* en perpétuelle union avec Notre-Seigneur et Notre-Dame. Bref, le Rédemptoriste doit être un nouveau Rédempteur.

Programme fort chargé, tâche bien ardue. On ne s'étonnera donc pas si la Règle, après des semaines de postulat, une année de noviciat, six ou sept ans d'études théologiques, ose encore exiger, avant de lancer ses apôtres dans les missions, une période préparatoire de six mois d'étude et de prière qu'elle a nommée le « Second Noviciat ».

Mais, pour un tel enseignement, il faut un précepteur accompli, homme de jugement, de science et d'expérience.

Cette année-là, le T. R. P. Provincial avait désigné à cette fin le R. P. Joseph Didier. Ce missionnaire laborieux, qui avait exercé son zèle en Belgique et au Canada, était bien l'homme qu'il fallait.

Outre la science et l'expérience propres à ses fonctions, il possédait l'énergie. Il a laissé la réputation d'un « homme de poigne », qui se chargeait de retremper quelques instants ses vieux élèves dans les eaux salutaires de la probation. « Puisqu'on appelle, disait-il, cette préparation apostolique un noviciat ; eh bien, ce sera un noviciat. »

Cette perspective n'effrayait pas notre bon Père Alfred. Pieux et vertueux comme il l'était, il se proposa de faire de ces six mois un temps d'approvisionnement pour les missions qu'il rêvait.

Il se mit à la besogne avec entrain. Le Père Didier qui le connaissait déjà de réputation n'était pas fâché de compter un tel sujet parmi ses élèves. « Nous pourrons l'exercer à l'humilité, se dit-il, et son exemple entraînera les autres. »

De fait, un dresseur de cette trempe ne ménageait pas ses remarques et corrections. Il frappait juste, mais il savait unir aux remontrances sévères de paternels encouragements.

Un jour, au sujet de je ne sais quelle déclamation du Père Alfred, l'instructeur formula si rondement sa critique que son élève en eut les larmes

aux yeux. Etait-ce découragement ou désillusion ? le vertueux confrère eut bien garde de proférer un mot de plainte ou d'excuse, et n'en témoigna, par la suite, que plus de respect et de soumission à son chef.

Celui-ci, connaissant sa vertu, eût voulu en faire un missionnaire de choix. Toutefois il constatait chez lui un certain défaut de langue qui rendait l'articulation molle et indécise. Dans certaines églises, ces vices d'organe, qui semblent minimes, rendent souvent pour la moitié de l'auditoire la prédication inintelligible. Depuis plusieurs années, Père Alfred avait fait des efforts dans ce sens, mais le succès n'était pas complet.

Et le R. P. Didier voulait le succès. Sans cesse il revenait sur ce sujet, et le jeune missionnaire s'exécutait sans murmure. « Il est toujours bon d'être repris et corrigé, » disait-il.

Mais il avait plus d'ardeur spirituelle que de vigueur corporelle. Arrivé au milieu du second Noviciat, le travail lui devint presque impossible, et le R. P. Didier dut lui interdire en grande partie l'exercice de la déclamation et la composition des sermons.

« Fiat ! » répondit notre fervent confrère.

Mais ce *Fiat* coûtait à son zèle dévorant qui semblait se décupler encore en face d'un obstacle insurmontable. « Ah ! s'écriait un saint prêtre dans un langage original, quand Notre-Seigneur veut dresser ceux qu'il aime, il n'y va pas par quatre chemins ! » Que de répugnances subites et violentes ne ressentit pas la Bienheureuse Marguerite-Marie ! Le Sacré-Cœur le lui avait dit : « J'augmenterai tes répugnances pour augmenter tes mérites. »

A peine pouvons-nous vaguement soupçonner ce que les Saints ont eu à souffrir ; mais nous pouvons affirmer que de toutes les croix que dût porter le Serviteur de Dieu, celle du *repos* qui lui fut imposé ne fut pas une des plus légères.

Vers le mois de septembre, cependant, on crut constater une certaine amélioration qui relevait l'espérance du jeune apôtre, et lui promettait dans un avenir assez prochain les labeurs des missions. Il en parle dans ses lettres, dans ses résolutions, dans ses notes de retraite.

Le 29 septembre, de fraternelles agapes réunissaient pour la dernière fois les membres du second

Noviciat, et le lendemain matin, c'était la dispersion des apôtres dans tous les diocèses de la Belgique.

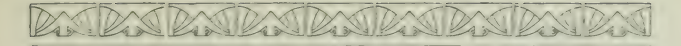
Le R. P. Alfred Pampalon s'en retourna à Mons. La communauté l'accueillit avec la plus douce cordialité. Le vieux Père Auguste surtout, ne se possédait pas de joie : « Soyez le bienvenu ! lui dit-il ; il est temps que vous reveniez ! Voilà six mois qui ont été plus longs que des années ! »

L'hiver suivant, le P. Alfred sortit peu. Nous le voyons seulement participer aux missions d'Oret (novembre 1894) de Husseignies (février 1895), de Neufvilles (mars 1895). Dans ces trois paroisses il laissa une réputation *d'homme de Dieu.*

La lettre qu'il écrivait à sa mère Marguerite, à l'occasion du nouvel an, nous montre au vif ses principales préoccupations :

« Je ne sais pas quand je m'envolerai vers le Canada : attendons que Dieu nous le dise... J'espère bien, chère Mère, que vous ne m'oublierez pas dans vos prières, afin que je puisse devenir un saint religieux : plus je serai saint, plus je ferai de bien aux âmes ! »

La sainteté ! il la voulait avec ténacité : « Mourir n'est rien, disait-il souvent, l'essentiel est de ne pas offenser le bon Dieu ! »



XIII

L'ÉPÉE BRISÉE

1895

« Tout est dans la croix, tout consiste à mourir, il n'y a point d'autre chemin qui conduise à la vie. »

(Im. Chr. II, 12, § 3).

« Doux frère, tu resteras peu parmi nous. Tu nous quitteras, tu mourras avec ton printemps, tu mourras avec les lys qui te ressemblent, candide, virginal et frêle comme eux.

« Tes désirs, ces parfums de ton âme, s'envolent vers le ciel et tu les suivras.

« Tu t'en iras là-haut rejoindre tes chers modèles, Saint Louis de Gonzague et Saint Stanislas Kostka, anges de pureté, que le monde vit la durée d'un jour, et qui retournèrent à Dieu.

« Dieu ne voudra pas te laisser vieillir. Le Très-Haut n'exposera pas longtemps ta pureté au souffle

des corruptions humaines: il la laisse voir, il la laisse briller un moment, et se hâte aussitôt d'en orner son empire.

« Que t'importe quand viendra ton heure? Tu vis et tu veux vivre comme si elle était venue. Tes yeux ont à peine aperçu les vanités du monde et se sont baissés pour toujours. Entre ces vanités et ton âme s'est élevé par tes soins le mur du tombeau.

« O miracle ! Sans même avoir eu besoin de combattre, tu as vaincu. Tu triomphes par la seule grâce de ton innocence, toujours conservée, toujours plus forte.

« Mais quoi ! N'es-tu pas aussi un martyr ? qui donc m'a fait lire dans l'âme profonde et silencieuse des Saints ? que sais-je si je ne te vois pas face à face avec des adversaires plus dangereux que les nôtres ? que sais-je si Dieu ne te demande pas des efforts qui nous décourageraient, et que tu fais généreusement ?

« O Saint, d'où vient ta pâleur ? Ai-je compté durant la nuit les heures que tu donnes à la prière, et sous tes vêtements les pointes de la ceinture qui réduit la chair innocente, et les sillons sanglants

du fouet qui punit des fautes dont nous ne songeons même pas à nous accuser ?

« Qui m'a dit encore combien de pièges adroits l'esprit du mal tend sans cesse à ta candeur, à ton ignorance du vice, à ton humilité ?

« Je te crois indifférent parce que tu ne veux pas voir, paisible parce que tu sais garder le silence, heureux parce que tu ne te plains jamais.

« Poursuis, ta route est belle... L'esprit de sacrifice semble mourir, sois la belle image du sacrifice, nous en avons besoin.

« ...Et là-haut le Seigneur te fera place dans le virginal cortège de l'Agneau. Tu reconnaîtras alors le regard charmé de ta Reine et de ta Mère, la Sainte Vierge Marie, et ce regard ineffable célèbrera devant l'assemblée des élus la noble part de tes sacrifices, de tes souffrances, de ta chasteté, dans ce grand ouvrage qui réjouira le ciel. »

Ces lignes, que l'un des plus grands littérateurs du XIXe siècle écrivait en 1838, (1) ne les dirait-on pas adressées directement à notre héros ?

(1) Louis Veuillot, *Rome et Lorette*. Livre III.

Il est des âmes qui arrivent bien vite à maturité. En quelques années elles franchissent l'étape d'une longue vie. Cette incroyable délicatesse de conscience, cette vigilance incessante sur soi-même exigent une série d'efforts surhumains au milieu d'un concours de grâces providentielles. Dieu, sans doute, peut prolonger cette existence exemplaire, mais souvent il rappelle à lui cet ange terrestre dont la course est achevée.

Le R. P. Alfred Pampalon venait d'inaugurer sa vie de missionnaire. Il y prenait goût, et s'y livrait tout entier, quand il constata que ses forces servaient mal son zèle. Une toux sèche, des transpirations nocturnes, et de douloureux points dans le dos l'inquiétaient déjà passablement.

Mais voici un symptôme plus grave : le crachement de sang.

Quelle que soit la vertu d'une âme, de pareilles constatations sont pénibles à la nature. On se demande si l'on n'est pas dupe d'une illusion, et quand le doute n'est plus possible, on se cramponne à l'espérance, on va employer tous les remèdes et redoubler de soins ; la médecine, se dit-on, est si puis-

sante ! Et quand on se voit forcé de constater l'inefficacité des remèdes et l'impuissance de la médecine, alors, mais alors seulement, par nécessité et contrainte, on exhale son *fiat*.

Il ne nous a pas été possible de savoir les sentiments d'Alfred à l'annonce d'une maladie qui ne pardonne pas. Son caractère peu expansif proscrivait toute communication de ce genre, et sa vertu lui interdissait toute plainte.

Vers la fin du carême 1895, après un sermon qu'il prêchait à Mons, dans l'église du couvent, sur les vertus de sa « Bonne Mère du Ciel », ses forces le trahirent. De retour à la sacristie, il s'affaissa. Le Frère sacristain accourut et le saisit dans ses bras.

Quelques jours après, le R. P. Recteur, de retour d'une mission, informé de tout, conduisit le malade au docteur.

Il ne fallut pas un long examen au médecin pour formuler son diagnostic.

« — C'est la phtisie, dit-il au Recteur, et déjà bien avancée.

« — Est-ce irrémédiable ? »

Le médecin ne répondit que par un haussement

d'épaules. Mais au R. P. Alfred, il atténua son verdict : « C'est un commencement de phtisie, c'est sérieux, mais ce n'est pas désespéré. Du repos et des précautions, voilà tout. »

Et il prescrivit un régime dont le premier article était l'interdiction des missions jusqu'à guérison complète.

Interdiction des missions ! Pour un Rédemptoriste zélé, nul ne peut se figurer la grandeur de ce sacrifice. Frappez de surdité un dilettante de la musique ; crevez les yeux à un amateur passionné des merveilles de la nature et de l'art ; placez, pieds et mains liés, un affamé en face d'une table plantureusement servie, et vous pourrez à peine deviner quel est le purgatoire d'une âme d'apôtre qui se voit dans l'impossibilité de travailler par le ministère de la parole au salut de son prochain.

Le coup, certes, dut être rude pour notre saint missionnaire. A peine a-t-il goûté aux labeurs de sa divine profession que la Providence vient lui dire : c'est assez !

Dans la communauté, l'annonce de cette fâcheuse nouvelle provoqua un élan de sympathie pour le cher éprouvé.

Comme on lui parlait de guérison :

« Oh ! laissez faire le bon Dieu,... Si je ne guéris pas, tant mieux, j'irai d'autant plus vite au Ciel. »

Cette parole n'était pas chez lui une sentence banale, sorte de pis-aller dans une situation sans issue : elle était bien l'expression de sa conduite.

« Le R. P. Alfred, dit le Frère Joseph, son infirmier à Mons, désirait le ciel et se montra très indifférent pour les remèdes. Quels qu'ils fussent, il les prenait. »

Comme le Frère Félix lui parlait de fortifiants :

« A quoi bon ? repartit le malade, ne vaut-il pas mieux aller droit au ciel ?

« — Mais vous convertiriez tant d'âmes !

« — Le bon Dieu n'est pas gêné pour me trouver un remplaçant.

« — Mais il faut tenir à la vie.

« — Non ! Il faut plutôt laisser faire le bon Dieu. »

Un jour qu'il avait passablement souffert, il dit au Père préfet des malades : « Ma bonne Mère m'aime bien, elle me donne une place sur le Calvaire. »

A un confrère qui lui assurait que l'air du Canada serait salutaire : « Oh ! je n'en sais rien, dit-il. S'il

est meilleur pour moi, la Providence me le fera savoir. Laissons faire nos bons supérieurs. »

Il n'appartenait pas à cette catégorie de malades que les douleurs rendent tristes et exigeants. « En maladie plus encore qu'en santé, dit le R. P. Barolet, sa piété revêtait toujours ce caractère de douceur et d'affabilité qui rendait son abord si agréable. C'était un saint aimable ! »

Et le R. P. Théodule Heintz, son Recteur, ajoute: « C'était vraiment la petite brebis du bon Dieu. Quelle paix ! quelle sérénité ! Et cette humeur toujours égale ! Je n'ai eu de sa part que des consolations. Heureux les Supérieurs qui ont des sujets semblables à celui-là ! »

Après quatre mois de repos, de soins assidus, et de prescriptions scrupuleusement exécutées, aucune amélioration ne s'était manifestée. Le docteur alors proposa le changement d'air. Mons, la cité des charbonnages dans la plaine du Hainaut, n'était pas une situation idéale pour la guérison des maladies de poitrine : Beauplateau, sur les hauteurs, avec son air vif, ses vastes forêts de sapins, sa solitude, se recommandait d'avance. On décida, au mois de mai 1895, d'y envoyer le cher malade.

Les premières semaines de séjour lui rendirent quelque espérance.

Mais un mois à peine était-il écoulé que les craintes reparurent, ainsi que le témoigne cette lettre adressée, le 27 juin, aux mêmes confrères de Mons :

« Voici un mois que je suis à Beauplateau afin de me rétablir. Tous les jours je demande la santé à l'air frais des Ardennes. Au commencement il me caressait de son doux zéphir, et me donnait l'espoir d'un prochain rétablissement ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Un changement brusque s'est opéré dans l'air, la température est devenue froide et humide. J'en ai ressenti le contrecoup. Mon « ami » le froid m'a saisi à la poitrine et m'a caressé si fortement qu'il m'a fait cracher un peu de sang. Grâces à Dieu, rien de fâcheux n'en est résulté, la preuve en est que je vais mieux. Le principal est de se conformer en tout à la Volonté de Dieu. »

Mais cette divine Volonté se montrait à son égard bien mystérieuse. Allait-elle lui rendre la santé et la vigueur ? Allait-elle en faire un valétudinaire pour longtemps ? Allait-elle le rappeler bientôt au Ciel ?

Pour le moment elle exigeait un régime de repos et de suralimentation, régime de dispenses et d'exceptions, très onéreux pour le Père Alfred.

Et puis les entraves au zèle ! Comme il souffrait de ne pouvoir plus prêcher les gloires de sa Bonne Mère !

Un jour, le R. P. Coppin, ignorant la gravité de l'état de santé du Père Alfred, lui fait cette proposition :

« Voulez-vous prêcher à ma place ? Je dirai un chapelet pour vous. Le R. P. Recteur est averti. »

Pouvoir prêcher et célébrer sa bonne Mère, moyennant un chapelet du R. P. Coppin : la proposition est acceptée avec empressement.

L'apôtre de Notre-Dame monte donc en chaire. Il oublie ses transpirations nocturnes, ses crachements de sang, et, durant une demi-heure, avec une ardeur inaccoutumée, il exalte les vertus de Marie, si bien que ses confrères s'écrient : « C'est surprenant ! »

A Beauplateau comme à Mons, le fervent Rédemptoriste se montra affable, obligeant, bienveillant, dévoué. Il chérissait tous ses confrères et se voyait estimé de tous.

« J'avais connu intimement le Père Alfred six ou sept ans auparavant, écrit un des professeurs de Beauplateau, et j'avais admiré sa docilité, sa régularité. Cette fois, je le retrouvais aussi pieux, aussi régulier, avec ce quelque chose d'aimable, d'aisé que donne l'union à Dieu. »

Son ancien Père Maître, devenu son confrère, ajoute : « Il participait davantage à la récréation commune, et savait même taquiner innocemment notre bon Père Lambert. »

Cette sérénité, cependant, recélait un véritable martyre intérieur. Cela ne doit aucunement nous surprendre : le cœur des saints est souvent et simultanément le siège de célestes consolations et de cruelles désolations. Qu'on lise la vie de Saint Jean de la Croix, de Saint Vincent de Paul, de Sainte Jeanne de Chantal, du Vénérable Père Libermann, et d'un millier d'autres, et l'on verra par quelle voie rude le Bon Dieu fait passer ses amis.

Quelle fut la nature, l'acuité, la durée de ces ténèbres et désolations que le serviteur de Dieu eut à subir durant cette période de sa trop courte vie ?

C'est un secret que son directeur de conscience a religieusement gardé, et qu'il a emporté dans la tombe.

XIV

RETOUR AU CANADA

1895

> « Je ne suis qu'un étranger et un voyageur. Donnez-moi, Seigneur, quelque repos, laissez-moi respirer avant que je m'en aille, car bientôt je ne serai plus. » (Ps. 38. 14)

Dans la pieuse solitude de Beauplateau les journées s'envolaient les unes après les autres, et l'amélioration espérée pour la santé du R. P. Alfred ne se produisait pas. Les médecins songèrent alors à un autre remède, l'air natal, et le T. R. P. Provincial se résolut à renvoyer le cher malade au Canada. Le voyage fut décidé pour le mois de septembre, vià Ostende - Douvres - Liverpool - Québec.

Cette décision dut causer une certaine joie au Serviteur de Dieu. A quelque degré d'abnégation

que l'on soit parvenu, on ne reste pas totalement mort à des sentiments qui, du reste, sont très légitimes.

Mais selon sa coutume, il n'en témoigna ni grande surprise, ni joie exubérante. « Au Canada comme en Belgique, dit-il, je serai toujours aussi loin du ciel. »

Le cher malade fit donc ses adieux à sa douce retraite de Beauplateau, et rendit une dernière visite à ses confrères de Mons et de Bruxelles. Là, il rejoignit le R. P. Barolet qui, retournant lui aussi au Canada, devait être son compagnon de voyage.

Le bateau Ostende-Douvres, puis le chemin de fer les menèrent droit à Liverpool où les attendait le transatlantique *Sardinian.* (Jeudi 5 sept. 1895.)

Après le rugissement de la sirène et les premiers tours d'hélice, voilà que la vieille terre d'Europe s'éloigne, s'éloigne encore, diminue peu à peu et finit par disparaître à l'horizon.

«Adieu, vieux pays ! Adieu, Europe ! Adieu, Belgique !»

Les voilà sur ce vapeur, n'ayant pour panorama, aux quatre points cardinaux, que le Ciel et l'onde. Et cela pour une semaine.

Ave maris stella ! chante le Père Alfred.

Mais la «Bonne Mère» jugea bon de faire de cette traversée un temps de mortification. La cabine de nos voyageurs était placée juste au dessus de l'hélice: de plus l'Atlantique fut de mauvaise humeur et prit à cœur de le montrer. La conséquence fut un mal de mer fort douloureux.

«Le pauvre Père Alfred fut un des plus malmenés, nous dit son compagnon. Je l'ai vu souffrir beaucoup; je ne l'ai pas entendu se plaindre une seule fois.

Sept jours entiers se passent dans ces tortures, semaine bien longue pour les pauvres patients. Enfin un cri de joie jaillit de toutes les poitrines: «Terre ! Terre !» le continent américain se montre à l'horizon.

Quelques heures après, le paquebot s'engage dans le détroit de Belle-Isle, et soudain roulis et tangage cessent, à la satisfaction de tous les passagers, et surtout des deux Rédemptoristes à qui le calme du golfe permet de pouvoir célébrer chaque matin la Sainte Messe.

Le *Sardinian* avance toujours. Le voici engagé dans le vaste estuaire du Saint-Laurent. A la vue des clochers de la côte, le R. P. Alfred est saisi d'une émotion qu'il ne peut s'empêcher de communiquer à son confrère:

«Père Barolet, dit-il, si nous faisions notre visite au Saint-Sacrement ! —Très volontiers !»

Et de loin les deux prêtres adressent leurs adorations à la divine Eucharistie.

Puis ils parlent de missions :

«M'emmènerez-vous travailler avec vous, Père Barolet ?

—Je ne demande pas mieux, dès que votre santé vous le permettra..... Vous aimez donc bien les missions ?

—Ah ! c'est le grand rêve de ma vie !»

Le dimanche 15 septembre, fête du Saint Nom de Marie, le *Sardinian* entré dans le port de Québec accosta la Jetée Louise. Sans regret nos deux voyageurs quittèrent leur misérable cabine, et se jetèrent dans les bras des confrères et des parents accourus au débarcadère.

Toute la parenté du R. P. Alfred eût voulu l'entraîner et le retenir. Mais il déclara que la Bonne Sainte Anne serait servie la première, et le soir même il était au monastère de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Là, il prit une bonne semaine de repos, car le mal de mer l'avait exténué. Après quoi il se rendit à Québec et à Lévis pour ses visites de famille. (24 septembre.)

A la gare, il rencontra son ancien professeur d'anglais (devenu curé de Saint-Patrice de Beauce) Celui-ci le félicita de son retour au pays.

« Félicitez-moi plutôt, répondit-il, de mon prochain départ pour le ciel ; il ne me reste plus que quelques mois à vivre. »

Dans toute la parenté l'impression qu'il produisit dépassa toute attente. « Ce n'est pas un religieux ordinaire » se disait-on. Et sa cousine, Sœur Alexis, l'avouait : « J'ai reçu la visite d'un Saint. »

A Québec, son frère et son oncle avaient remarqué sa faiblesse, qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Pour lui faciliter ses visites, ils commandèrent une voiture. Mais il refusa d'y monter. On insista : « Oh ! n'insistez pas, je préfère de beaucoup aller

à pied. » Et à ses frères Pierre et Antoine, il ajoutait : « Il ne manquait plus que cela ! Me faire prendre des airs de grands seigneurs dès les premiers jours ! »

Sa visite à Lévis fut, à dire vrai, un pèlerinage de reconnaissance.

Il alla tout droit à l'église paroissiale : c'est là qu'il avait été baptisé et confirmé, c'est là qu'il avait jadis tant prié Marie. Puis il s'en fut présenter ses hommages à ses anciens supérieurs, professeurs, directeurs et condisciples du collège. Vous pouvez deviner si on lui fit fête. Après neuf ans d'absence on se disait : « Comme il est changé ! »

« Mais non, c'est toujours le même ! »

C'était bien cette corpulence maigre, cette taille assez élevée au port un peu voûté, cette chevelure brune foncée et très fournie encadrant un front assez large, c'étaient ces yeux noirs réfugiés sous d'épais sourcils aux regard doux et timide, presque toujours baissé. Mais sur ce visage doux et pâle, les pommettes s'étaient empourprées.

Oui, à quelque détail près, c'était bien le même Alfred Pampalon, passé de la jeunesse à l'âge mûr; et pourtant il y avait ce quelque chose de plus que



LE R. P. ALFRED

l'année de sa mort

la plume et le pinceau ne peuvent décrire que bien imparfaitement : il y avait cet air de modestie, de sainteté qu'expriment le regard, la voix, le sourire, les moindres traits du visage. Il y avait une de ces physionomies ascétiques qui provoquent ce témoignage : « On dirait un ange dans un corps mortel. »

L'ancien collégien fut invité à adresser aux élèves du Collège quelques mots d'édification. Il accepta.

Comme c'était le 25 du mois, jour consacré, dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur, à honorer le mystère de l'Incarnation et de l'Enfance du Sauveur, il ne trouva rien de plus opportun que de parler de la reconnaissance à laquelle nous oblige cette ineffable bienfait. Comme conclusion pratique, il recommanda aux Etudiants la piété solide, virile, tenace. « *Pietas ad omnia utilis est,* la piété est utile à tout. »

« On ne peut pas dire, avouait le Rév. M. Carrier, alors supérieur, que ce fut de la grande éloquence, humainement parlant. Mais chacun s'accorde à témoigner que le prédicateur était une belle âme, pleine de Jésus-Christ, brulant de zèle pour Jésus-Christ. Et ce discours fit un grand bien à nos

élèves. — Qu'en pensez-vous, mes enfants? demandai-je à plusieurs. — Ce n'est pas un grand orateur, répondirent un certain nombre, mais il a l'air d'un saint. »

Le Serviteur de Dieu monta ensuite à l'autel. « Sa tenue m'a vivement frappé, témoigne un des élèves d'alors. C'était la piété, la modestie, la gravité, et plus encore. Son âme semblait rayonner sur son visage, et cette âme semblait ravie en Jésus-Christ. Qu'on est heureux d'assister à de si édifiants spectacles ! »



XV

AU SANCTUAIRE DE SAINTE ANNE

1895-1896

> «Sachez et croyez fermement que votre vie doit être une mort continuelle ; plus on meurt à soi-même, plus on commence à vivre pour Dieu. »
>
> (Im. Chr. II, c. 12, § 14).

Une fois ces visites terminées, le pieux Rédemptoriste s'installe dans cette résidence de Sainte-Anne-de-Beaupré qu'il ne quittera plus.

La Bonne Sainte Anne ! Quel nom délicieux pour l'âme canadienne !

« C'est là, s'écrient avec émotion les pélerins, c'est là qu'on se sent près de Dieu, près du ciel. Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent passer leur vie sur cette terre bénie, au milieu des grâces et des prodiges de toute sorte ! Ah ! c'est ici qu'on voudrait mourir ! »

Depuis 1886, bien des embellissements avaient été accomplis, et le Serviteur de Dieu s'en déclarait émerveillé. De plus, la facilité des communications permettait aux foules de venir de plus en plus nombreuses ; déjà le chiffre annuel de cent mille pèlerins ou visiteurs avait été dépassé, et cette année-là même (1895) il devait atteindre cent quinze mille.

Quelle joie pour le pieux Père Alfred, privilégié de Sainte Anne ! Comme il eût désiré comtempler ces grandioses manifestations, et se dépenser tout entier au service des pèlerins ! Mais au moment de son retour, la saison des pèlerinages était déjà sur son déclin. L'automne s'avançait d'un pas sûr, déjà les érables du jardin semaient lentement sur le sol leurs feuilles décolorées.

Octobre commençait. Le service de la Basilique rentrait dans le calme, ce qui permettait aux Pères de Sainte Anne de se disperser dans les paroisses pour y prêcher des missions.

Notre jeune apôtre les voyait partir d'un œil d'envie. Combien il eût voulu les suivre et travailler avec eux...

« — Ce doit être pour Votre Révérence une croix bien lourde ! lui dit un jour le C. F. Camille.

« — Oh, oui ! la plus formidable de toutes, répond-il. Mais je ne veux que ce que Dieu veut. »

Il s'en dédommagea un peu en prêchant quelques soirs, à la Basilique, les gloires du saint Rosaire.

C'est à grand'peine qu'il gravissait les degrés de la chaire. Sa respiration haletante, son port voûté, sa maigreur pâle provoquaient dans l'auditoire un sentiment de compassion, mais en même temps la douce sérénité de sa physionomie, la modestie de ses regards, la gravité de son geste valaient une prédication. Et dès qu'il parlait de la Reine de Ciel, alors son âme débordait.

« Mais mon Révérend Père, lui dit le frère Sacristain, mais vous vous fatiguez trop !

« — On n'en fera jamais trop pour la Sainte Vierge.

« — Mais vous allez vous tuer.

« — Tant mieux ! Je serais heureux de sacrifier ma vie pour une si bonne Mère. »

Ce « bonheur », il l'avait, car il lui sacrifiait noblement ce qui lui restait, de vie. Il se voyait lentement et sûrement descendre au tombeau.

A mesure que la vigueur et la vie l'abandonnaient, le désir des missions devenait plus brûlant, plus irrésistible. La vue des confrères, valise en main, partant pour prêcher, lui navrait le cœur.

« Merci, ma bonne Mère, disait-il, merci; je veux me consumer pour vous. A vous mes désirs, mes souffrances, mes regrets, je vous offre tout pour le succès des travaux de mes confrères, tout pour votre gloire et votre amour. Je veux souffrir pour être utile aux pécheurs, afin qu'ils aient confiance en vous ! »

A ces douleurs imposées par la Providence, il joignait encore des mortifications de son choix. Tantôt il se fatiguait à demeurer à genoux sans se servir de l'appui, tantôt laissait à table les mets qu'il préférait, et ne prenait que ceux qui ne lui plaisaient pas ; ou bien, ayant reçu un chapeau tout neuf il s'arrangeait habilement pour l'échanger contre un autre déjà passablement râpé.

Le mois de Novembre fut assez humide, le vénéré malade s'en ressentit. L'oppression dont il souffrait devint plus pénible, la toux plus fréquente, les points de côté plus brûlants. « Je me sens de moins en moins fort ! » avouait-il au Docteur Tremblay

qui fit alors une pénible constatation : l'un des poumons était dans un état complet de corruption, et l'autre était fort entamé.

« *Fiat !* » redit encore le patient.

Les solennités de Noël et du Nouvel An réunirent au monastère tous les missionnaires pour la cérémonie de rénovation des vœux. Notre pieux confrère y assista, Dieu sait avec quelle ferveur. « C'est la dernière ! » se disait-il.

Quelques personnes cherchaient à l'illusionner sur son état : « — Oh ! vous perdez votre temps, répondait-il, ne me parlez plus de vivre ici-bas, je veux mourir pour aller avec le Bon Dieu ! »

Et dans ses lettres, aucune illusion, aucune plainte, rien que le bon plaisir du Seigneur.

Malgré sa faiblesse et ses douleurs, il avait voulu suivre le régime ordinaire de la Communauté : se levant à quatre heures et demie, allant à l'oratoire, comme tous les autres pour les méditations et les examens de conscience.

A toutes les exemptions qui lui avaient été proposées par le supérieur, il avait répondu aimablement par un refus : « — Pas encore, Révérend Père Rec-

teur, je suis encore solide. Cela me ferait trop de peine d'être mis de côté. »

Très édifié de ce zèle pour l'observance, le Père Recteur n'avait pas insisté. Mais la faiblesse augmentait de jour en jour. Le trajet de la chapelle au réfectoire exigeait du vertueux Père des efforts surhumains. Son frère, le R. P. Pierre Pampalon, en qualité de « préfet des malades » était chargé de le soigner, ce qu'il faisait, du reste, avec une tendresse maternelle. Voyant cette situation devenir de plus en plus pénible, il en référa au R. P. Recteur qui décida de transférer le cher malade à l'infirmerie de la maison. (5 février 1896).



XVI

LE VESTIBULE DU PARADIS

1896

> « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît, et que, par là, il entrât dans sa gloire ? »
>
> (Luc, XXIV, 26)

Ce n'est pas un appartement bien convoité que celui d'une infirmerie, surtout si l'on s'y installe pour n'en sortir qu'après le dernier soupir.

Mais la foi élève les sentiments, et le R. P. Alfred dit en pénétrant en son nouveau domaine : « C'est pour moi le vestibule du ciel ! »

C'est dans ce « vestibule du ciel » qu'il va s'enrichir d'immenses mérites, et croître encore en sainteté.

« S'il en est, disait le R. P. Allard, son recteur, qui ont quelque prévention contre l'héroïcité de la vertu du Père Alfred Pampalon dans ses années

antérieures, qu'ils viennent le voir maintenant. Cette fois il faut se rendre : le Père Alfred est un héros, c'est un saint. »

Ce « héros » s'imposa le règlement, passablement onéreux pour un malade, de n'être jamais inoccupé.

Prier, lire ou travailler, à moins que la douleur ou la faiblesse n'y missent obstacle. Et ce règlement, assez chargé, était si précis et si détaillé que le R. P. Recteur dut y apporter des adoucissements.

Les trois oraisons de règle, la Sainte Messe avec sa préparation et sa demi-heure d'action de grâces, la récitation du Bréviaire, du Rosaire, des Psaumes de Saint Bonaventure, des chapelets des Sept-Douleurs et de l'Immaculée-Conception, les longues visites à l'Eucharistie, le chemin de la croix, et quantité d'autres prières.

Quand il ne priait pas il lisait. Pas de lectures frivoles, pas de journaux, mais la Sainte Bible, la Règle, et la vie des Saints. Il put lire six volumes des *Petits Bollandistes*.

Avouons que pour un phtisique, auquel les docteurs ne donnaient plus que trois mois de vie, c'était beaucoup. On se permit de le lui dire.

« La prière ? je n'en ferai jamais trop, c'est mon repos et mon meilleur remède. »

Mgr Bégin, archevêque de Québec, se trouvant durant le mois de février, à Sainte-Anne, l'honora de sa visite.

« Que faites-vous, mon bon Père ? demanda-t-il.

« Je prie et je souffre. Je tousse pour l'amour de Dieu. Saint François de Sales dit qu'ici-bas les uns travaillent et les autres sont travaillés. Je suis de ces derniers. »

Et le prélat disait en s'éloignant : « Quelle douce sérénité, quel malade aimable, ah ! c'est une belle âme ! »

Son sacrifice était fait, entier, complet, irrévocable. Mais à certains jours la pensée des vérités éternelles l'absorbait.

« As-tu peur de mourir ? lui demandait son frère, le R. P. Pierre.

« — Cela dépend. Un jour on est plein de confiance, trois jours après on tremble. Je laisse tout au bon Dieu : s'il veut que j'aie peur, je le veux aussi. »

Le Père chargé des chroniques de la maison lui disait un jour : « J'ai de la besogne en suffisance, et plus encore. Il faudrait, insinuait-il en souriant, que les Pères malades rédigeassent eux-mêmes leur biographie de leur vivant.

« — Et pourquoi ? dit le Père Alfred pris à partie.

« — Au moins par charité.

« — Par charité pour qui ?

« — Pour le chroniqueur, qui doit dans la suite perdre un temps trop considérable pour recueillir et compulser les documents.

« — Oh ! répliqua avec un sourire notre malade, oh ! pour moi vous aurez vite fait. Vous n'avez qu'à prendre le catalogue, vous verrez les dates de ma naissance, de ma profession, de ma prêtrise, vous ajouterez celle de ma mort. Vous mettrez cela, et c'est bien suffisant. »

A un autre confrère s'informant de son état de santé : « — Oh ! je vais vers la tombe, et rapidement, répond le serviteur de Dieu.

« — Ne dites pas cela. Vous êtes dans le pays des miracles, la Bonne Sainte Anne va vous guérir.

« — Je laisse ma vie au bon Dieu. A lui de faire comme il voudra.

« — Mais au moins, pour rendre service à la Congrégation et aux âmes, il faut demander votre guérison. Notre-Seigneur dit qu'avec la confiance on obtient tout. Ayez donc confiance et vous serez rétabli.

« — Je serai rétabli ? Est-ce que tous les malades qui accourent ici et s'en retournent sans être guéris, vienent sans confiance ? S'il suffisait d'avoir confiance pour guérir, tout le monde guérirait, et il n'y aurait plus de morts. »

En janvier, le Docteur Tremblay avait dit : « Pauvre Père ! il partira avec les neiges ! »

Or, ce moribond, réduit à une faiblesse extrême et ravagé par une toux déchirante, veut encore exercer son zèle. Durant le mois de mars, alors que tous les missionnaires étaient dispersés de tous côtés, il s'offre pour remplacer le prédicateur de semaine qui avait beaucoup à faire. Que dis-je ? il implore cette faveur, assurant que sa santé est moins mauvaise, et qu'un peu d'activité ne le tuera pas. Ne sachant ni accepter, ni refuser, le Père Recteur finit par dire : « Allons ! pour cette fois ; mais ne faites aucun effort de voix, et ne parlez pas plus de six ou sept minutes. »



Vue générale de Sainte-Anne de Beaupré (lors de la mort du Père Alfred)

Trois jours consécutifs, on vit donc notre saint missionnaire monter péniblement en chaire, et d'une voix caverneuse, entrecoupée d'accès de toux, parler des bienfaits de Saint Joseph.

Moins que jamais on pouvait dire : «C'est de la grande éloquence » . Mais la piété, l'onction de ses paroles, et surtout la bravoure dont il faisait preuve faisaient dire à toute l'assistance :

« Quel saint religieux ! Il est à la veille de mourir et il prêche encore ! »

A la troisième tentative, ses dernières forces l'abandonnèrent. Ce n'est qu'avec l'aide du bon Frère Camille qu'il put descendre de la chaire, et il se vit prié par le R. P. Recteur de ne plus songer à y monter.

C'était sa dernière prédication.

« — Comme le bon Dieu voudra, disait-il au Frère Camille, mais j'aurais aimé, avant de mourir, de prêcher encore les gloires de ma Bonne Mère, pendant le mois de mai.

« — Mais vous resteriez en chaire !

« — Tant mieux alors. Quel bonheur de mourir les armes à la main comme le Père de Meo (1) !

(1) Savant missionnaire, un des premiers compagnons de S. Alphonse. A Nola (près de Naples) durant la mission qu'il dirigeait, il fut saisi en chaire par une attaque d'apoplexie foudroyante, et mourut dans l'église même, trois quarts d'heure après.

Si je pouvais mourir ainsi en prêchant les gloires de Marie !

« — Mais la Sainte Vierge ne voudra pas cela !

« — Si la Sainte Vierge ne le veut pas, moi je ne le veux pas non plus.

« — Et vous sauverez des âmes par vos souffrances.

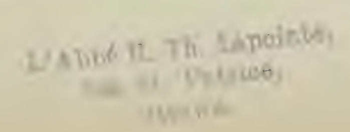
« — Oui, c'est cela, souffrons pour Marie et pour les âmes. »

Cependant le zélé missionnaire continua d'entendre quelques confessions à la grande satisfaction des âmes qui se confiaient à lui.

Mais ce reste de vie diminuait de jour en jour. A la fin d'avril, si le Père Alfred marchait encore dans les corridors, ce n'était qu'en se traînant péniblement ; en mai, la toux devint de plus en plus déchirante, en juin, même avec l'aide de deux confrères, le pauvre Père ne put gravir l'escalier.

Et dans ce formidable purgatoire, pas une plainet, pas une récrimination, pas une vivacité.

« Voilà quarante ans que je suis dans la Congrégation, disait un des confrères âgés, et je n'ai pas encore vu une patience aussi héroïque ! »



Et le R. P. Allard, son recteur :

« Je n'ai jamais vu de malade pareil, pas une seule règle n'est violée ! »

Durant le petit silence de l'après-midi, il ne se permettait de parler que s'il le fallait absolument ; toujours il s'exprimait par signes.

Un jour, il avait besoin de quelques menus objets, papier, crayons ou plumes ; un confrère lui dit : « Je m'en vais les demander au Frère économe, j'avertirai le Père Recteur après. — Oh non ! répondit le Père Alfred, j'aime mieux avant qu'après. »

Parfois on l'entretenait des nouvelles extérieures. Pour quelques minutes, il ne disait rien, mais si le thème se prolongeait sur se sujet, il disait : « Laissons au monde les affaires du monde. »

De plus en plus, il se séparait du monde ; les choses de la terre lui étaient insipides. Déjà toutes ses affections, tous ses désirs, toutes ses pensées étaient au ciel.

« Encore un peu de souffrance, murmurait-il, et nous y sommes ! »

Sa tante de Québec, Madame Wilbrod Pampalon, étant venue le soir vers cette époque, s'en retourna très édifiée. « Voilà un malade bien étran-

ge, dit-elle, ah ! il ne fait pas bon le plaindre ! Comme je m'apitoyais sur son triste sort, il me riposte qu'il ne souffrait pas encore assez, et me montrant le crucifix : Ah ! Jésus, dit-il, a tant souffert pour moi ! »

Avec la meilleure volonté des infirmiers, il arrive parfois que les chers malades sont l'objet de négligences et oublis involontaires. Cela est vrai surtout au monastère de sainte Anne de Beaupré, où les Pères et les Frères pendant l'été sont surmenés par les travaux du pèlerinage.

Le R. P. Billiau raconte qu'un matin il conduisit le Serviteur de Dieu à l'oratoire, ce qu'il faisait tous les jours. D'ordinaire il l'y laissait une demi-heure, une plus longue séance eut été trop pénible pour lui. Mais cette fois, absorbé par mille occupations pressantes, il l'oublia et l'y laissa bien deux heures. Le pauvre malade était à bout, mais il ne laissa échapper aucune plainte ; il n'en fit pas même la remarque.

Une autre fois, le Frère tarda plus d'une heure à lui porter un rafraichissement dont il avait grand besoin, et comme il s'accusait de sa négligence :

« — C'est plutôt moi qui devrais vous demander pardon. Il ne devrait pas y avoir de malade ici pendant l'été : vous êtes déjà si occupés ! »

« J'ai admiré, dit le R. P. J-B. Hoyois, et plus d'une fois, combien le R. P. Alfred savait dissimuler adroitement les oublis dont il avait eu à souffrir.

Il eut pu, du reste, y mettre ordre, car on avait disposé près de lui une sonnette dont il devait se servir si jamais on tardait à lui donner les soins requis. Jamais il n'y a touché.

Il semblait avoir pris à cœur de ne refuser aucune croix. «Jamais, affirme encore le R. P. Hoyois, il n'a refusé de remède, si répugnant qu'il fût. Bien plus, comme le docteur avait prescrit l'usage, excessivement modéré, de la morphine, pour lui permettre quelques moments d'accalmie, dès que le pieux malade apprit que c'était uniquement pour lui procurer du soulagement, il supplia le docteur de cesser l'emploi de ce remède. »

« Un jour, dit le C. F. Camille, qu'il n'expectorait qu'avec les plus grandes difficultés, j'avais compassion de lui. Comme c'est cruel ! dis-je ! — Oh ! me répondit-il, j'y suis accoutumé, à présent cela ne me coûte pas plus que de boire de l'eau. »

« Ce n'était pas un malade difficile à soigner ! déclare le même témoin, toujours il était content, toujours souriant. Et puis quelle reconnaissance ! Que de remerciements pour les petits services qu'on lui rendait ! »



XVII

LE POIDS DE LA CROIX

Août-Septembre 1896

> « Nul ne sent si profondément dans son cœur la Passion de Jésus-Christ que celui qui souffre des douleurs semblables.
>
> (Im. Chr. II. c. 12. § 4.)

Les grandes solennités de Sainte Anne se célébrèrent avec l'éclat accoutumé. De sa chambre, le R. P. Alfred entendait la voix grave des cloches, les sonneries des fanfares, les chants pieux des processions. La joie était partout, la douleur était chez lui : mais à la « fine pointe de l'esprit » comme dit Saint François de Sales, règnait une satisfaction indicible, comme un reflet de la céleste béatitude.

Bientôt, le 2 août, ce fut une autre fête bien chère à son cœur de Rédemptoriste, la fête de son

Père Saint Alphonse. Après la messe solennelle, les Pères allèrent lui tenir compagnie :

« — Nous avons demandé à notre Bienheureux Père de vous soulager, lui disent-ils.

« — Oh ! ne demandez pas cela, répondit le vertueux malade, je lui demande la grâce de pouvoir soufffrir davantage encore. »

Il fut exaucé. Survint bientôt une hydropisie : les pieds d'abord, puis les jambes, enfin le corps, et jusqu'au visage même, enflèrent démesurément.

« — C'est un bon signe, dit le Père Alfred au R. P. Billiau, c'est le commencement de la fin ; il faut qu'on me donne l'extrême-onction. »

Le R. P. Billiau en référa au R. P. Recteur qui, à son tour, voulut attendre l'avis du médecin. Celui-ci, opinant que le dénouement ne pouvait tarder plus de trois semaines, se prononça pour l'affirmative.

Le R. P. Pierre Pampalon, son frère, étant alors absent, ce fut le bon Père Billiau qui sollicita et obtint la faveur d'administrer ce sacrement. Le malade répondit lui-même à toutes les prières liturgiques avec son calme et sa piété ordinaires. A mesure que la cérémonie se poursuivait, une joie

surhumaine semblait grandir sur sa physionomie. « Ah ! merci, merci, s'écria-t-il quand tout fut terné, que je suis soulagé maintenant ! »

Ce jour-là (12 août) il avait encore, au prix d'efforts dont il n'était plus capable, célébré le Saint Sacrifice. Les dix jours qui suivirent, il continua ce grande acte de piété sacerdotale, au grand étonnement et à la grande édification du Père préfet des malades : « Il n'a plus qu'un souffle, et il reste une demi-heure debout, c'est inexplicable ! »

Mais, le 22 août, sa faiblesse à l'autel fut extrême. Plusieurs fois il fut obligé de s'assoir et d'interrompre les prières canoniques. Dans de pareilles conditions, la volonté divine était qu'il s'abstînt à l'avenir de célébrer. Contristé, mais résigné, il s'y résolut.

Ce jour-là fut aussi celui de sa dernière retraite mensuelle, en strict silence, avec tous les exercices prescrits par la Règle.

A partir du 23 août, un confrère vint chaque matin célébrer les Saints Mystères, à l'oratoire de l'infirmerie, en présence du vénéré malade qui recevait à genoux la sainte communion. Quelle action de grâces il faisait alors ! Pendant plus d'une heu-



Monastère des PP. Rédemptoristes à Ste-Anne-de-Beaupré, façade sud

re, immobile, les mains jointes, les yeux baissés, il se perdait en colloques intimes avec le Bien-aimé de son âme.

Vers cette époque, il reçut la visite de sa seconde mère et de quelques autres membres de sa famille. Dans son fauteuil roulant, il fut transporté au parloir où son aspect provoqua une vive pitié. Mais l'expression de ses sentiments fut un baume consolateur pour la douleur de tous.

Il ne parla que de son désir du ciel, de son amour pour la Sainte Vierge, et du bienfait divin des souffrances, si bien que tous les visiteurs en s'en retournant disaient : « On se souhaiterait à sa place, tellement il est heureux de mourir. » Ils ne devaient plus le revoir ici-bas.

Petite charge pèse de loin, petite douleur à la longue finit par énerver ; que dire d'une douleur bien vive ? Et si cette douleur est progressive ?

Le pauvre Père Alfred souffrait de plus en plus. Déjà il ne pouvait plus quitter le lit ou le fauteuil. Et voici que surviennent des plaies purulentes dans le dos, dans les jambes. Désormais aucune position ne peut lui donner de vrai repos. En toute vé-

rité il lui sera permis de dire : « Je ne repose que sur des plaies, comme Notre-Seigneur sur la Croix ! »

Ces douleurs furent d'une telle acuité que le médecin se résolut à faire une opération. (26 août). L'héroïque patient y consentit, à condition de n'employer ni soporifique, ni calmant ;et sans tressaillir il endura ces ponctions qui pénétraient jusqu'aux os. « Quelle force d'âme ! » s'écriait le docteur.

Il passait ses journées à réciter chapelets sur chapelets, de cœur plus encore que des lèvres, car la prière vocale l'épuisait. Les lèvres disaient *Ave Maria,* son cœur achevait le reste.

Quant à son bréviaire, il lui avait juré une fidélité rigoureuse. « Oh ! que je voudrais encore le dire le jour de ma mort ! » Mais si Dieu agréa son désir, il ne l'exauça pas : le bon Père, magré son amour héroïque pour l'office divin, ne put en prolonger la récitation au delà du 16 septembre.

A cette date déjà il n'avait plus la force de tenir une plume, et son dernier écrit date de la fête de la Nativité de Marie. Ce jour était pour lui l'un des plus solennels, étant l'anniversaire de sa vêture et

de sa profession. Aussi, par une délicate attention, ses confrères vinrent-ils lui offrir dans la matinée un joli bouquet, qu'il présenta à son tour à Notre Dame du Perpétuel -Secours, et fit placer devant son tableau. Fidèle à sa vieille coutume, il prit la plume, et de sa main défaillante rédigea une consécration à l'auguste Famille de Nazareth. Comme c'est son dernier écrit, qu'on veuille nous permettre de le citer *in-extenso* :

« O Jésus, mon bien aimé Rédempteur, ô Marie, ma bonne Mère, ô Joseph, mon glorieux protecteur, me voici prosterné à vos pieds. Daignez agréer l'offrande que vous fait de lui-même le plus indigne de vos serviteurs. Je renouvelle les promesses de mon baptême et de ma profession religieuse, renonçant à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et renouvelant mes vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ainsi que mon vœu et serment de persévérance. Je me voue entièrement à votre service, vous consacrant mon esprit avec toutes ses pensées, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens, ainsi que toutes mes actions et toutes mes souffrances, me proposant de tout faire et de tout souffrir en vue

de la plus grande gloire de Dieu, en vue de ma propre sanctification, et en vue de la sanctification du prochain. Le tout en union avec vous. *Ex amore Jesu, Mariæ et Joseph.*

« Ainsi donc, ô mon bien-aimé Jésus, ma bonne Mère Marie et mon glorieux saint Joseph, je suis tout à vous ; à vous sans retour, sans réserve, sans partage, à la vie, à la mort. En retour je ne désire qu'une chose, c'est que vous me soyez propices pendant le cours de ma vie, et spécialement à l'heure de ma mort.

« O saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, gravez-vous au fond de mon cœur, afin que j'exhale mon dernier soupir en les prononçant.

Ainsi soit-il. »

Cette formule, il la récita ou se la fit réciter par le Frère infirmier jusqu'a son dernier jour.

A cette époque, sa vie ne tenait plus qu'à un souffle ; d'une heure à l'autre il pouvait expirer.

Le R. P. Pierre Pampalon se trouvait fort perplexe. Désigné pour prêcher le renouvellement de la mission à Saint-Ferréol (13-18 septembre), il craignait que son vénéré frère ne mourût en son

absence ; aussi songea-t-il à demander un remplaçant au R. P. Recteur.

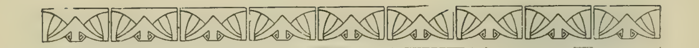
Jamais raison ne fut plus légitime, c'était un frère tendrement aimé, un frère à l'agonie. Toutefois, avant d'en parler au Recteur, il en avisa son cher Alfred. Celui-ci considéra cette démarche comme une imperfection. Et pourtant, être assisté dans ses douleurs corporelles comme dans ses angoisses intérieures par ce frère aîné qu'il aimait tant, puis mourir dans ses bras... c'était une suprême consolation.

Mais Jésus sur la croix était mort sans consolation ; mais Saint Gérard avait demandé de mourir dans les désolations du Calvaire. Pour l'amour du Sauveur agonisant, notre malade répondit donc : « Non, non, va en mission. Fais comme les saints missionnaires, comme saint Alphonse lui-même qui apprenaient la mort de leurs parents au milieu de leurs travaux apostoliques. »

Et le R. P. Pierre partit, le cœur bien gros, mais après avoir fait, et plus d'une fois, cette recommandation : « Oui, je partirai, puisque tu le veux, mais attends pour mourir que je sois de retour. Je veux te revoir encore. »

Dieu ne voulut pas priver ces deux âmes de cette faveur. Contrairement à toute attente, le bon Père Alfred prolongea, dix-huit jours encore, sa cruelle agonie.

Mais aussi, à partir de cette date, cessa le martyre intérieur qu'il subissait depuis de longues semaines. « Maintenant, dit-il au R. P. Recteur, le démon me laisse tranquille, et la Vierge Marie est avec moi. »



XVIII

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Septembre 1896

> « Tu voudrais déjà jouir de la liberté glorieuse des enfants de Dieu ; déjà la demeure éternelle, la céleste patrie où la joie ne tarit jamais, ravit ta pensée : mais l'heure n'est pas encore venue. »
>
> (Imit. Chr. III c. 59 § 3.)

Le dénouement approche. Le corps du patient est criblé de plaies ; toute position lui est une torture, la respiration et l'expectoration lui sont un déchirement.

Et pourtant, malgré ces longs mois d'insomnie, son cœur reste jeune, son doux regard ne manifeste qu'amabilité et piété, son langage devient de plus en plus céleste.

Chaque matin on se dit : il ne verra pas le soir ; et le soir on se répète :il va mourir cete nuit. Dans la maison, dans la paroisse, on s'informe à toute heure de son état.

Le samedi 19 septembre, il est au plus mal. Ce jour-là, son frère Pierre rentre à la maison, et s'empresse de venir prendre de ses nouvelles.

« — C'est fini ! murmure le malade. »

Puis il veut régler les derniers détails de son départ de ce monde. « — Je me charge de tout, lui dit son frère ; je placerai entre tes mains ton crucifix de Mission, ton chapelet des Sept-Douleurs, et le livre de tes Règles.

« — Il faut mettre aussi mon image de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

« — Oui, tu peux ainsi mourir en paix.

« — Oh ! oui, j'ai fait tout mon possible pour toujours bien observer nos Règles, et je ne me rappelle pas y avoir manqué de propos délibéré.

« — Et quelle est maintenant ta plus grande consolation ?

« — C'est de mourir Rédemptoriste. »

Et après une longue pause :

« Demain, c'est la fête de Notre-Dame des Sept-

Douleurs, ah ! qu'il ferait bon mourir ce jour-là ! Si ma Bonne Mère voulait venir me chercher !

« — Il faut lui demander cette faveur.

« — Non, laissons faire le Bon Dieu. »

Et au R. P. Billiau, il aimait à répéter : « Il n'y a rien de si doux que de laisser conduire par le Bon Dieu. J'ai toujours demandé la grâce du saint abandon à son bon plaisir.

« Mon frère Pierre ne voulait pas cela, il voulait ma guérison à tout prix ; en a-t-il fait des neuvaines à Sainte Anne ! Sainte Anne ne l'a pas écouté : ah ! elle m'a rendu là un grand service. »

Dans la soirée, sentant la faiblesse augmenter :

« — Quel bonheur de mourir Rédemptoriste ! » répète-t-il plus d'une fois. Oui, oui, c'est une joie de mourir dans la Congrégation. Saint Alphonse a vu toute prête la belle couronne qui attend celui qui meurt dans la Congrégation. C'est bien vrai.

« Chers confrères, je vous précède, vous me suivrez plus tard, et je viendrai au-devant de vous. Oh ! coûte que coûte, à tout prix, il nous faut persévérer, et mourir fidèles à nos vœux. Parfois il peut sembler que l'on n'est pas dans sa vocation : c'est une rouerie du diable qui se moque ensuite

de ceux qu'il séduit. Mais, quand on aime la Sainte Vierge, il ne peut rien.

« — Penserez-vous à nous quand vous serez là-haut ?

« — Oh, oui, surtout aux confrères. Je prierai aussi pour le collège de Lévis. »

Et s'adressant à son frère :

« Et toi, Pierre, tu remercieras pour moi tous les supérieurs, confrères et amis qui m'ont rendu service. »

La soirée avance lentement. Minuit sonne à la Basilique. C'est le dimanche 20 septembre, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le malade alors baise l'image de la Madone, et se fait réciter à haute voix des dizaines de chapelet. D'heure en heure, il prie son frère de lui réciter les mêmes prières, et aux diverses invocations que celui-ci multiplie, il prend encore la force de répondre : « priez pour nous. »

Ah ! que les nuits sont longues sur la croix ! quand vient le jour, le vénéré malade s'assoupit pour quelques instants, trêve bien courte à des douleurs si longues.

Malgré cela, c'est presque avec un air de fête qu'il reçoit quelques professeurs du Collège de Lévis. « — Oh ! que Dieu soit béni, dit-il en les voyant, vous remercierez encore mes supérieurs et mes professeurs. Je prierai bien pour la prospérité de mon *Alma Mater.* »

Les visites d'amis et de confrères alternent avec les prières. « Ce qu'il est insatiable d'*Ave Maria,* s'écrie le R. P. Allard. Si on le canonise, ce sera bien le Saint des *Ave Maria.* » A peine son cher Pierre a-t-il terminé un chapelet qu'il en faut réciter un autre. La Madone seule sait le nombre des salutations angéliques et des invocations formulées alors. Ah ! la souffrance unie à la prière ! quelle force ! quel mérite ! Et quel spectacle digne du ciel !

Le sympathique malade provoque la pitié la plus vive. Il a les jambes et le dos tout en plaies qui lui interdisent de s'étendre dans son lit. Incapable de se mouvoir, il ne trouve de soulagement momentané que dans un léger changement de position. Il est, de plus, en proie à une sorte de fringale continuelle, et son estomac est trop faible pour supporter même le liquide ; il est brûlé par la soif,

et c'est à peine s'il peut accepter de temps à autre un minuscule morceau de glace.

« — Ah ! comme vous ressemblez à Jésus en croix ! lui dit le R. P. Billiau.

« — Oui, oui, encore... un peu de patience... ô Jésus ! »

Et la nuit arrive, les heures s'écoulent gravement, la fête de la Reine des Martyrs passe, et le bon Père Alfred est encore en vie.

Vers la fin de la longue journée du 21 une crise se déclare :

« C'est la fin !» dit-on. Plusieurs Pères et Frères accourent, s'agenouillent, récitent en commun le chapelet et les prières des agonisants.

Mais la crise ne dure pas. Un calme relatif reparaît, extérieurement du moins, car une fièvre ardente consume le moribond.

« *Sitio !* dit-il tout bas..., mais c'est pour les âmes ! »

Voyant la position du malade fort incommode, le Père Pierre Pampalon et le Frère infirmier le soulèvent un peu et l'inclinent. Par malheur ils l'asseyent sur ses plaies. Le malade pousse un cri, mais se ressaisissant aussitôt :

« Que le bon Dieu soit mille fois béni ! »

Puis, se faisant mettre au cou son chapelet des Sept-Douleurs, et baiser son crucifix de mission il dit :« Oui, je suis heureux de souffrir pour Jésus, je suis heureux de mourir Rédemptoriste, je suis heureux de mourir à Sainte-Anne-de-Beaupré. »

Et comme on lui souhaitait un peu de sommeil :

« Merci, merci, répondit-il mais c'est l'affaire du bon Dieu. »

Le *22*, vers une heure et demie du matin, il s'écrie : « O Marie, venez me chercher ; ô ma douce Mère, venez me chercher ! »

« — Patience, lui dit le Frère infirmier, elle viendra bientôt.

« — Oh ! je veux encore souffrir pour Jésus !

« — Mais il vous tarde d'être au ciel !

« — Quand le bon Dieu voudra. »

Et les heures se passaient sans trêve ni repos.

Le *23*, la nuit fut mauvaise. « Seigneur Jésus ! soupira le malade, il n'y a donc pas de repos pour moi ! »

Mais bientôt il se reprocha cette plainte légère et en demanda pardon aux confrères présents.

« — Je me plains trop ! je ne devrais pas me plaindre, Seigneur, donnez-moi la patience. »

« — Votre corps souffre le martyre, lui dit son confesseur, le R. P. Tielen, mais votre âme est dans la paix de Dieu et heureuse de souffrir pour lui. »

« — Oh ! oui, » répond-il nettement.

Puis, après une pause :

« .... Vais-je mourir bientôt ?

« — Il faut attendre quelques jours encore...

« — Vous ne voulez donc pas que j'aille voir le bon Dieu ? Que la volonté de Dieu soit faite ! »

De temps en temps on l'entendit exhaler la plainte même du Sauveur à Gethsémani : « Oh ! mon Père, mon Père, s'il est possible que ce calice passe loin de moi ! » Mais aussi, comme son bon Maître il ajouta : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! »

Le lendemain, 24, l'Eglise célébrait la fête de Notre-Dame de la Rédemption des captifs, dite de la Merci, un des jours privilégiés du cher apôtre de Marie. Comme on lui en parlait, il répondit : « Oui, Elle va venir me racheter. »

Et, immobile dans son fauteuil, avec l'aide de son

cher Pierre qui ne le quittait plus, il renouvela sa longue série de lectures, oraisons, chapelets, invocations.

Quel sanctuaire divin que cette humble infirmerie ! Quels jours de grâces pour le couvent, pour la Congrégation, et pour la paroisse de Sainte-Anne !

La journée du 24 est écoulée, à grand'peine. A l'anonce du 25, un gai sourire s'épanouit sur les lèvres du moribond. Selon la règle de son Institut, il va consacrer ce jour à adorer et remercier le divin Enfant de Bethléem. Depuis son entrée à l'infirmerie, il avait tenu à solenniser ce jour béni. Pour cela, il exposait l'Enfant-Jésus sur l'autel, entre deux cierges allumés, faisait une longue oraison sur le mystère de l'Incarnation et renouvelait sa profession religieuse.

Cette fois, il le fit encore, et avec quelle piété ! Toute la journée se passa dans la contemplation de la scène de Bethléem.

Le soir, il reçoit la visite du R. P. de Roo qui vient lui dire: « Aujourd'hui, c'est le jour de la naissance du Juvénat Canadien. Nos Juvénistes viennent d'arriver ; ils sont huit. Vous prierez pour eux.

« — Oui, oui, j'offre mes souffrances et ma mort pour le Juvénat... Je bénis tous les Juvénistes. »

Le voici au 26, toujours épuisé par les souffrances, dévoré par la soif, énervé par les insomnies. C'est un samedi, beau jour pour s'envoler au ciel : « Non, non, le plus beau jour pour mourir, est celui que voudra le bon Dieu ! »

Après avoir reçu la Sainte Communion, il dit à son frère : « Pour être certain de son salut, saint Alphonse eût accepté de rester en purgatoire jusqu'au jour du jugement. Là, du moins, on est impeccable, là, on est sûr d'aller au ciel. Notre Bienheureux Père désirait la mort pour n'être plus en danger d'offenser Dieu ; moi aussi, j'ai le même désir et les mêmes sentiments.

« — Courage, lui dit son frère, tu as été si compatissant envers les âmes du purgatoire en leur donnant tous tes mérites satisfactoires.... elles te le rendront !

« — Mes mérites satisfactoires ? J'ai tout donné à Marie. »

Au R. P. Ministre, il dit comme par manière d'excuse : « — Il est temps que je m'en aille, les

confrères sont sur les dents... Ah ! je vous ai coûté bien cher ! »

Et au médecin, alors présent, il demande : « — En ai-je encore pour longtemps ? — Peut-être deux ou trois heures, ou bien deux ou trois jours. »

Cette pénible semaine, de la longueur d'un siècle, se termine enfin. Le dimanche 27 septembre, la Congrégation célébrait l'octave de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Mais le saint moribond s'abandonnant à la volonté divine n'émet plus de désir sur le choix du jour de sa mort. Il se contente de dire à ceux qui le visitent : « Oh ! que la croix est écrasante ! Priez pour m'obtenir la patience jusqu'au bout. »

Au frère infirmier il donne ce précieux enseignement : —« Qu'il fait bon prier Marie, et comme on en est heureux à la mort.... je l'ai toujours beaucoup aimée. »

A un jeune postulant, il adresse la même exhortation : « Aimez, aimez Marie ;c'est cette dévotion qui vous conservera le grand don de la vocation. »

Le lundi, il dit au R. P. Recteur qui vient prendre de ses nouvelles : « — Cette fois je sens que je m'en vais tout-à-fait. Ce ne sera plus long. »

Sa voix était extrêmement faible, mais l'esprit gardait toute sa vigueur. La vue et l'ouïe étaient très sensibles.

On était à la Saint-Michel, la nuit avait été affreuse. Ah ! cette succession ininterrompue d'insomnies dans cette position immuable sur ce fauteuil de patience... C'est inexprimable !

A trois heures du matin un confrère descendit à l'infirmerie pour célébrer la Sainte Messe, et le saint malade reçut, comme les jours précédents, le Dieu de l'Eucharistie. C'était la dernière communion sur la terre avant la Communion éternelle des cieux.



XIX

CONSUMMATUM EST

30 Septembre 1896

« Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire. »

(Joan. 17. 4.)

Le T. R. P. Catulle, vice-provincial du Canada, venu de Montréal arrivait, le soir du 29 septembre, au monastère. Il se rendit tout droit à l'infirmerie :

« — Bon Père Alfred, dit-il, vous vous en allez au pays, dans la famille du ciel, je vais vous donner des commissions : »

Et il lui recommande la Province Belge, la Vice-province Canadienne, les vocations, les missions, le Juvénat. Et il ajoute : « Avez-vous peur ?

« — Maintenant, non ; mais.....

« — Non, non, ayez confiance, vous êtes l'enfant gâté de Marie, c'est elle qui va régler votre passage. »

Le R. P. de Roo, Directeur du Juvénat naissant, et récemment débarqué d'Europe, vint aussi, pour plaider la cause de la Province belge auprès du favori de la Reine des Cieux.

« J'offre mes souffrances et ma mort, murmura le moribond, pour la prospérité du couvent de Beauplateau et de toute la Province.

« — Puisque vous êtes au moment de paraître devant Dieu ; quel conseil donneriez-vous à vos jeunes confrères du Scolasticat ?

« — Que chacun d'eux vive de telle sorte qu'on puisse dire de lui : Il a bien fait toutes choses. » (1)

Le sympathique et dévoué Père Billiau, quatre ou cinq fois par jour venait rendre maints offices et tenir compagnie au cher Père Alfred.

« Ce jour-là, écrit-il, nous parlions des missions en pays infidèle. Il était, en effet, question, pour les Rédemptoristes de Belgique, d'accepter une mission auprès des nègres du Bas-Congo.

« Et avec toute la sincérité de mon âme je m'écriais : Ah ! que ces missions feraient bien mon affaire !

(1) Marc. VII. 37.

« Le cher malade, malgré son épuisement et ses douleurs, gardait bien vive sa lucidité d'esprit. Il m'écoutait attentivement. Et pendant que je lui expliquais les motifs de mon désir, il lève les yeux vers moi et me dit :

« Oui, nous aurons cette mission..., vous irez..., et vous serez supérieur. »

« Sur le moment, je n'attachai aucune importance à cette parole ; mais quand, deux ans après, je fus nommé supérieur de notre première résidence au Congo, je m'en souvins. Et ce souvenir était pour moi un encouragement au sein des obstacles et ennuis de tout genre qui ne me firent pas défaut. »

Les visites se succédaient presque sans interruption : chaque moment pouvait être fatal.

Et le moribond multipliait toujours ses pieuses invocations.

Tantôt il murmurait : « Je veux aller au ciel pour voir Marie. »

Et tantôt : « Qu'on est heureux de souffrir pour Jésus ! »

Soudain, à six heures et demie du soir (nous sommes toujours au 29 septembre), le pouls faiblit, la

respiration sembla s'arrêter. « C'est la fin ! » dirent les assistants.

Mais on entendit le patient faiblement répéter :

« O bonne, ô douce, ô tendre Marie ! venez me chercher... Ce n'est pas... qu'il m'en coûte... de vivre... je suis même... prêt à souffrir... jusqu'au jugement dernier... Mais... je désire vous contempler... ô aimable Marie.. venez me chercher... pour l'amour... de tous ceux qui m'entourent.

« Miséricordieux Jésus..., votre Justice est infinie..., ayez pitié de moi..., pardonnez-moi..., pardon... pour tous les péchés.. de ma jeunesse... O divin Sauveur, ... mon espérance est dans vos mérites...

« Après Jésus... c'est en vous... ô Marie,... que je mets ma confiance, ... Pardon, ô Marie, ... pardon pour ma lâcheté à vous servir, ... je ne vous ai pas encore assez aimée... O tendre Mère... priez... priez... pour moi. »

Mais que cette voix était faible ! C'est à peine si, se penchant très près, on parvenait à l'entendre. Le geste aussi était presque mort. Quel effort généreux ne fallait-il pas à cet agonisant pour un seul signe de croix !

Minuit sonne.

« C'est aujourd'hui mercredi, dit le pauvre Père, jour de Saint Joseph... patron de la Bonne Mort... C'est un mercredi... que je suis entré à l'infirmerie... c'est un mercredi... que j'en sortirai. (1)

« Je vais mourir aujourd'hui,... sous la protection ... du bon Saint Joseph... n'est-ce pas un beau jour ? ... Donnez-moi... l'image... de Saint Joseph... »

Il tenait déjà celle de Notre Dame du Perpétuel-Secours qui ne le quittait plus, ni jour, ni nuit. Avec quelle effusion il les pressa sur son cœur !

Les douleurs se calmaient, mais le vénéré Père tombait dans une langueur extrême.

Soudain, à une heure et demie du matin, le voilà qui se soulève sur son fauteuil et d'une voix forte, comme s'il eût été en pleine santé, il entonne le *Magnificat*. Stupéfaction du C. F. Adolphe, qui le veille en silence, et qui se demande : « Est-ce un miracle ? Est-il subitement guéri ? D'où lui vient cette force de voix perdue depuis longtemps ? »

Et le *Magnificat* se poursuit en entier et s'achève avec cet enthousiasme prodigieux.

---

(1) C'est un trait de ressemblance de plus avec son B. Père S. Alphonse qui mourut à Nocera près de Naples, le mercredi 1er août 1787.

A pleine voix encore, l'agonisant ajoute : « Vive Jésus, Marie, Joseph ! Vive Saint Alphonse et la bonne Sainte Anne ! Vive le paradis ! »

« — Mais ne vous fatiguez pas ainsi, lui dit Frère Adolphe.

« — Comment me fatiguer en face du paradis ? »

A voix moyenne, il récite les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, renouvelle ses vœux, et demande à un Père qui vient d'entrer l'indulgence *in articulo mortis,* et la sainte absolution.

Les douleurs semblaient nulles, l'oppression avait disparu... Un colloque de quatre longues heures avec le ciel captivait cette belle âme.

« Viens, ô mort, fais ton office. »

Il était armé pour la recevoir : crucifix sur le cœur, rosaire au côté, chapelet des Sept-Douleurs autour du cou, Règles et constitutions, ainsi que les images de Notre-Dame et de Saint Joseph, en ses mains amaigries.

Et la mort approcha. Il était six heures. L'agonie fut douce et se prolongea au milieu des prières des confrères présents. Le moribond leva subitement les yeux, et les fixa au ciel en souriant, com-

me s'il eût contemplé quelque vision. Quelques minutes après, il les baissait en exhalant son dernier soupir.

* * *

De leur voix solennelle les cloches de la Basilique annoncèrent cette nouvelle à toute la paroisse, et les confrères comme les paroissiens, en recommandant au Seigneur l'âme du défunt, se dirent les uns aux autres :

« Notre Saint est mort ! »

« Nous perdons un modèle sur la terre, mais nous gagnons un avocat dans le ciel. »

« Quel accueil a dû lui faire la Sainte Vierge, cette Bonne Mère qu'il a tant aimée ! »

Bientôt la dépouille mortelle revêtue des ornements sacerdotaux fut transportée processionnellement de l'infirmerie à la grande sacristie de l'église, où elle demeura deux jours exposée à la vénération des fidèles.

L'affluence et la piété des visiteurs fut extraordinaire. Les plus empressés se mirent à tailler dans sa soutane, à ravir quelques mèches de ses cheveux. Et l'on dut faire bonne garde pour empêcher ces

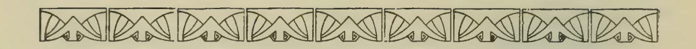
déprédations. Le plus grand nombre s'estimait heureux d'approcher de ses mains glacées chapelets, médailles et images.

Le 2 octobre, premier vendredi du mois, jour des funérailles, le corps fut placé à découvert et de manière à émerger quelque peu dans le cercueil.

Ainsi exposé, il fut transporté processionnellement de la sacristie au chœur de la Basilique.

Le service funèbre commença : le frère aîné du défunt, le Révérend Antoine Pampalon, assisté de son frère, le R. P. Pierre Pampalon et du R. P. Saint-Pierre, célébra le divin Sacrifice.

A la fin de l'absoute, le cercueil fut fermé, puis, au chant du cantique *Benedictus*, porté au caveau de la communauté sous le chœur même de l'Eglise. C'est là qu'il demeura jusqu'en 1912.



XX

UNE MÉMOIRE EN BÉNÉDICTION

« Aimé de Dieu et des hommes, sa mémoire est en bénédiction. »
(Eccli. 45. I)

La carrière de cet ange terrestre est terminée. Pour lui, l'hiver des douleurs et des alarmes est passé. C'est maintenant l'éternel printemps dans la gloire du Bon Dieu, la compagnie des Saints et la contemplation de sa Bonne Mère.

Oh ! combien il se félicite d'avoir souffert pour Dieu, d'avoir aimé Marie, d'avoir sauvé des âmes !

La terre retentit des cantiques des cieux, elle en redit les échos. La Providence divine semble vouloir réserver à son pieux serviteur l'honneur et la gloire qu'elle décerne à ses grands héros. A peine la dépouille mortelle est-elle enfermée sous la froi-

de pierre du caveau, que déjà des témoignages s'élèvent, se multiplient, se précisent :

« Le bon Père Alfred est un Saint ! »

Qu'on nous permette quelques citations :

Son confesseur au Collège de Lévis, le Révérend M. Lindsay, écrit : « Directeur de cette âme privilégiée, je me réjouis de l'avoir connu si intimement : ... profitons du crédit dont ce saint prêtre doit jouir auprès du Cœur de Jésus. »

Le R. P. Tielen, dernier confesseur du Serviteur de Dieu, affirme que celui-ci n'eut jamais le malheur de perdre l'innocence baptismale.

Le R. P. Strybol, son préfet spirituel à Beauplateau, n'hésite pas à écrire ceci :

« Puissé-je vivre assez longtemps, je ne dis pas pour l'honorer sur les autels, mais pour savoir qu'on a commencé le procès ordinaire de l'examen de ses vertus. Tous les prodiges que Dieu opère par l'intercession du cher défunt ne m'étonnent pas, c'est le contraire qui me surprendrait. Pour moi, je l'ai toujours regardé comme un Saint. »

Et le T. R. P. Dubois :

« Sa vie est un modèle pour tous les Rédemptoristes, et en particulier pour tous nos jeunes gens.

On n'y trouve ni visions, ni extases, ni miracles, ni mortifications extraordinaires, elle nous prouve jusqu'à quel degré de perfection on peut arriver en la voie ordinaire par l'exacte observance des Règles. »

Son ancien recteur à Beauplateau, le R. P. Van Aertselaer :

« Je le dis en toute sincérité, quoique je sois assez lent pour voir des miracles dans des faits un peu extraordinaires, je ne serais nullement surpris si l'on obtenait de vrais miracles, et même des miracles de premier ordre par son intercession. »

Le R. P. Leo Servais :

« C'était, dit-il, un modèle de cette solide et saine vertu qui, au lieu d'inspirer l'aversion, attire à elle tous les cœurs par les charmes d'une piété simple et aimable. »

Le R. P. Emile Theyskens :

« Nous, qui avons connu de très près le Père Alfred, nous l'avons toujours considéré comme un homme d'une régularité exemplaire, d'une vertu solide, d'une innocence angélique, d'une générosité bien au-dessus de ses forces physiques.

Ce que j'ai le plus remarqué en lui, c'était la constance à faire ainsi son devoir chaque jour six années durant. »

Le R. P. Van Clemput :

« Je le considérais déjà comme un saint homme, mais l'ayant examiné et suivi de plus près, j'affirme que jamais je ne lui ai vu commettre aucune transgression. On croit parfois que tel ou tel sont des saints ; on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils sont hommes comme les autres. Il n'y a que le R. P. Alfred Pampalon dont je n'aie jamais pu découvrir le côté humain. »

Le T. R. P. Lemieux, son ancien supérieur à Beauplateau :

« C'était un religieux exemplaire sous tous rapports, que le Bon Dieu et sa bonne Mère favorisaient de grâces de choix... J'admirai surtout son abandon total à la Providence divine et à ses supérieurs. Il ne demandait rien, il ne s'inquiétait aucunement ni de sa maladie, ni des suites qu'il en pouvait redouter. Il lui suffisait d'être Rédemptoriste et de faire son devoir. Il se trouvait bien partout, il était toujours content. Quel beau modèle ! »

Et le R. P. Alfred Géna :

« J'ai vécu en compagnie du regretté Père Alfred Pampalon alors que nous faisions nos études théologiques à Beauplateau. Toujours sa conduite m'a parfaitement édifié. Jamais, non jamais, je n'ai rien remarqué en lui qui ne m'excitât singulièrement à la sainteté.

« Depuis la mort de ce regretté confrère, j'ai dit et redit à tout venant que, sans vouloir prévenir aucune décision de la part de la Sainte Eglise, j'avais autant de confiance dans le crédit du Père Pampalon auprès de Dieu, que j'en ai dans ceux de Saint Louis de Gonzague, de Saint Stanislas Kostka, de Saint Jean Berkmans. »

Citons enfin S. Em. le Cardinal Bégin :

« Tous ceux qui ont connu ce fervent religieux en font d'interminables et enthousiastes éloges. Ils nous disent carrément : c'est un saint. Quand je l'ai vu à Sainte-Anne, au cours de sa dernière maladie, si fervent, si résigné à la volonté de Dieu, si détaché de la terre, tout entier aux choses du Ciel, il m'a laissé l'impression d'un vrai homme de Dieu, d'un prédestiné. Il me semble qu'une si belle âme a dû être admise tout de suite

aux joies du paradis et peut nous obtenir bien des grâces. »

Un vieux dicton nous dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Vu souvent et de près, le prestige le plus éclatant s'atténue et se fane. Combien de réputations brillantes se sont évanouies comme une fumée dès qu'elles ont cessé d'être à distance ! Ah ! il n'est pas possible à l'homme de se surfaire longtemps: usât-il de la plus grande circonspection, il se montre bientôt tel qu'il est.

Le bon Père Alfred a vécu plus de dix ans dans la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, constamment en tête à tête avec des confrères de tout caractère, de toute humeur, de tout tempérament.

Or, les moins enthousiastes à son égard avouent unanimement qu'ils ne l'ont jamais vu transgresser volontairement un seul point de la Règle. Et quelle Règle ! très volumineuse, passablement austère et remplie de détails minutieux. Ils avouent aussi que les imperfections qui ont pu lui échapper sont des faiblesses de pure fragilité (dont aucun saint n'est exempt) ; et encore ces faiblesses ont été assez rares et bien vite réparées.

N'encourir aucun reproche, c'est beau, très beau; ce n'est pourtant que le côté négatif, et comme le « soubassement » du bel édifice de la perfection.

Cette vie si pure abonde en ravissants exemples, en miracles de grâce, en trésors d'édification, dans une mesure qui sort de l'ordinaire.

Se priver et se dépouiller de menus avantages que la Règle accorde ou autorise ; choisir entre deux objets le plus vieux, le plus incommode ; se contenter du strict nécessaire ; donner à la prière et à l'oraison, outre les cinq ou six heures réglementaires, une ample portion du temps libre; se faire le serviteur de tous ; pour rendre service aux malades et aux vieillards, renoncer aux récréations et autres soulagements accordés par la Règle, et cela, non une fois ou l'autre, mais toujours; accepter les charges et corvées onéreuses plus souvent qu'à son tour; faire la part de labeur des autres, se constituer en un mot la « bête de somme » de la maison : voilà le programme que se traça le bon Père Alfred, programme qu'il réalisa fidèlement et constamment, et toujours de mieux en mieux.

Quand une âme en est là, quel magnifique terrain de culture pour le Divin Maître !

Aussi est- elle favorisée de grâces de toutes sortes, lumières, forces, attraits et aussi adversités providentielles. La vie religieuse de notre saint confrère n'a guère été qu'un long chemin de croix. Outre la maladie qui a miné cruellement son corps virginal, les désolations et peines intérieures ne l'on pas épargné. Comme il arrive toujours en pareil cas, ces tourments spirituels restent secrets, (le directeur de conscience, seul, les connaît confidentiellement), mais par là même elles n'en sont pas moins lourdes.

Et le vertueux Père a accepté la croix. Nous avons vu son héroïque abandon à la divine Providence, sa conformité entière au bon plaisir de Dieu : son oblation fut complète, l'immolation fut totale.

Peut-être hasardera-t-on une objection : On ne voit, dans cette vie, ni action d'éclat, ni influence remarquable sur les faits de l'époque, ni austérités, ou douleurs extraordinaires...

« L'occasion des grandes choses est rare, répond le P. Chaignon, celle des petites est continuelle. C'est précisément cette continuité de vigilance sur soi, de fidélité à la grâce, qui suppose un grand esprit d'immolation, une force d'âme peu commu-

ne. Un effort passager, tout le monde en est capable ; mais toute la vie, du matin au soir, s'assujettir, sans se démentir jamais, à une longue suite de petits sacrifices ; attention sur ses paroles, exactitude à suivre un règlement, voilà ce qui demande un courage presque héroïque. »

Vous cherchez les grandes actions ? Oh ! ne vous évertuez pas à les chercher bien loin. Comme le dit une sainte Clarisse : « *Rien n'est grand pour l'Immense ; rien n'est petit pour l'Amour !* »



XXI

LE CÉLESTE BIENFAITEUR

« Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent. »

(Ps. 144. 19).

Si le témoignage des hommes est convaincant, plus convaincant encore est le témoignage de Dieu (1).

Et Dieu va parler en faveur de son serviteur. Il parlera par la voix des faveurs et des prodiges, il parlera sans tarder.

Le jour même de la naissance du bon Père à la vie éternelle (30 septembre 1896), naissait, à Sainte-Anne même, Louis-Gérard Gauthier.

Malingre et souffreteux dès les premiers jours, il etait à quatre mois d'une maigreur effrayante.

(1) Joan. V. 9.

Vous eussiez dit un squelette recouvert de parchemin. L'estomac refusait ou rejetait toute alimentation. Des glandes énormes se succédaient le long de l'épine dorsale, et la dixième était du poids de cinq livres. C'était la terrible scrofule.

Le docteur Tremblay examine, étudie le cas, essaye tous les remèdes ; les mois se succèdent sans aucune amélioration. Au contraire, c'est la mort imminente.

« Il est inutile de continuer le traitement, s'écrie le docteur, je ne puis rien faire, quand les tumeurs crèveront, l'enfant mourra. »

Les parents attristés, et contraints de se résigner, songent aux préparatifs de l'enterrement : robe blanche et linceul sont confectionnés, les porteurs du corps sont désignés.

Pourtant, la vie de l'enfant se prolonge au-delà de l'attente du médecin, mais toujours en déclinant. Sur les entrefaites, un nouvel enfant survenu, s'envole vers le ciel à peine âgé de trois semaines. Le père conduit le deuil et narre ses peines au R. P. Pierre Pampalon. « En voilà un d'enterré, et l'autre est à l'agonie. » disait-il en sanglotant.

Le Révérend Père alors lui passe un souvenir

mortuaire du Père Alfred, en lui disant : « Invoquez-le avec confiance, faites une bonne neuvaine, et vous serez exaucé. »

Le pauvre homme s'en retourne à demi consolé. La neuvaine se commence en famille, et le lendemain, c'était le 30 septembre 1897, jour anniversaire de la précieuse mort du serviteur de Dieu, une tumeur s'ouvre, puis les autres successivement, se cicatrisant d'elles-mêmes : l'enfant est guéri. Le sommeil, l'appétit, l'embonpoint sont le partage de ce cher petit être qui n'avait jusque là connu que la douleur et la maigreur.

« Quel ne fut pas mon étonnement, raconte le Docteur, de le trouver guéri, et si vite ! Vu l'état du malade, l'affaiblissement général, la corruption du sang, cette guérison sort de l'ordinaire. Et quand les parents m'ont dit qu'ils avaient invoqué le Père Alfred Pampalon, alors je ne suis pas surpris, car j'ai soigné ce bon Père, c'est un saint. »

Au moment de la guérison du petit Gauthier, Sœur Marie-Bernard, du couvent des Sœurs Grises de Québec, commençait à endurer dans les yeux des douleurs bien vives, accompagnées d'une forte myopie progressant rapidement. Pour comble d'in-

fortune, surviennent des maux de tête intolérables.

Le 28 janvier 1898, elle va trouver le docteur Beaupré, oculiste, qui étudie le cas et prescrit un traitement. Le mal devient de plus en plus grave. Une consulte médicale a lieu : résultat nul. En huit mois, la pauvre Sœur doit changer sept fois de lunettes.

En juin de la même année se déclarent la choroïte et la rétinite dans l'œil droit, et bientôt dans l'œil gauche. La vue baisse toujours. En octobre, la lecture est impossible, et la myopie est si prononcée que la malade ne peut distinguer les figures qu'à quelques pouces seulement.

En juin de l'année suivante, ayant entendu lire la biographie du R. P. Alfred, elle se met à le prier, à l'invoquer avec une vive confiance. Un mieux se fait sentir.

A cette époque, le R. P. Pierre Pampalon cherchait de l'aide pour la transcription de la vie de son saint frère. Sœur Marie-Bernard l'ayant appris, s'offre à faire ce travail, et la Révérende Mère générale, voyant en cette œuvre la dernière planche de salut, donne son consentement.

Le manuscrit ne comprenait pas moins de trois

cents pages in-quarto d'un texte serré et difficile à lire.

En novembre 1899, la malade y travaille une demi-heure par jour. Les douleurs cessent. Enhardie elle y consacre un heure, puis deux heures. En février 1900, alors qu'elle y met la dernière main, elle écrit même huit heures en une seule journée !

La guérison toutefois n'était pas complète. En Mars 1900, le travail achevé, elle fait une neuvaine à son céleste Protecteur. « — Je ne demande qu'une chose, lui dit-elle, recouvrer assez l'usage de la vue pour être utile à la Communauté. »

Ele est exaucée : définitivement délivrée de ses douleurs, elle a pu reprendre la classe, et même se livrer aux travaux de dessin.

La petite Emilienne Morisette, fille de Méril Morisette, à Saint-Alban (Comté de Portneuf) avait reçu un lot de souffrances fort accablant pour une enfant. A peine âgée de deux ans, elle souffrait de toux déchirantes et d'extinctions de voix. En dépit des soins multipliés, le mal s'aggrave : ce sont des congestions, des étouffements, et bientôt des attaques d'asthme. Les remèdes ne procurent qu'un

soulagement momentané, sans pouvoir déraciner le mal. On parlait bien d'un traitement spécial et très couteux, mesure impossible pour des habitants pauvres et éloignés des villes.

En septembre 1904, survient une attaque de névrose si violente que la pauvre fillette semble à l'extrémité. Pour comble d'infortune le docteur est absent. Le Révérend M. Lessard, curé, propose d'invoquer le Père Alfred Pampalon, et donne une image du Serviteur de Dieu que la mère applique aussitôt sur la poitrine de la petite malade.

A l'instant même, le spasme cesse, et l'enfant, calmée, s'endort.

« Je n'hésite aucunement, concluait le Docteur Voisard, à qualifier d'extraordinaire cette guérison.»

En Mars 1905, une personne de trente-deux ans, Marcelline Daoust, de Montréal, se présentait chez les Pères Rédemptoristes du quartier d'Hochelaga. Elle fut reçue par le R. P. Pierre Pampalon à qui elle déclara que depuis une vingtaine d'années elle souffrait des maux d'yeux peu tolérables.

« Les meilleurs oculistes, dit-elle, ont reconnu, outre la perforation de la cornée et la hernie de l'iris droit, une ophtalmie strumeuse. Je dois m'at-

tendre à perdre bientôt l'œil droit... et le gauche est menacé.

« J'ai dû abandonner tout travail, je m'enferme dans une pièce obscure... je finis par ne plus rien distinguer. Je ne sais plus à qui me recommander.

« — Priez le Père Alfred, lui dit son interlocuteur en lui offrant une image du Serviteur de Dieu, il fait des miracles, il en fera un pour vous. »

Et la pieuse fille commença une neuvaine, implorant la grâce de voir assez clair pour être à même de gagner sa vie.

Dès le lendemain elle se sent soulagée ; elle n'est plus torturée par la lumière. Elle travaille, elle coud, elle lit sans difficulté, et cette amélioration s'est continuée. L'ophtalmie a disparu définitivement.

Et combien d'autres personnes favorisées de la sorte ! C'est Emma Dubé, dame Chandonnet, guérie de tumeurs variqueuses ; c'est Sœur Melchiade, de la Providence de Montréal, guérie d'une anémie et d'une débilité extraordinaires qui, durant sept ans, lui permettaient à peine de se tenir debout ; c'est Madame Albert Ayotte, de Woonsocket (R. I.) délivrée d'un rhumatisme articulaire, c'est Madame

Obéline Simard, délivrée d'une maladie de cœur contre laquelle tous les traitements avaient échoué ; c'est François Fredet guéri subitement d'une surdité de l'oreille gauche ; c'est Aimé Godreau, de Hull, qui voit disparaître, à sa grande joie, une névralgie lombaire contractée à la suite d'une chute.

C'est une foule d'autres fidèles qui célèbrent le pouvoir et la bonté du Serviteur de Dieu, de celui qu'ils appellent déjà, dans l'enthousiasme de leur gratitude, le « Thaumaturge du Canada ».

Guérir les corps, c'est bien, mais guérir les âmes est incomparablement mieux. Si les Saints sont de prodigieux médecins, ils sont surtout d'incomparables apôtres. On nous pardonnera ici de ne pas citer de noms, mais que de grâces signalées !

Tel impie furieux, blasphèmant même durant sa dernière maladie, se calme subitement et revient à Dieu rien que par la vue d'une image du bon Père Alfred. Aux Etats-Unis, plusieurs familles tombées dans l'indifférence recouvrent la foi ; ailleurs, ce sont des jeunes gens tombés dans le vice, dont ils se croient incapables de sortir, qui deviennent courageux et purs ; voilà l'effet des supplications,

neuvaines, bons sacrifices offerts au Serviteur de Dieu par des parents et amis zélés.

Que dire des intempérants ?

Ah ! le saint Missionnaire du haut du ciel s'intéresse à leur sort.

Un esclave incorrigible du whisky, depuis vingt-trois ans, faisait le désespoir de sa famille. Sa pauvre épouse priait et faisait prier pour sa conversion. Entendant parler des miracles du vénéré Père Alfred, elle commence en son honneur une fervente neuvaine. Elle n'obtient rien. Sans se laisser rebuter, quinze jours après elle recommence avec plus de ferveur encore. Cette fois, comme la Chananéenne, elle est pleinement exaucée. Son mari abandonne l'alcool pour jamais.

Et cette femme chrétienne se fait le panégyriste du Serviteur de Dieu. C'est à lui qu'elle envoie les épouses éplorées et découragées par l'alcoolisme ou l'ivrognerie de leurs maris. Elle leur demande : « — Avez-vous prié le R. P. Alfred Pampalon ? — Non ! — Eh bien, priez-le, et vous verrez !» Elles prient, et bon nombre obtiennent la conversion désirée.

Ce qui faisait dire à S. Em. le Cardinal Bégin : « Les Saints sont un peu spécialistes ; si notre bon Père Alfred avait la spécialité de convertir les intempérants, quelle fortune pour le pays ! »

Arrêtons-nous, car il nous est impossible de mentionner ces faveurs de premier ordre obtenues par l'intercession du bon Père. Qu'il nous suffise de dire que, durant les onze années qui ont suivi sa précieuse mort, (1896-1907) on comptait déjà 275 faveurs signalées dont vingt-six plus importantes. Et depuis lors il ne se passe guère de semaine sans que l'on ait à enregistrer une dette de reconnaissance à l'égard du « Thaumaturge du Canada. »





XXII

VERS LA GLORIFICATION

« Le Tout-Puissant a exalté les humbles. »

(Luc, I. 52)

La voix populaire disait bien haut : ces bienfaits si nombreux et si extraordinaires ne sont-ils pas un indice ? Le divin Rédempteur ne veut-il pas glorifier sur la terre celui qu'il couronne dans les cieux ?

L'autorité se plut à aquiescer à ce désir, et dès 1906, dix ans après la mort du Serviteur de Dieu, elle se préoccupa de rassembler les documents, et de rechercher les témoins nécessaires à la cause.

Comme le Serviteur de Dieu avait passé neuf ans en Belgique, bien des témoins se trouvaient en ce pays. Les convoquer à Québec était chose

pratiquement impossible. Il fallut donc instituer deux tribunaux ecclésiastiques qui fonctionnèrent presque simultanément : celui de Québec (18 mai 1907-27 mars 1908) présidé par Sa Grandeur Mgr Bégin, entendit plus de cinquante témoins, soit de sa famille, soit du Collège de Lévis, soit de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur. Celui de Liège (mai-juin 1908), présidé par Mgr Schoelmeester, reçut les dépositions de dix-sept Rédemptoristes.

L'année suivante (février-mars 1909) eut lieu, à l'officialité de Québec, le procès de *non-culte ;* huit témoins furent entendus.

Ces procès informatifs, dits « de l'ordinaire », une fois terminés, on porta l'affaire à Rome, et le 24 avril 1909 on en remettait à la Sacrée Congrégation des Rites tous les documents authentiques.

Faveurs prodigieuses et procès canoniques avaient développé dans le cœur des fidèles la confiance qui les animait déjà. Bon nombre, se rendant à Sainte-Anne de Beaupré tenaient, après avoir prié la douce aïeule du Rédempteur, à faire une pieuse visite au tombeau du bon Père Alfred.

Mais ce tombeau, situé dans les caveaux de l'église, n'était presque pas accessible au public. On ne pouvait donc y prier ni aussi souvent ni aussi longtemps qu'on aurait voulu.

De là, de fréquentes demandes de la part des pèlerins : « Ou bien, disait-ils, que le caveau soit accessible à tous ; ou bien que le corps soit transporté dans un sanctuaire public. »

C'est à ce dernier parti que l'on s'arrêta. Il fut résolu que le cercueil serait transféré dans la vieille église.

Mais il fallait une translation canonique, et celle-ci exigeait la reconnaissance authentique des précieux restes.

A cette fin, le R. P. Provincial adressa à Monseigneur l'Archevêque de Québec une requête dont voici le passage important ;

« Attendu que la réputation de sainteté du Serviteur de Dieu, le Père Alfred Pampalon, de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur va toujours en augmentant, et que, par suite de cela, un grand nombre de personnes demandent la faveur d'aller prier près de son tombeau ; attendu que

l'endroit où repose son corps est d'un accès difficile ; attendu qu'il serait très utile de faire en même temps la reconnaissance canonique des précieux restes du Serviteur de Dieu ;

« Les soussignés demandent à Votre Grandeur de daigner permettre que ce corps soit déposé sous le plancher de la chapelle qui renferme les souvenirs de l'ancienne église de Sainte-Anne, après qu'il aura été authentiquement reconnu comme étant celui du Serviteur de Dieu. »

Suivaient cent-huit signatures en tête desquelles celle de Mgr Roy, évêque auxiliaire de Québec.

Mgr l'Archevêque agréa la requête, et la translation en question fut fixée au 13 novembre 1912.

Ce jour-là, Sa Grandeur et les membres du Tribunal Ecclésiastique se rendent à Sainte-Anne de Beaupré.

Après une visite au Saint Sacrement, ils se réunissent à la Sacristie pour entendre la lecture officielle de la requête précitée. Mgr l'Archevêque donne son *placet,* puis fait prêter serment aux six principaux témoins : deux membres de la communauté des Rédemptoristes, deux médecins, et deux



La Chapelle commémorative où reposent les précieux restes du Serviteur de Dieu

ouvriers. Puis on se rend au tombeau du Père Alfred.

La prière tombale est descellée, le cercueil de pitchpin est extrait de son *loculus,* placé sur un brancard et transporté dans la grande salle du juvénat.

Une table couverte d'une nappe blanche le reçoit. Sur l'ordre de Monseigneur le couvercle est enlevé, la dépouille mortelle du Serviteur de Dieu paraît aux yeux de tous : comme on devait s'y attendre, il ne reste plus que les ossements, et une partie des vêtements.

Un nouveau cercueil était prêt, fabriqué en chêne, capitonné de soie à l'intérieur. Monseigneur prie les médecins d'y placer les ossements et son chancelier y dépose un tube métallique renfermant l'authentique sur parchemin. Le couvercle est vissé, et le nouveau sarcophage enveloppé de rubans de soie est scellé en cinq endroits du sceau archiépiscopal.

La procession se remet en marche et se dirige en silence à l'ancienne église, où un caveau de béton, construit dans le chœur du côté de l'Evangile, reçoit les précieux restes. La dalle qui les recouvre

est fixée et cimentée. Sur cette dalle, au niveau du plancher, un beau marbre de couleur est apposé portant l'inscription :

SERVI DEI

ALFRIDI PAMPALON

SACERDOTIS PROFESSI C. S. S. R

LOCUS LEGITIMUS SEPULTURÆ

NOTES

LÉVIS

La paroisse de Notre-Dame de Lévis est de fondation contemporaine. Formée en 1852 d'un démembrement de celle de St-Joseph, elle eut l'heureuse fortune d'être administrée par des prêtres vertueux, zélés, et généreux : Mgr **Déziel**, son fondateur (1852-1882) donnait tout son bien aux pauvres ; Mgr **Gauvreau**, (1882-1895) homme d'œuvres, dont l'extérieur austère cachait un cœur d'or ; Mgr F. X. **Gosselin**, (depuis 1895 —) modèle de piété, de modestie et d'abnégation.

Sous la conduite de tels pasteurs, la paroisse se remplit d'établissements pieux, dont le diocèse de Québec est fier à plus d'un titre. Qu'on veuille en juger par le tableau suivant pris vers la fin de 1912 :

Paroisse de Notre-Dame : 6 prêtres.
Collège de Lévis : 30 prêtres, 12 religieuses, 680 élèves.
Académie des Sœurs Grises : 1 prêtre, 22 sœurs, 500 élèves.
Hospice St-Joseph de la Délivrance : 7 prêtres, 56 sœurs, 580 orphelins, 120 vieillards.

Juvénat de FF. Maristes : 15 frères, 60 juvénistes.
Ecole de St-François Xavier des FF. Maristes : 8 frères, 400 élèves.
Hôtel-Dieu de Lévis : 1 prêtre, 44 sœurs, 80 malades ou infirmes.
Monastère des Religieuses du Précieux-Sang : 1 prêtre, 16 religieuses.
Patronage de St-Vincent-de-Paul : 2 prêtres-religieux, 80 jeunes gens.
Maison des PP. Eudistes : 4 prêtres-religieux.
Sœurs Blanches de Notre-Dame d'Afrique : 26 sœurs.

Total : 52 prêtres, 23 religienx, 150 religieuses,

au service de : 200 vieillards, malades, ou infirmes, et de 2300 enfants ou adolescents.

Et tout cela dans une ville de moins de dix mille âmes. En vérité, c'est admirable.

LE COLLÈGE DE LÉVIS

Le Collège de Lévis est une de ces belles institutions qui sont la gloire et le soutien de la race canadienne-française.

A peine Mgr Déziel venait-il de fonder la paroisse de Notre-Dame de Lévis, (1851) qu'il voulut y établir un collège classique. A cette fin il s'adressa d'abord aux Jésuites, puis aux Clercs de Saint-Viateur qui, manquant de sujets, refusèrent. Les Frères de la Doctrine chrétienne l'acceptèrent, mais, conformément à leur but, à condition d'en faire un collège industriel et commercial.

L'édifice fut béni par Mgr Turgeon, archevêque de Québec, le 27 octobre 1853. En 1860, le Séminaire de Québec fut chargé de l'enseignement à la place des Frères ; il ajouta en 1872 une classe « d'affaires ».

Mais l'expansion que prenait l'établissement faisait désirer de toutes parts un cours classique. Dès son incorporation (1876) le Collège commença l'enseignement du latin, et quelques années après (1880) le cours classique était affilié à l'Université Laval.

Le site est admirable. Perché sur la pittoresque falaise de Lévis, il offre aux regards l'antique cité de Québec, le Saint-Laurent, l'Ile d'Orléans, les Laurentides, et les vastes plaines de la région.

Les bâtiments sont vastes (292 pieds sur 60) et bien aménagés, la chapelle (152 pieds sur 61) est une petite basilique très favorable à la piété. Les cours, les terrasses et le bocage fournissent aux élèves en toutes saisons les meilleurs délassements.

Le cours commercial y dure six ans.

Quant au cours classique, il comprend sept années : Préparation latine, — Humanités — Versification, — Belles-Lettres, — Rhétorique. — Philosophie **junior,** — Philosophie **senior.**

Environ cinquante professeurs se dévouent à la formation de près de sept cents élèves.

A cette admirable institution le Canada doit beaucoup. Combien de prêtres n'a-t-elle pas donnés à l'Eglise ? Combien d'hommes distingués et dévoués n'a-t-elle pas formés ? S. E. le Cardinal Bégin, le poète Louis Fréchette, Sir Lomer Gouin, l'honorable Adélard Turgeon, MM. Napoléon Legendre et J. E. Roy, littérateurs estimés, Son honneur le Juge F. X. Lemieux, et une foule d'autres sont la gloire de cette **Alma Mater,** qui aura la gloire plus pure encore d'avoir formé l'esprit et le cœur d'un Saint. Le Serviteur de Dieu Alfred Pampalon est toujours resté fort attaché à son cher Collège

de Lévis, et même sur son lit de mort il lui réservait ses prédilections, et promettait de s'en souvenir une fois parvenu dans la cité des Bienheureux.

Que le Collège se réjouisse de ces nobles sentiments et de cette belle promesse.

LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR

En plein dix-huitième siècle, alors que les trônes chancellent, que les monastères se relâchent, que la foi et la piété s'affaiblissent ; alors que la maçonnerie grandissante et audacieuse prépare la plus détestable des révolutions politiques, Dieu suscite un homme de son choix pour réveiller la piété, sauver les âmes et donner de grands Saints à son Eglise.

Au printemps de 1730, un jeune prêtre de Naples, plein de talents et de piété, épuisé par la prédication des retraites du Carême, allait chercher, sur les ravissantes falaises d'Amalfi, quelques semaines d'un indispensable repos.

Sans aucun doute, il devait doucement déplorer que Dieu n'eût pas doué ses ouvriers d'une santé de fer. Il ne se doutait guère que cette villégiature forcée allait devenir l'occasion d'une œuvre merveilleuse de régénération chrétienne. La confession d'un mourant, réparant toute une vie de sacrilèges causés par la fausse honte, fut jadis pour Vincent de Paul le doigt de Dieu qui précisa sa vraie vocation apostolique ; ainsi la vue des pâtres de Scala, croupissant dans une misérable ignorance de la religion, fut pour Alphonse de Liguori le trait de lumière qui décida de son avenir. Désormais il serait missionnaire des pauvres ignorants.

Impuissant à remédier tout seul à un si vaste fléau, Alphonse cherche des auxiliaires. Quelques prêtres zélés se joignent à lui et se mettent à l'œuvre. Leurs labeurs sont bénis de Dieu.

Mais ce petit groupe apostolique ne pouvait être fort qu'en devenant un organisme social. Notre-Seigneur intervient par l'intermédiaire de Mgr Thomas Falcoïa, évêque de Castellamare, et de Sœur Marie-Céleste Crostarosa, Supérieure du Couvent du Très Saint Sauveur, à Scala. La Reine du Ciel elle-même vient conférer avec Alphonse, son dévoué serviteur, dans la grotte de Scala.

Et c'est dans une pauvre habitation de cette pauvre bourgage que la Congrégation prend naissance le 9 Novembre 1732. Ses membres étaient au nombre de sept.

Rien de plus édifiant que la piété, l'austérité, le zèle de ces missionnaires. Mais le saint fondateur, connaissant assez la versatilité humaine, veut assurer à son œuvre la solidité contre toute tentative de relâchement, déviation ou désorganisation. Il s'inspire de Saint Vincent de Paul pour la conduite des missions, il emprunte à Saint Ignace de Loyola son système de gouvernement, il va apprendre à l'école de Saint Jean de la Croix et de Sainte Thérèse le vrai génie de la vie monastique, qui est l'esprit de famille. Après seize années, l'expérience canonique est suffisante, et le 25 février 1749, par le bref **Ad Pastoralis,** Benoît XIV approuvait définitivement le nouvel Institut et ses Règles et Constitutions, en substituant au nom de Congrégation du Très-Saint-Sauveur déjà choisi, celui de **Congrégation du Très-Saint-Rédempteur.**

Depuis lors, l'arbrisseau est devenu un grand arbre, la petite phalange est devenue un arméee répandue sur les deux hémisphères.

Mais en se développant, cet institut n'a changé ni dans sa lettre, ni dans son esprit. Il reste toujours le même.

Comme aux temps d'Alphonse, les travaux de la Congrégation restent essentiellement et exclusivement apostoliques. « **Sauvons les âmes !** » tel est le but. Et pour sauver les âmes, il faut leur rappeler les grandes vérités, — pour sauver les âmes il faut leur parler d'une manière populaire et digne, claire et saisissante, — pour sauver les âmes, il faut avoir une grande haine pour le péché et un grand amour pour le pécheur, — pour sauver les âmes il faut savoir condescendre, aller au peuple, aimer le pénible labeur des missions.

Pour un pareil programme, le prédicateur mondain est mal équipé et mal armé ; le Rédemptoriste, rosaire au côté, crucifix en main, devient l'homme de salut. Comme saint Alphonse il va aux pauvres, il prêche les vérités capitales, il fait la guerre au péché, il prie et fait prier beaucoup, et se fait comprendre de tous.

Mais pour faire une chose à la perfection, il faut s'y donner tout entier. Pour exceller dans une profession, il faut s'en faire une spécialité. Ce principe mille fois prouvé par l'expérience, Alphonse le comprit et, en dépit d'un fameux schisme qui faillit perdre sa Congrégation naissante, (1733), il tint ferme : Tout aux missions, rien que les missions ! Les autres œuvres : enseignement et éducation scolaires à tous les degrés, direction des Séminaires, etc. sont rigoureusement interdites. De la sorte, tous les talents, toutes les énergies, toutes les ressources sont dirigées vers l'œuvre commune, ce qui la facilite et la perfectionne.

Comme aux jours d'Alphonse, la vie du Rédemptoriste est un sage agencement d'action et de contemplation. En mission, c'est le labeur ; au couvent, c'est la prière

abondante, incessante. Trois oraisons d'une demi-heure, une demi-heure d'action de grâces après la sainte Messe, lecture spirituelle, deux examens de conscience, visite au Saint-Sacrement, chapelet : tout cela ajouté au saint Sacrifice et à l'office divin donne par jour une somme de cinq à six heures d'exercices pieux, sans compter les pratiques traditionnelles (comme le chemin de la croix) auxquelles tous ont à cœur d'être fidèles.

A la prière est associée la mortification : cellule pauvre, rejet du superflu, sommeil pris sur la paille, jours d'abstinence supplémentaires, etc. Chaque mois, un jour de retraite : chaque année, dix jours consécutifs d'exercices spirituels en strict silence.

Comme aux jours d'Alphonse, la Règle de la Congrégation est empreinte de sévérité et de cordialité. Sévère, Alphonse le fut. A force d'être trompé, il se vit contraint d'user de précautions en bonne et juste mesure. Que de prescriptions pour sauvegarder l'autorité, la charité, le recueillement, la pureté, le bon renom extérieur des sujets et la pauvreté évangélique ! Bien observées, ces prescriptions forment un réseau impénétrable aux ennemis.

Mais tout cela est uni à la cordialité. Un seul cœur, une seule âme, voilà ce que doit être la famille religieuse. A cette fin, Saint Alphonse établit des communautés peu nombreuses, où la vie sociale est plus intime que dans les grandes. Les deux récréations quotidiennes sont des actes auxquels tous doivent participer : le supérieur local doit être plus père que chef : les malades sont l'objet d'attentions toutes spéciales et d'un dévouement tout fraternel. Les petites fêtes de famille viennent encore dilater les cœurs et entretenir la joie commune. Quant au sort des religieux après leur mort, on est vraiment étonné en voyant le soin que prend la

Congrégation : plus de six cents messes pour les prêtres, plus de trois cents pour les frères servants, sans compter un grand nombre d'autres bonnes œuvres.

Et quelle part est réservée aux frères servants ! Bien peu d'instituts religieux la leur ont faite aussi belle. Pour l'alimentation, le vêtement, l'ameublement, ils sont sur le même pied que les Pères, avec lesquels ils font en commun les méditations et les examens de conscience et les récréations. Ils sont de la famille, ils sont l'objet d'une culture spirituelle bien assidue, et un certain nombre d'entre eux parviennent à un degré très élevé de perfection.

Comme aux temps d'Alphonse, l'esprit de la Congrégation du Très Saint Rédempteur est l'esprit de simplicité. Simplicité dans le genre de vie, simplicité dans le style, simplicité dans les relations sociales. « Droit à Dieu, et droit aux âmes ! » sans subterfuge, sans détour, sans diplomatie.

Comme aux temps d'Alphonse, le cachet de son Institut reste toujours la piété et le zèle envers le Très Saint Sacrement et la Très Sainte Vierge Marie. Un Rédemptoriste est un ardent apôtre de Celle qui aime à se nommer «le Refuge des pécheurs». Il ne cesse de lui donner ce qu'Elle lui donne elle-même : amour pour amour.

Comme aux temps d'Alphonse, la Congrégation du Très Saint Rédempteur reste un des premiers objets de la rage de l'Enfer. En quelque pays, depuis un siècle et demi, que la Providence ait permis à Satan de passer au crible le peuple chrétien, les Rédemptoristes ont eu l'insigne honneur d'être traqués les premiers. (1) Expul-

---

(1) En Pologne, (1808), en Allemagne et Autriche (1808-1848), en Suisse (1847), en Espagne 1868), en Allemagne (1873), en France (1880 et 1903), au Mexique (1914).

sés à main armée de leurs couvents, traînés devant les tribunaux comme de vils bandits, dépouillés de leurs biens, chassés d'un pays à la prospérité duquel ils s'étaient voués par le plus sublime des patriotismes, ils ont vu se réaliser la Prophétie du Rédempteur : « Le disciple n'est pas au-dessus du maître : ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi. » (2)

Mais « bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice » (3). En dépit des ravages de Lucifer, ou plutôt à cause même des sacrifices, causés par l'oppression, l'Œuvre du Docteur très zélé n'a cessé de grandir et de prospérer : plus de quatre mille membres sont répartis en plus de deux cents résidences groupées en dix-neuf provinces et neuf vices-provinces.

Outre son fondateur, deux de ses enfants sont placés sur les autels (4). Neuf autres, dont la cause est introduite en cour de Rome, attendent cet honneur (5), enfin, six, non moins recommandables, mais dont le procès canonique est bien moins avancé, méritent en attendant mieux, le titre déjà respectable de « Serviteurs de Dieu ». Parmi ceux-ci, il faut ranger le R. P. Alfred Pampalon.

---

(2) Joan. 15. 20.

(3) Matth. 5. 10.

(4) St Clément-Marie Hofbauer (1751-1820).
St Gérard Maiella (1726-1755).

(5) Ce sont les Vénérables Janvier Sarnelli († 1744), César Sportelli († 1750), Amand Passerat († 1858), Jean Népomucène Neumann († 1860), Dominique Blasucci († 1752), Paul Cafaro († 1753), Michel di Netta († 1849), Emmanuel Ribera († 1874) et Pierre Donders († 1887).

LE COUVENT DE SAINT-TROND

C'est un couvent bien vénérable que celui de Saint Trond. Construit et occupé par les Clarisses qui en furent chassées par les hordes révolutionnaires de 1794, il resta longtemps désert. L'évêché de Liège, qui en était devenu l'acquéreur, l'offrit aux Rédemptoristes qui venaient, depuis peu, (1833), de s'établir dans la ville et qui s'étaient provisoirement logés dans l'ancienne infirmerie de la célèbre Abbaye des Bénédictins fondée par Saint Trond lui-même.

Durant de longues années, Saint Trond fut la maison mère des Provinces Transalpines de la Congrégation du Très Saint Rédempteur. C'est de ce noviciat célèbre que sont sortis les Pères Bernard, Dechamps (plus tard archevêque de Malines et cardinal), Desurmont, etc., etc. Dans la suite, la diffusion de l'Institut nécessita la multiplication des noviciats, Saint-Trond alors resta exclusivement réservé à la Province belge.

L'église, dédiée à Notre-Dame Auxiliatrice, possède les reliques insignes de Sainte Christine l'admirable. Le monastère se recommande par son bon vieux style cénobitique. En dépit des dévastations et des incendies, il se renouvelle sans cesse. Cette belle pépinière d'apôtres peut revendiquer une belle place dans l'histoire de la famille alphonsienne.

SAINTE-ANNE-DE-BEAUPRÉ

Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur ce pèlerinage de prédilection, ce foyer de grâces et de faveurs insignes, désormais célèbre dans la vie du bon Père Alfred.

Mais pareille notice exigerait trop d'étendue ; de plus, pour bon nombre de lecteurs elle serait superflue. L'estimable **Guide du pèlerin et du visiteur à Sainte-Anne-de Beaupré** satisfera pleinement ceux qui désirent connaître l'historique et la description de ce sanctuaire vénéré.

Le site est incomparable. Sur une longue bande de terre resserrée entre le Saint-Laurent au sud, et au nord la côte de Beaupré, superbe terrasse de trois cents pieds d'élévation, se dresse la Basilique, bel édifice moderne de style corinthien. L'extérieur présente une noble simplicité, la façade est décorée de deux tours sveltes et élégantes d'une hauteur de cent soixante pieds.

L'intérieur est imposant. Tout d'abord le guide signale le tableau miraculeux, donné en ex-voto (1666) par le marquis de Tracy,— la grande châsse de Sainte Anne en cuivre doré, — et la grande statue de la même Sainte érigée sur une riche colonne d'onyx.

Puis ce sont les **ex-voto** sans nombre exposés de ci, de là : le maître-autel toujours couronné de verdure et de fleurs, et surmonté d'un baldaquin très original en marbre blanc ; la chaire plus remarquable encore ; et surtout la table de communion, vrai chef-d'œuvre de sculpture chrétienne, et qui n'a guère de rivale dans le monde entier.

C'est là que s'agenouillent les pèlerins aux regards suppliants. Plus de deux cent mille accourent chaque année de tous les points du Canada et des Etats-Unis. « Vraiment ce lieu est saint » et le cœur y est pénétré de confiance.

Jusqu'en 1878, le pèlerinage, comme la paroisse, furent desservis par le clergé diocésain. En temps ordinaire, le curé et son vicaire pouvaient suffire à leur tâche ; durant l'été, ils recevaient l'aide de quelques confrères.

Mais le nombre toujours croissant des pèlerins exigeait un personnel plus nombreux. Le cardinal Taschereau, archevêque de Québec, jugeant qu'une communauté religieuse était mieux à même de répondre à ce besoin, s'adressa aux Rédemptoristes qui venaient depuis quelques années de se charger à Québec de la paroisse Irlandaise. L'offre fut acceptée par le Révérendissime Père Mauron, Supérieur Général.

Confié d'abord à la province de Baltimore, le sanctuaire passait, l'année suivante, 1879, à la province de Belgique qui y envoya des missionnaires dont plusieurs furent très estimés.

Mais cette petite phalange alphonsienne sentait le besoin de se développer dans le Canada : il y avait tant de missions à prêcher : et d'autre part d'excellentes vocations venaient des diocèses de la Nouvelle-France. Les Rédemptoristes s'établirent à Montréal, puis au Nord-Ouest. La vice-province canadienne fut érigée.

Puis un juvénat se fonda, à Sainte-Anne même (1896), le noviciat ne tarda pas à s'inaugurer à Hochelaga (1902) où le scolasticat commença, en 1904 pour être transféré à Ottawa en 1907.

La vice-province avait fait ses preuves : elle pouvait honorablement se suffire à elle-même. Sur la requête du Rme Père Recteur Majeur, le Saint-Siège l'érigea en province séparée dépendant directement de Rome, le 26 juillet 1911, et le Rme Père fixa sa résidence provincialice à Sainte-Anne-de-Beaupré.

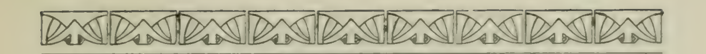


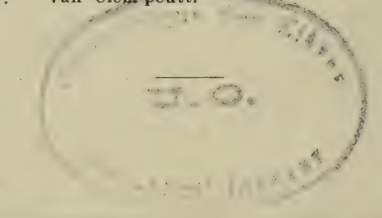
TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

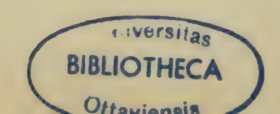
Page 28, en note (4me lig.),	au lieu de	Scherbrooke,	lisez	Sherbrooke
» 56, 11me ligne	»	projettent	»	projetant
» 78, 12me »	»	blayer	»	balayer
» 82, 13me »	»	conditon	»	condition
» 85, 5me »	»	Grignon	»	Grignion
» 91, 9me »	»	»	»	»
» 96, dernière ligne,	»	Elle	»	il
» 117, 18me ligne,	»	La	»	Sa
» 120, 12me »	»	Sauveur	»	sauveur
» 150, 11me »	»	Reine de Ciel	»	du Ciel

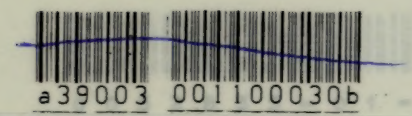
PRONONCIATION DE QUELQUES NOMS PROPRES

Bouckaert : Boucàrt'.
Heintz : Henn'tz.
Hoyois : Hoï-oi (la 1re syllabe se prononce dyphtongue, comme *boy*, en anglais ; la seconde comme dans *loi*).
Lindsay : Linn'zé.
Strybol : Streïbol (*y* se prononçant comme *eille* français).
Thyskens : Teïsk'en'ce id.
Tielen : Tîlenn.
Van Aertselaer : Van' Art'slar.
Van Clemput : Van' Clem'peutt.



Imprimerie de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice (Valais, Suisse)




a39003 001100030b

